

AVANT-PROPOS

Les « meilleurs » livres ayant tous un avant-propos, il est tout à fait indispensable que ce livre en ait un. Tout auteur a bien le droit de considérer que ses propres écrits sont les meilleurs. Permettez-moi de commencer le Meilleur en expliquant la raison qui m'a fait choisir ce titre.

C'était ainsi. Pourquoi employer un titre pareil? Alors qu'il affirme dans tous ses autres livres n'écrire *jamais* que la vérité! Je vais m'en expliquer, bien sûr, mais soyez calme et *continuez à lire.*

Tous mes livres sont vrais. C'est une affirmation que j'ai maintenue à travers les persécutions et les calomnies ininterrompues. Mais, tout au long des âges, des gens sains et sensés ont été persécutés, torturés et mêmes tués pour avoir dit ce qu'il en fut! Un très grand homme plein de sagesse faillit connaître le bûcher pour avoir osé affirmer que la terre tournait autour du soleil, et n'était pas – comme l'avaient enseigné les prêtres – le centre de la création autour duquel tournaient toutes les planètes. Le pauvre diable connut le supplice de la question, et ce ne fut qu'en abjurant sa théorie qu'il échappa au bûcher.

Ensuite, il y eut ceux qui se soulevèrent par lévita-

tion, cela à un moment inopportun, en présence de gens peu disposés à accepter la chose. C'est ainsi qu'ils furent supprimés de différentes façons, toutes spectaculaires, pour avoir fait savoir qu'ils différaient de la horde commune. Certains membres de la « horde » sont communs également, et tout spécialement s'ils sont journalistes!

Les pires parmi les humains – vous savez de qui je veux parler. Ils n'aiment que rabaisser tous les êtres, et, ne pouvant tolérer que quiconque soit différent d'eux, ils crient à la destruction dès qu'ils le rencontrent. Et au lieu de chercher à prouver qu'une personne a raison, ils éprouvent toujours le besoin d'essayer de démontrer qu'elle a tort. La presse, tout particulièrement, adore déchaîner la chasse aux sorcières et persécuter quelqu'un par goût de la nouvelle à sensation. Ce qui manque à tous ces pauvres gens de la presse, c'est l'intelligence qui leur permettrait de penser, qu'après tout, il pourrait bien « y avoir du vrai dans telle ou telle chose »!

Edward Davis, « le flic le plus dur d'Amérique », écrivait, en janvier 1975 dans *True Magazine* : « D'une façon générale, les medias sont composés d'une bande d'écrivains de fiction ratés. Autrement dit, le journalisme est plein d'espèces de Picasso qui, pinceau en main, brosent un portrait qui est censé être le mien, mais que personne ne reconnaît à part son auteur, le gars au pinceau. »

M. Davis – c'est clair – n'apprécie pas les journalistes. Un point sur lequel nous nous rejoignons sans doute, parce que tous deux nous avons de bonnes raisons de ne pas les aimer. Un journaliste m'a dit un jour : « La vérité? Elle n'a jamais fait vendre. Qu'avons-nous à faire de la vérité? Nous vendons de la sensation. »

Depuis la parution du *Troisième œil*(1) – un livre vrai! – « d'étranges créatures ont fourmillé » et, trempant leur plume dans le venin, m'ont attaqué dans leurs livres et leurs écrits. Des gens s'intitulant « experts » ont déclaré : *ceci* est faux, alors que d'autres affirmaient : *cela* est vrai. Il ne s'en est pas trouvé deux pour être d'accord.

Quant aux « investigateurs », itinérants, ils ont interviewé à la ronde des gens qui ne m'avaient jamais rencontré, inventant de toutes pièces des histoires sorties de leur imagination. Les « investigateurs », eux aussi, ne m'avaient pas davantage rencontré. A l'affût de la sensation à tout prix, les journalistes inventent des « interviews » qui n'ont jamais existé. C'est ainsi que dans une interview inventée et arrangée, on a fait dire à Mme Rampa que le livre était une fiction. Ce qu'elle n'a jamais dit. Nous répétons tous deux que tous mes livres sont *vrais*.

Mais que ce soit la presse, la radio ou les éditeurs, personne jamais ne m'a permis de donner ma version sur le sujet! On ne m'a pas davantage offert d'apparaître à la télévision ou à la radio afin de me permettre de dire la vérité! Comme beaucoup d'autres avant moi, j'ai été persécuté, simplement pour être « différent » de la majorité. Ainsi donc, l'humanité détruit ceux qui seraient susceptibles de l'aider grâce à leur savoir spécial, ou leurs expériences particulières. Si nous étions autorisés à le faire, nous pourrions, nous – les exceptionnels, les déroutants –, repousser les frontières de la connaissance et faire avancer chez les humains la compréhension de l'homme.

La presse me décrit à la fois comme étant petit et chevelu, gros et chauve, grand, petit, mince et gras. De

(1) Dans cette même collection, A 11**.

même selon certains journaux « dignes de foi », je serais un Anglais, un Russe, un Allemand qui aurait été envoyé au Tibet par Hitler, ou un Indien, etc. Des journaux « dignes de foi »! Tout sauf la vérité – mais celle-ci est dans mes livres.

On a dit sur moi tant de mensonges. Tant d'imagination malsaine s'est déployée contre moi, causant beaucoup de misère et de souffrances. Mais ici, dans ce livre, je dis la vérité. Je la dis telle qu'elle fut vraiment.

. LIVRE I

COMME IL EN FUT AU COMMENCEMENT

1

D'un air las, le vieil homme s'adossa contre un pilier, son dos rendu douloureux par les longues heures passées dans une position inconfortable. Lentement, d'un revers de main, il se frotta les yeux qui devenaient chassieux avec l'âge, et regarda autour de lui. Des papiers recouvraient toute la table. Des papiers pleins d'étranges symboles et de figures illisibles.

A peine visibles, des gens se déplaçaient devant lui, attendant ses ordres.

Le vieil homme se leva lentement, écartant avec irritation les mains qui s'offraient à l'aider. Pliant sous le poids des ans, il alla jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit. Frissonnant, il serra autour de sa maigre silhouette le vieux vêtement qui l'enveloppait. Les coudes solidement appuyés contre la maçonnerie, il regarda autour de lui. Doué, pour son malheur, de la capacité à voir de loin, alors que son travail aurait exigé le contraire, il

était en mesure, maintenant, de voir jusqu'aux limites extrêmes de la plaine de Lhasa.

Pour Lhasa, c'était une journée chaude. Les saules resplendissaient de beauté, couverts de leurs jeunes pousses vert tendre. Les petits chatons coloraient d'innombrables raies jaunes l'arrière-plan vert et brun. Plus bas, à une centaine de mètres environ, les couleurs se fondaient de façon plus harmonieuse avec le reflet de l'eau transparente qu'on apercevait à travers les branches les plus basses.

Le vieux maître astrologue se laissa aller à rêvasser, contemplant ce pays puissant dans lequel il vivait, et qu'il avait quitté si rarement, et seulement pour des questions urgentes. « Non, non, se dit-il, ce n'est pas encore l'heure de penser à CELA. Il est préférable de jouir de la vue qui s'offre à moi. »

Une grande activité régnait dans le village de Shö, blotti au pied du Potala. Des brigands, pris alors qu'ils détroussaient les voyageurs dans les hauts défilés de la montagne, avaient été amenés au tribunal de justice du village. Des sentences, déjà, avaient été prononcées et des hommes reconnus coupables de crimes ou autres offenses graves quittaient le tribunal, leurs chaînes sonnantes au rythme de leurs pas. Incapables maintenant de travailler en traînant leurs chaînes, ils allaient errer de place en place en mendiant leur nourriture.

D'un air triste et songeur, le vieil astrologue fixa du regard la grande cathédrale de Lhasa. Depuis si longtemps il avait rêvé d'y retourner pour renouer avec ses souvenirs d'enfance; pendant trop d'années, ses devoirs officiels ne lui avaient pas permis de consacrer le moindre temps à son plaisir personnel. En soupirant, il s'apprêtait à quitter la fenêtre quand, soudain, il regarda au loin et appela un serviteur en disant :

– Il me semble reconnaître ce garçon qui longe le Dodpal Linga. N'est-ce pas le jeune Rampa?

Le serviteur fit un signe de la tête.

– Oui, Révérend, c'est le jeune Rampa et le domestique Tzu. Le jeune garçon dont vous préparez le futur dans cet horoscope.

Un sourire amer s'ébaucha sur les lèvres du vieil astrologue tandis qu'il regardait le tout petit garçon et le domestique immense, haut de plus de deux mètres, natif de la province de Kham. Il les regarda avancer, le garçonnet chevauchant un poney de petite taille et l'autre montant un cheval puissant. Et quand la montagne les cacha à sa vue, il rejoignit la table couverte de papiers.

– Ainsi donc, murmura-t-il, pendant plus de soixante ans, il connaîtra beaucoup d'épreuves, de par l'influence défavorable de...

Sa voix se fit basse et monotone tandis qu'il brassait d'innombrables papiers, notant ici, effaçant là. Ce vieil homme était le plus fameux astrologue du Tibet, un homme instruit de tous les mystères de cet art hautement respectable. L'astrologie, au Tibet, est très différente de ce qu'elle est en Occident. Ici, à Lhassa, la date de la conception est mise en corrélation avec celle de la naissance. Le chef astrologue prédisait le chemin de la vie des gens célèbres et des membres importants de ces familles. Le gouvernement lui-même était conseillé par les astrologues, comme le fut le Dalai-lama. Mais *cela* n'avait rien à voir avec l'astrologie occidentale qui semble s'être prostituée à la presse à sensation.

Devant de longues tables basses, les prêtres astrologues étaient assis, jambes croisées, examinant des figures, établissant des relations entre elles. On dessinait les graphiques des configurations célestes existant au temps de la conception, de la naissance, de la lecture

de l'horoscope, qui était connu très en avance, et un graphique complet ainsi qu'une description annuelle étaient préparés pour chaque année de la vie du sujet. Le tout faisait alors l'objet d'un large rapport final.

Fait à la main, le papier tibétain se présente sous la forme de feuilles épaisses d'environ vingt centimètres de haut sur soixante-cinq centimètres de large. Le papier à écrire, en Occident, est plus long que large, alors qu'au Tibet c'est le contraire. Les pages des livres ne sont pas reliées entre elles, mais maintenues en une pile par deux planches de bois. En Occident, avec un tel système, les livres ne mettraient pas longtemps à être détruits; les feuilles en seraient perdues ou déchirées. Au Tibet, le papier est sacré et fait l'objet de soins immenses. Gaspiller le papier constitue une offense grave, d'où le soin apporté aux pages d'un livre. Quand un lama lisait, un jeune assistant se tenait toujours auprès de lui. La planche de bois recouvrant le livre était tout d'abord retirée puis placée face contre sol, à la gauche du lecteur. La page du dessus une fois lue, l'assistant l'enlevait avec respect pour la placer — toujours face contre sol — sur la couverture de bois. La lecture achevée, les feuilles étaient alors soigneusement arrangées, et le livre attaché par des liens.

L'horoscope était préparé de cette façon. Chaque feuille écrite était mise de côté — pour sécher —, car tacher le papier était également une faute grave. Puis, six mois plus tard, peut-être, le temps n'ayant aucune importance, l'horoscope était prêt.

Lentement, l'assistant — qui dans ce cas était alors un jeune moine — soulevait la feuille avec un infini respect et la plaçait face contre terre sur la précédente. Le vieil astrologue souleva la dernière feuille ainsi exposée et murmura mécontent :

— Cette encre n'est pas bonne. Même avant d'avoir

vu la lumière, la couleur en est mauvaise. Cette page doit être réécrite.

Prenant son crayon de fusain, il nota rapidement une indication.

Ces crayons étaient une invention remontant à plusieurs milliers d'années; le procédé de fabrication n'avait subi aucune modification et s'était poursuivi immuablement. Il existait, en fait, une légende qui voulait que le Tibet ait été, en un temps, la paroi d'une mer étincelante, et cette légende était étayée par la découverte fréquente de coquillages, de poissons fossilisés, et d'autres objets qui ne pouvaient provenir que d'une région plus chaude et proche de la mer. On avait trouvé, enterrés, des produits ouvrés – outils, bijoux, ayant appartenu à une race depuis longtemps éteinte. Tous ces objets, ainsi que de l'or, existaient en abondance sur les bords des rivières qui sillonnaient le pays.

La fabrication de ces bâtonnets de fusain nécessitait plusieurs opérations. La première consistait d'abord à amasser une grande quantité d'argile; puis les moines se mettaient en route pour cueillir, sur les saules, les petits rameaux qui devaient être gros comme un petit doigt et longs d'environ trente centimètres. Cette cueillette était alors apportée à un service spécial du Potala. Tous ces rameaux y étaient alors examinés un par un avec soin et classés, les très droits, c'est-à-dire les plus précieux, étaient pelés et ensuite enveloppés d'argile, chacun portant un sceau qui prouvait qu'il était d'une qualité supérieure, réservée aux lamas de haut rang. Les bâtonnets de seconde classe, pour l'usage ordinaire, avaient un petit trou fait dans l'argile pour permettre à la vapeur de s'échapper au cours du processus de chauffage et éviter ainsi que l'enveloppe d'argile n'éclate.

L'argile était alors étendue sur des claies disposées dans une grande pièce, cela pendant un mois ou plus afin de laisser évaporer l'humidité.

Quatre ou cinq mois plus tard, l'argile était transportée sur un feu – un feu qui servait également à cuire, à chauffer l'eau –, et était déposée sur la partie la plus rouge de ce feu. La température était maintenue pendant toute une journée, puis on laissait le feu s'éteindre. Sitôt froides, les masses d'argile étaient ouvertes, et les petits bâtonnets alors carbonisés – devenus des fusains – étaient prêts pour le noble usage qu'est la propagation de la vraie connaissance.

Les rameaux jugés impropres étaient utilisés pour entretenir le feu destiné à sécher l'argile enveloppant les bâtonnets de qualité supérieure. Ces feux étaient faits de bouse de yak bien sèche, et de n'importe quel bois mort trouvé à la ronde. Mais le bois n'était jamais employé pour les feux s'il pouvait servir à des fins « plus nobles », car il était un produit assez rare au Tibet.

Ces crayons étaient ceux dont se servent les artistes pour les dessins au fusain, mais le Tibet avait également besoin d'encre et, pour sa fabrication, on utilisait un autre bois enveloppé également dans de l'argile qu'on soumettait plus longtemps au feu, et à des températures plus élevées. Quand le feu, après plusieurs jours, était éteint, et les masses d'argile retirées du foyer maintenant froid, on les ouvrait et on trouvait à l'intérieur un résidu noir qui était du carbone presque pur.

Ce carbone, après avoir été examiné très soigneusement, était mis dans un morceau d'étoffe très grossière qu'on serrait extrêmement fort par un nœud, et on plaçait cette étoffe sur une pierre munie d'un petit creuset qui pouvait avoir cinq centimètres de profondeur. Des moines, de la classe domestique, battaient cette masse afin d'en faire sortir une poussière noire

très fine. Cette poussière était ensuite mélangée à de la gomme chauffée, extraite de certains arbres de la région, et le mélange brassé longuement jusqu'à ce qu'on obtienne une masse noirâtre. Mise à sécher en pains, il ne restait plus – lorsqu'on désirait de l'encre – qu'à frotter ces pains dans un récipient en pierre et à ajouter un peu d'eau. L'encre obtenue ainsi était d'une couleur brun-roux.

Les documents officiels, de même que les graphiques astrologiques de grande importance, n'étaient jamais rédigés avec cette encre à usage commun. Pour une encre plus fine, on procédait ainsi : un morceau de marbre très poli était suspendu à un angle d'environ quarante-cinq degrés, sous lequel brûlaient une douzaine de lampes en grésillant. Les mèches en étaient maintenues très longues de façon à obtenir une épaisse fumée noire. Cette fumée, en frappant le marbre poli, se condensait en une masse noire. Quand l'épaisseur était jugée suffisante, un jeune moine venait retirer la substance obtenue et remplaçait la plaque de marbre pour recommencer l'opération. Une résine recueillie des arbres était placée dans un récipient qu'on chauffait intensément, afin que la gomme arrive à la consistance de l'eau. Il se formait sur la gomme en ébullition un épais résidu d'écume qu'on enlevait afin d'obtenir un liquide absolument clair, légèrement jaunâtre. Dans ce liquide, on déposait une masse de noir de fumée, et l'on brassait jusqu'à obtention d'une pâte presque dure. Cette mixture était alors mise à refroidir sur une pierre, où elle se solidifiait.

Pour l'usage des lamas de haut rang – et les officiels –, le produit était présenté sous forme de parallépipèdes, mais les moines inférieurs étaient pleinement heureux d'avoir une encre sous n'importe quelle forme.

La plume, bien sûr, n'existait pas au Tibet. Pas de plumes d'acier, pas de stylos, mais des rameaux de saule finement dépouillés, aux extrémités adoucies au point de devenir comme de petits poils. On mettait ensuite ces bâtonnets à sécher très complètement, avec grand soin, afin qu'ils ne se déforment pas et ne se fendillent pas. Quand ils étaient suffisamment secs, on les plaçait pour les durcir sur une pierre chaude, ce qui leur donnait, tout à la fois, résistance et durée. L'écriture tibétaine est, à dire vrai, une écriture au pinceau, car les caractères et les idéogrammes sont traités de façon proche de celle des caractères japonais ou chinois.

Mais le vieil astrologue continuait à maugréer sur la mauvaise qualité de l'encre d'une certaine page. Poursuivant sa lecture, il découvrit que ce qu'il lisait concernait la mort du sujet de l'horoscope. L'astrologie tibétaine couvre tous les aspects d'une vie — de la naissance à la mort. Il parcourut avec attention ses prédictions, contrôlant, vérifiant, car il s'agissait là du membre d'une famille importante. Prédictions importantes non seulement à cause de la famille, mais importantes en soi, vu la tâche qui lui était assignée.

Le vieil homme s'appuya en arrière, ses os craquant de lassitude. Avec un frisson d'appréhension, il se souvint que sa propre mort n'était maintenant plus très éloignée. C'était sa dernière grande tâche, que cette préparation d'un horoscope aussi détaillé, et tel qu'il n'en avait encore jamais fait.

L'achèvement de ce travail et sa lecture finiraient de l'épuiser et hâteraient sa fin. La mort ne l'effrayait pas, il savait qu'elle n'était qu'une période de transition; mais transition ou non, c'était cependant une période de changement, et le vieil homme haïssait le changement et le redoutait. Il lui faudrait quitter son bien-aimé Potala, laisser libre sa position très convoitée de

chef de l'astrologie du Tibet, quitter toutes choses qu'il connaissait et qui lui étaient chères; il lui faudrait partir et, tout comme un novice arrivant dans une lamaserie, il devrait tout recommencer. Quand? Il le savait! Où? Cela, il le savait aussi! Mais c'était dur de quitter les vieux amis, dur de changer de vie, car la mort n'existe pas et ce que nous appelons mort n'est qu'une transition d'une vie à une autre.

Il se prit à penser au processus. Il se vit, comme il avait vu tant d'autres êtres, mort, le corps à jamais immobile, non plus une créature sensible, mais une masse de chair supportée par des os morts.

Il se vit ainsi, dépouillé de ses robes, et recroquevillé, sa tête touchant ses genoux, et ses jambes repliées en arrière. Il s'imagina chargé sur le dos d'un poney, comme un ballot, et emmené dans les environs de Lhasa où on le confierait aux soins des ordonnateurs de la mort.

Ceux-ci prendraient son corps et le placeraient sur un grand roc plat préparé à cet effet. Son corps serait ouvert et les organes extraits. Le chef des ordonnateurs lancerait alors vers le ciel un appel sonore, et s'abattrait la troupe de vautours, habitués à ces cérémonies.

Puis le chef prendrait son cœur qu'il lancerait au vautour dominant, lequel l'avalerait sans sourciller, puis les autres vautours auraient droit aux reins, aux poumons et autres organes.

Mains couvertes de sang, les ordonnateurs arracheraient la chair de dessus les os, la couperaient en lamelles et la jetteraient aux vautours assemblés en une espèce de congrégation solennelle – comme une réunion de vieillards.

Une fois la chair arrachée, les organes enlevés, les os seraient alors brisés et poussés dans des trous creusés à même le roc, où on les réduirait en poudre. Cette

poudre serait mélangée avec le sang et les autres sécrétions du corps, et le mélange obtenu serait laissé sur le roc pour nourrir les oiseaux. En l'affaire de quelques heures, il n'y aurait plus trace de ce qui avait été un homme. Plus trace, non plus, de vautours. Ils s'en seraient allés ailleurs – attendant qu'on fasse de nouveau appel à leurs services.

Le vieil homme pensait à tout cela, pensait aux choses qu'il avait vues en Inde où, chez les pauvres, le corps était jeté dans la rivière avec un poids ou enseveli dans la terre; alors que les plus riches, ceux qui avaient les moyens d'acheter du bois, faisaient brûler les corps et jetaient les cendres dans quelque rivière sacrée, espérant ainsi que l'esprit de la personne serait rappelé au sein de la terre, notre mère.

Le vieil homme se secoua violemment en murmurant :

– Ce n'est pas le moment de penser à ma transition. Que je finisse d'abord de préparer les notes sur la transition de ce petit garçon!

Mais ce ne devait pas être, car il fut interrompu. Il murmurait des instructions concernant la page qui devait être réécrite avec une encre meilleure quand lui parvint le bruit de pas rapides et celui d'une porte qu'on claquait. Le vieil homme leva les yeux, irrité, car il n'était pas habitué à des interruptions de cette sorte; il était anormal d'entendre du bruit dans le service d'astrologie. C'était, en effet, une zone de calme, de quiétude et de contemplation où le silence n'était rompu que par le bruit du fusain grattant la surface rude du papier. Puis on entendit des bruits de voix : « Je DOIS le voir. *Je DOIS LE VOIR TOUT DE SUITE.* Le Dalaï-lama le demande. »

Des bruits de pas sur le sol et le bruissement d'une étoffe raide. Un lama du personnel du Dalaï-lama appa-

rut serrant dans sa main droite un étui dont l'extrémité laissait paraître un papier écrit de la main du Dalai-lama lui-même. Le lama s'avança, s'inclina devant le vieil astrologue en lui présentant l'étui pour qu'il en retire la missive. L'ayant lue, le vieil homme eut une moue de consternation.

– Mais, mais, grommela-t-il, comment puis-je aller maintenant? Je suis en plein milieu de mes calculs et de mes évaluations. Si je m'arrête à ce stade... Mais il comprit qu'il n'avait pas le choix et devait partir immédiatement. Avec un soupir de résignation, il changea sa vieille robe pour une plus soignée, prit quelques graphiques et quelques crayons et, se tournant vers un moine qui se tenait près de lui, lui dit :

– Prenez ceci, mon garçon, et accompagnez-moi.

Lentement, il sortit de la pièce, dans le sillage du lama à la robe d'or.

Le lama modérait ses pas pour permettre au vieil homme de le suivre sans trop de fatigue. Ils traversèrent d'interminables corridors, au long desquels moines et lamas arrêtaient leurs activités et s'immobilisaient respectueusement en s'inclinant au passage du chef astrologue.

Marchant toujours, et montant d'un étage à l'autre, ils atteignirent enfin l'étage supérieur où se tenaient les appartements du Dalai-lama, le Treizième Dalai-lama, celui qui allait faire plus pour le Tibet qu'aucun autre Dalai-lama.

Les deux hommes rencontrèrent trois jeunes moines se conduisant de façon apparemment désordonnée, patinant, les pieds enveloppés d'étoffe. Ils interrompirent leurs gambades et se mirent sur le côté pour laisser passer les deux hommes. Ces jeunes ne jouaient pas, mais travaillaient tout le jour à maintenir le poli des sols – et cela à chaque étage. Et leurs efforts ajou-

taient à la patine de l'âge un brillant prodigieux. Mais le sol était, de ce fait, terriblement glissant. Le lama à la robe d'or comprit le problème du vieil homme et le prit par le bras, conscient qu'à cet âge, un membre cassé signifierait pratiquement la mort de l'astrologue.

Ils arrivèrent bientôt dans une grande pièce ensoleillée, où le Grand Treizième lui-même, assis dans la position du lotus, regardait le panorama des montagnes de l'Himalaya s'étendant devant lui, et, en fait, tout autour de la vallée de Lhasa.

Le vieil astrologue se prosterna devant le dieu-roi du Tibet. Le Dalaï-lama fit signe aux serviteurs de s'éloigner et, très vite, les deux hommes se retrouvèrent l'un en face de l'autre, assis sur des coussins qui, au Tibet, tiennent lieu de chaises.

Ils se connaissaient depuis longtemps. Le chef astrologue était au courant des affaires de l'Etat, connaissait toutes les prédictions concernant le Tibet, étant l'auteur de la plupart d'entre elles.

Le Grand Treizième avait un air grave, car le Tibet vivait des jours importants et pleins d'inquiétude. La compagnie anglaise East India essayait de sortir de l'or et d'autres articles du pays, et divers agents et chefs militaires anglais caressaient l'idée d'envahir le Tibet; mais la menace de la Russie à l'horizon empêcha la réalisation d'un tel projet. Il suffira de dire que, à ce stade, les Anglais causèrent beaucoup d'agitation et beaucoup d'ennuis au Tibet, tout comme les communistes chinois devaient le faire dans les dernières années. En ce qui concerne les Tibétains, ils n'avaient que faire des Anglais et des Chinois et demandaient simplement qu'on les laissât en paix. Le Tibet, malheureusement, avait à ce moment un autre problème plus sérieux, celui de deux sectes de prêtres – l'une connue sous le nom de Bonnets jaunes, l'autre, sous celui de

Bonnets rouges. Le Dalaï-lama était le chef des Bonnets jaunes, et le Panchen-lama, celui des Bonnets rouges. Et les deux chefs n'éprouvaient l'un pour l'autre aucune sympathie.

Il en était de même, à la vérité, entre les deux sectes. A ce moment, les supporters du Dalaï-lama avaient le dessus, mais il n'en avait pas toujours été ainsi. En un temps, le Panchen-lama – qui devait bientôt être contraint de quitter le Tibet – avait dominé la situation, et le pays plongé alors dans le chaos, jusqu'au moment où le Dalaï-lama avait pu revendiquer ses droits, aidé par le fait que, du point de vue religieux, les Bonnets jaunes avaient ce qu'on pourrait appeler une « sainteté supérieure ».

Le Dalaï-lama, connu comme le Grand Treizième, posa plusieurs questions concernant le futur du Tibet. Cherchant dans ses papiers, le vieil astrologue sortit des cartes et des graphiques sur lesquels se penchèrent les deux hommes pour les étudier.

– Avant que soixante années ne s'écoulent, le Tibet n'existera plus en tant qu'entité libre. Le Chinois, l'ennemi héréditaire – avec une forme nouvelle de gouvernement politique – envahira le Tibet et supprimera l'ordre des prêtres.

A la mort du Grand Treizième, avait-on dit au Dalaï-lama, un autre serait choisi pour pallier l'agression chinoise. On choisirait un enfant pour être la réincarnation du Grand Treizième – cela sans tenir compte de la justesse de ce choix, car ce serait avant tout un choix politique; celui qu'on appellerait le Quatorzième Dalaï viendrait du territoire sous contrôle chinois.

Le Dalaï-lama était très attristé par le problème et essayait de trouver un moyen de sauver son pays bien-aimé. Mais, fit remarquer le vieil astrologue avec sagesse, s'il est possible d'agir sur l'horoscope d'un

individu, on ne connaît pas de moyen de modifier de façon substantielle l'horoscope et la destinée de tout un pays. Un pays est un ensemble d'individus trop différents, qu'on ne peut commander ou persuader de penser dans la même ligne, au même moment, et dans le même dessein. Si le destin du Tibet était connu, le destin des Saintes Ecritures – et de la divine connaissance – n'était pas encore connu, mais on pensait possible de former un jeune homme, de lui donner un savoir spécial, des capacités exceptionnelles et de l'envoyer ensuite aux confins du Tibet afin qu'il puisse écrire sur sa connaissance du Tibet. Après quelques échanges avec l'astrologue, le Dalaï-lama dit :

– Et ce jeune garçon, le petit Rampa, avez-vous préparé son horoscope? J'aimerais que vous le lisiez lors d'une réunion spéciale chez les Rampa – dans deux semaines.

L'astrologue eut comme un frémissement. Deux semaines? Il n'aurait jamais terminé. D'une voix chevrotante, il répondit :

– Oui, Votre Sainteté, tout sera prêt dans deux semaines. Mais ce garçon va connaître une vie d'infortunes et de souffrances, désavoué par ses compatriotes. Sa route est semée d'embûches et d'obstacles de toutes sortes par des forces du mal, dont une, en particulier, que jusqu'à présent je n'ai pas encore identifiée, mais qui semble être en liaison avec le journalisme.

Le Dalaï-lama laissa échapper un soupir sonore puis dit :

– Oublions cela pour l'instant, car ce qui est inévitable ne peut être modifié. Vous devrez travailler encore sur cet horoscope pendant les deux semaines à venir, afin de vous assurer de ce que vous allez proclamer. Pour l'instant, j'aimerais me détendre des affaires de l'Etat en faisant une partie d'échecs avec vous.

La clochette d'argent résonna et un lama en robe d'or entra. Le Dalaï lui ordonna d'apporter l'échiquier. Ce jeu était très populaire parmi les intellectuels de Lhassa – mais il ne se jouait pas de la même façon qu'en Occident, où, en début de partie, le premier pion de chaque camp peut se déplacer de deux cases, alors qu'au Tibet ce n'est que d'une case. De même, il n'existe pas, comme en Occident, de règle qui veut qu'un pion ayant atteint la ligne du fond puisse devenir une tour, et le statut de « mettre échec et mat son adversaire » n'est pas reconnu. On estimait qu'il y avait état d'équilibre quand le roi restait seul, sans un pion ou une autre pièce sur l'échiquier.

Les deux hommes jouèrent interminablement, à l'aise dans le climat d'affection et de respect qui s'était établi entre eux, tandis qu'au-dessus d'eux, sur le toit plat qui recouvrait les appartements du Dalaï-lama, les drapeaux de prière claquaient sous la brise des montagnes. Plus bas, au long du corridor, les moulins à prières débitaient leurs interminables litanies. Sur les toits plats brillaient les tombes dorées des incarnations précédentes du Dalaï-lama – car, selon la croyance tibétaine, chaque Dalaï-lama, quand il meurt, va en transition et revient sur terre dans le corps d'un petit garçon. La transmigration est acceptée comme un article de la religion et n'est l'objet d'aucun commentaire. Ainsi donc, sur le toit plat, douze corps gisaient dans douze tombes dorées – chacune étant ornée d'un toit compliqué, décoré de spirales, volutes et autres motifs, destinés à éloigner les « mauvais esprits ».

Du toit, on pouvait voir le chatoyant bâtiment du collège de médecine, sur la colline de Fer – le centre de la science médicale tibétaine. Au-delà s'étendait Lhassa, brillante sous le soleil à son zénith. Le ciel était d'un rouge pourpre et, sur le sommet des montagnes

encerclant Lhasa, on voyait s'élever la neige chassée par le vent.

Mais le jour avançait et les ombres des montagnes grandissaient annonçant aux deux hommes que l'heure de la prière approchait. A regret et en soupirant, ils abandonnèrent leur jeu. Pour le Dalaï-lama, c'était le moment de se livrer à ses dévotions et, pour le chef astrologue, celui de retourner à ses calculs, s'il tenait à respecter le délai fixé par le Dalaï-lama : être prêt dans deux semaines.

De nouveau la clochette tinta, et de nouveau apparut le lama en robe dorée, auquel le Dalaï-lama donna l'ordre d'escorter l'astrologue jusqu'à ses quartiers, trois étages plus bas.

Avec effort, le vieil astrologue se leva, se prosterna selon le rituel et quitta son chef spirituel.

2

– Oh! oh! dit la voix dans le crépuscule de cette agréable journée. Avez-vous entendu ce qu'on dit sur cette Dame Rampa? Elle a recommencé!

On entendit des pas sur la route, le bruit de graviers roulant sous les pieds, puis un soupir :

– Dame Rampa? Qu'a-t-elle fait, maintenant?

La première voix répondit avec une allégresse mal dissimulée. Pour un certain type de femme – peu importe sa classe sociale, sa nationalité –, si elle est porteuse de nouvelles, de préférence mauvaises, elle a eu une bonne journée.

– La tante de mon beau-fils a entendu une étrange

histoire. Comme vous savez, elle va épouser cet homme des douanes qui travaille à la porte ouest. Il lui a dit que, depuis des mois, Dame Rampa a commandé toutes sortes de choses en Inde, et les caravaniers commencent à livrer les marchandises. Avez-vous entendu quelque chose à ce sujet?

— Ma foi, je sais qu'il va se passer quelque chose de spécial, très bientôt, dans leurs jardins; mais vous devez vous souvenir que le grand Seigneur Rampa était notre régent quand le Dalaï-lama est allé en Inde durant l'invasion anglaise qui a fait tant de mal. Je trouve tout à fait naturel qu'une des premières dames de notre pays ait envie de commander certaines choses. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à cela!

L'informatrice prit sa respiration et lança :

— Ah! Mais vous ne savez pas tout, pas même la moitié! J'ai entendu dire, par un des mes amis qui est au service d'un des moines du Kesar — il vient du Potala, vous savez —, qu'un horoscope très complet était en préparation pour ce petit garçon, vous savez le petit nabot qui a toujours des histoires et qui doit donner du fil à retordre à son père. Je me demande si vous avez des informations à ce sujet?

Le seconde dame réfléchit un instant puis répondit :

— Oui, mais vous devez vous souvenir que Paljör est mort récemment — j'ai vu emporter son corps, je l'ai vu de mes propres yeux. Les briseurs de corps l'ont emmené de la maison avec beaucoup de respect, et les deux prêtres l'accompagnèrent jusqu'à la grille, mais j'ai vu également que, sitôt les deux prêtres disparus, on a laissé tomber ce pauvre petit corps sans aucun respect sur le dos d'un poney, et on l'a emmené au Ragyab afin que les ordonnateurs le mettent en pièces et qu'il nourrisse les vautours. Ce fut ainsi!

— Non! Non! corrigea l'informatrice exaspérée. Vous

ne comprenez pas; vous ne pouvez pas avoir le sens de ces questions sociales; avec la mort de l'aîné, ce petit garçon, Lobsang, est maintenant l'héritier de tous les biens et de la fortune de la famille Lhalu. Vous savez qu'ils sont millionnaires. Ils ont de l'argent ici, en Inde, et même en Chine. Je dirai qu'ils sont les gens les plus riches du pays. Et pourquoi ce jeune garçon hériterait-il de toute cette fortune? Pourquoi serait-il assuré de vivre dans le luxe quand nous devons, nous, travailler? Mon mari m'a dit que cela n'avait aucune importance, qu'un de ces jours les choses changeraient, que nous prendrions les résidences des gens fortunés, et qu'à leur tour ils travailleraient pour nous. Nous verrons ce que nous verrons si nous vivons assez longtemps. Que ce jour-là soit loué!

Des pas très lents venaient à travers le crépuscule, et on discerna un visage et les tresses noires d'une femme tibétaine.

— J'ai, sans le vouloir, entendu ce que vous disiez, dit la nouvelle arrivée. Mais n'oubliez pas que ce jeune garçon, Lobsang Rampa, a devant lui une vie très dure, parce qu'il est bien connu que tous les gens riches ont une vie très dure.

— Alors! s'exclama l'informatrice, nous devrions tous avoir une vie facile. Nous sommes tous pauvres, n'est-ce pas?

Sur ce, elle ricana et gloussa comme une sorcière.

Elle poursuivit :

— J'ai entendu dire, moi aussi, qu'on prépare une grande affaire où le grand Seigneur Rampa annoncera que son fils Lobsang est son héritier. J'ai également entendu dire que le jeune garçon va être envoyé en Inde pour y recevoir une formation, et le difficile sera qu'il ne tombe pas aux mains des Anglais, car ceux-ci essaient de prendre le contrôle de notre pays. Vous le

savez? Et regardez quel mal ils ont fait. Mais riche ou pauvre, ce garçon a devant lui une vie très dure. Rappelez-vous ce que je vous dis.

Les voix s'éteignirent tandis que les trois femmes s'en allaient au long de la route de Lingkor, passant devant le temple du Serpent, et suivant le Kalling Chu pour passer le pont Chara Sampa.

A quelques mètres de là – le sujet de leur discussion –, un petit garçon, qui n'avait pas encore sept ans, était très agité. Plus ou moins endormi, il avait des songes et des cauchemars; il rêvait à des cerfs-volants, et à ce qui arriverait si l'on venait à découvrir que c'était lui qui faisait voler le cerf-volant qui était allé tomber sur des voyageurs, en affolant leurs poneys. L'un des cavaliers était tombé et avait roulé dans la rivière. C'était un homme très important que ce cavalier – l'assistant d'un supérieur dans une des lamaseries. Le jeune garçon s'agitait dans son sommeil en songeant à la punition corporelle qu'il subirait si l'on venait à découvrir qu'il était le coupable.

A Lhasa, les garçons de grande famille étaient élevés très sévèrement. N'étaient-ils pas censés être un exemple pour les autres, s'endurcir pour les luttes de la vie, avoir plus de rigueur pour eux-mêmes que ceux de naissance inférieure – et montrer que, bien que fils de gens fortunés, ou de gens gouvernant le pays, ils étaient capables de supporter la souffrance et les privations? Et la discipline, pour un petit garçon âgé de sept ans à peine, était plus dure que celle à laquelle est soumis n'importe quel enfant occidental.

D'au delà du pont parvenait le marmonnement des trois femmes qui venaient de s'arrêter pour un dernier brin de causerie avant de se séparer pour rejoindre leurs maisons. Portés par la brise, on entendit les mots « Rampa », « Yasodhara », puis un murmure de voix,

un bruit de gravier écrasé, et, s'étant mutuellement souhaité une bonne nuit, elles partirent chacune de leur côté.

Dans la grande résidence Lhalu, dont les grilles massives avaient si bien résisté aux assauts de l'infanterie britannique qu'elle avait dû, pour pénétrer, faire une brèche dans le mur de pierre, toute la famille dormait, à l'exception des « gardiens de la nuit », ceux qui veillent et annoncent les heures et le temps pour que ceux qui sont restés éveillés puissent suivre les progrès de la nuit.

Adjacents à la chapelle de la résidence Lhalu, se trouvaient les quartiers des intendants. Les Tibétains de haut rang avaient un ou deux prêtres en permanence attachés à la chapelle. La résidence Rampa était considérée d'une importance nécessitant deux prêtres. Tous les trois ans, ces prêtres – moines du Potala – étaient remplacés par d'autres afin de leur éviter les corruptions de la vie domestique. Un des lamas – car ces moines étaient en fait des lamas – n'était arrivé que récemment à la maison. L'autre s'apprêtait à retourner très bientôt à la discipline sévère de la lamaserie, mais il s'agitait nerveusement, cherchant comment il pourrait prolonger son séjour, car pouvoir assister à la cérémonie de proclamation de l'horoscope était la chance de sa vie, la chance qui permettrait à tous de savoir quel genre d'homme deviendrait le jeune héritier.

C'était un jeune lama, venu à la résidence Lhalu chaudement recommandé par son supérieur, et il s'était révélé décevant. Ses plaisirs n'étaient pas complètement ecclésiastiques, car il accordait une attention déplacée aux jeunes filles plaisantes du personnel domestique. L'intendant, qui habitait près de la chapelle, n'avait pas été sans le remarquer, il s'en était plaint, et le pauvre jeune lama, tombé en disgrâce, attendait son renvoi. Son remplaçant n'avait pas

encore été nommé, et le jeune homme se demandait donc comment il pourrait bien gagner du temps et avoir l'honneur de participer à la cérémonie et aux célébrations religieuses qui suivraient.

Le malheureux intendant connaissait de grandes inquiétudes et de gros soucis. Dame Rampa n'était pas une personne facile à vivre, dure parfois dans ses jugements et prête à condamner sans entendre les explications de celui qui se débattait avec de réelles difficultés. Depuis trois mois, il avait commandé des masses de marchandises, qui n'avaient pas encore été livrées. Chacun savait que ces commerçants et négociants indiens étaient très lents, mais Dame Rampa ne voulait rien savoir et accusait le pauvre intendant de torpiller la cérémonie par son inefficacité.

— Que puis-je faire? se répétait-il en se tournant et se retournant sur sa couverture étendue sur le sol. Comment puis-je persuader les commerçants de livrer les commandes à temps?

Soudain, il s'endormit, la bouche grande ouverte, laissant échapper des ronflements si sonores que le gardien de nuit entra pour voir s'il n'était pas à l'agonie!

Dame Rampa s'agitait, elle aussi, sans pouvoir trouver le sommeil, tourmentée par son sens mondain et par celui des bons usages : l'intendant était-il certain des règles de préséance? Les invitations sur papier fait main avaient-elles bien été attachées par un ruban et placées dans l'étui spécial, qu'un messenger rapide monté sur son poney devait aller porter aux invités? Les choses se devaient d'être faites selon les usages, il fallait aussi veiller à ce que l'invitation à un inférieur ne parvienne pas avant celle destinée à un supérieur. Ces choses-là transpirent, et nombreux sont les gens ravis de critiquer une hôtesse qui s'efforce de faire de

son mieux pour le prestige de la famille. Dame Rampa ne pouvait trouver le repos.

Dans une petite chambre toute proche, Yasodhara, la sœur, se tracassait. Sa mère avait décidé de la robe qu'elle porterait pour la célébration, et ce n'était pas celle que Yasodhara aurait aimé avoir. C'était, après tout, une occasion unique de pouvoir examiner de près les garçons et voir celui qui, plus tard, pourrait être un époux convenable. Et pour cela, elle estimait qu'elle se devait d'être à son avantage et aussi attrayante que possible – robe seyante, cheveux bien brossés et enduits de beurre de yak, et les vêtements bien poudrés avec le plus fin des jasmins. Mais sa mère était comme les autres mères qui ne comprennent jamais les jeunes, car elles sont d'un autre âge, et ont oublié leur propre jeunesse! Elle continuait à penser à son apparence, se disant qu'elle pourrait peut-être ajouter un ruban par-ci, mettre une fleur par-là.

Dans la nuit déjà très avancée – l'aube s'apprêtait à naître –, il y eut un bruit soudain de trompes qui éveilla toute la maisonnée. Le jeune Rampa ouvrit un œil, grogna, puis se retourna et se rendormit aussitôt.

En bas, près de l'office de l'intendant, c'était la relève des veilleurs de nuit. Les plus humbles, parmi les domestiques, se réveillèrent au son des trompes des temples environnants et bondirent sur leurs pieds, enfilant à la hâte leurs vêtements à moitié glacés. Ils avaient, en effet, pour tâche de raviver les feux qui couvaient durant la nuit, puis de polir les sols et de procéder au nettoyage, pour que la « famille » trouve la maison dans un ordre parfait quand elle descendrait.

Dans les écuries qui abritaient plusieurs chevaux, et dans les bâtiments de la ferme où étaient parqués les yaks, les serviteurs s'affairaient à ramasser le fumier

de la nuit. Séché et mélangé avec quelques parcelles de bois, il constituait le combustible du Tibet.

En rechignant, les domestiques s'apprêtaient à faire face à une nouvelle journée. Ils étaient las, travaillant depuis plusieurs semaines à la préparation de quantités fantastiques de nourriture, et ayant à la protéger contre les doigts agiles des petits enfants. Ils étaient à bout, et en avaient assez de toute cette histoire. « Pourquoi, disaient-ils sans cesse entre eux, cette célébration ne se hâte-t-elle pas de commencer et de finir, pour que nous puissions avoir enfin un peu de paix? Notre maîtresse a achevé de perdre la tête, avec tous ces préparatifs. »

La maîtresse – Dame Rampa – avait en vérité été très occupée. Pendant des jours, elle avait importuné les secrétaires de son mari, afin qu'ils établissent la liste des gens les plus éminents de Lhasa et des autres centres importants. De même, elle avait demandé que soient invités les voyageurs influents, mais là encore, on se trouvait devant un problème de protocole : qui a priorité sur qui? Il ne fallait offenser personne. La tâche était lourde. C'était une sérieuse épreuve pour les serviteurs, pour lesquels tout était toujours remis en question – la liste étant modifiée chaque jour.

Les grands nettoyages duraient maintenant depuis plusieurs jours; on avait frotté au sable fin tout l'extérieur du bâtiment pour en faire luire la pierre, et des serviteurs robustes parcouraient la maison, les pieds enveloppés de chiffons, traînant de lourds blocs de pierre, eux-mêmes enveloppés de chiffons sur des sols déjà luisants comme des miroirs.

Dans les jardins, on travaillait à enlever toutes les mauvaises herbes et même les graviers qui n'étaient pas de la couleur désirée. La maîtresse de maison exigeait des besognes dures. Le fils et héritier de la mai-

son Lhalu, un garçon qui pourrait être prince, allait être lancé dans la vie, et seuls les astrologues diraient ce qu'allait être son existence, mais ils gardaient secret ce qu'ils s'apprêtaient à révéler.

La dame de la maison, épouse d'un des hommes les plus puissants du pays, espérait très fort que son fils pourrait quitter le Tibet pour être éduqué ailleurs; elle espérait arriver à persuader son mari de la laisser aller voir fréquemment son fils dans le lieu où il ferait ses études. Elle espérait également être à même de voyager à l'étranger, car on la surprenait souvent à regarder des magazines de voyages, apportés à Lhasa par des commerçants itinérants. Elle avait ses plans, ses rêves et ses ambitions, mais leur réalisation était soumise au verdict du chef astrologue, et chacun savait qu'il ne se laissait pas influencer par la position sociale de l'intéressée.

Le moment de l'événement approchait. Les négociants entraient par la grille ouest et se hâtaient vers la résidence, sachant que Dame Rampa accueillerait tout ce qu'ils seraient à même de présenter qui n'aurait pas encore été vu dans Lhasa, tout ce qui serait susceptible d'emplir de jalousie, d'envie et d'admiration voisins et rivaux mondains.

Plus d'un négociant chemina au long de la route de Lingkor passant derrière le Potala, près du temple du Serpent, pour essayer de soutirer un peu d'argent à la dame de la maison, en produisant devant elle des produits et choses exotiques qui lui permettraient de surprendre et d'amuser ses invités. Ils venaient parfois en équipage traîné par des yaks afin d'apporter toutes leurs marchandises à la résidence, pour les présenter à la dame de la maison, et les prix, bien sûr, étaient alors augmentés vu l'importance de l'occasion. La dame n'osait pas marchander, de peur que les négociants

n'ébruitent la chose auprès des voisins. Dame Rampa ne pouvait pas courir un tel risque. Jour après jour, les convois allaient et venaient; jour après jour, les hommes chargés des étables recueillaient la manne laissée par les yaks et l'ajoutaient au tas qui grossissait rapidement. Il faudrait d'ailleurs une énorme quantité de combustible pour la cuisson, le chauffage, et les feux de joie, car comment une fête serait-elle réussie sans un bon feu de joie?

Les jardins une fois débarrassés des mauvaises herbes, les jardiniers s'occupèrent des arbres, s'assurant qu'ils ne portaient ni branches cassées ni branches mortes qui donneraient une impression de jardin mal entretenu. Et il fallait éviter l'incident désastreux d'une branche morte tombant sur une dame de qualité et dérangeant une coiffure qui avait demandé des heures de préparation. Aussi les jardiniers étaient-ils las de ces préparatifs, las de travailler, mais ils n'osaient rester inactifs, car Dame Rampa avait l'œil partout; si un jardinier souffrant du dos se reposait quelques instants, elle arrivait sur lui, folle de colère, lui reprochant de retarder les préparatifs.

L'ordre de préséance fut enfin décidé et approuvé par le Seigneur Rampa lui-même qui posa personnellement son sceau sur chacune des invitations préparées par les moines-scribes. Le papier avait été fait spécialement pour l'occasion — épais et avec un bord rugueux. Ces invitations n'étaient pas du format en usage dans les lamaserias, où le papier est plus large que long; quand il s'agissait d'invitations importantes, elles étaient sur un papier plus étroit, environ deux fois plus long que large. La raison en était que l'invitation une fois acceptée, le papier était attaché, à ses extrémités, à deux pièces de bambou richement décorées à leurs bouts, et l'invitation était alors suspendue et devenait

un motif décoratif, montrant l'importance de celui qui l'avait reçue.

Le Seigneur Rampa appartenait à l'une des « Dix Familles » de Lhassa. Il était en fait des « Cinq Familles », et Dame Rampa appartenait à l'une des « Dix ». S'il en avait été autrement, ils n'auraient pu être mariés. Vu le fait que chacun des deux avait un statut social élevé, deux sceaux devaient être apposés sur les invitations, un pour Sa Seigneurie et un pour Madame, et comme ils étaient à la tête d'un immense domaine, ils avaient un troisième sceau qui devait également figurer sur le document. Chacun des sceaux était d'une couleur différente, et Dame Rampa et son intendant étaient dans un état proche de la panique à l'idée que les messagers pourraient, par maladresse, briser ou endommager ces cachets fragiles.

Des étuis à message spéciaux étaient préparés. Ils devaient être de même longueur et de même épaisseur, et avaient une ouverture à l'extrémité qui recevait le message. Puis, juste au-dessous de cette ouverture, une pièce spéciale était fixée, portant les armoiries. Sous celles-ci, on trouvait de petites bandes d'un papier rugueux, sur lequel des prières étaient imprimées et destinées à protéger le messenger chargé de faire tenir ces invitations au destinataire qui, on l'espérait, serait en mesure de l'accepter.

Les messagers étaient soigneusement instruits de leur tâche. Montant leurs chevaux, ils agitaient dans l'air leur étui à message, comme s'il s'était agi d'une lance, puis, sur un signal, ils chargeaient en avant et, l'un après l'autre, s'approchaient du capitaine des gardes qui les instruisait. Le capitaine, feignant d'être le maître de la maison, ou son intendant, retirait gracieusement le message de l'étui qui était tendu vers lui. Il s'inclinait alors respectueusement devant le messa-

ger qui, après tout, représentait la « famille ». Le messager, ayant retourné le salut, lançait alors son cheval au galop pour retourner à la résidence.

Une fois les messages et les invitations préparés, ils étaient placés par ordre de préséance, et c'était le messager le plus imposant qu'on chargeait de livrer le message le plus important.

Les invitations délivrées, commençait alors pour l'intendant et les autres l'épreuve pénible de l'attente. Combien d'invitations seraient acceptées? Avait-on préparé trop de nourriture, ou pas assez?

Certains des invités seraient ravis de rester dans les jardins, surtout si leur statut social ne leur permettait pas d'être acceptés dans la maison, mais les autres – gens importants – devraient entrer à l'intérieur, et les représentants du clergé auraient envie de voir la chapelle. Il fallait nettoyer les autels du vernis-laque qui les recouvrait, et des hommes se virent confier cette besogne. Armés de chiffons, et à l'aide de sable humide, ils frottèrent inlassablement afin de débarrasser le bois de son vieux vernis et le faire apparaître brillant et comme neuf. Et on recouvrit alors les autels d'un vernis frais qui leur donna l'apparence brillante d'une eau tranquille par un jour ensoleillé.

Puis ce fut l'inspection des pauvres serviteurs, appelés chacun à leur tour devant la maîtresse de maison et l'intendant, afin d'examiner l'état et la propreté de leurs vêtements. Si le nettoyage de ceux-ci était jugé nécessaire, on préparait de grands chaudrons d'eau chaude et on procédait au lessivage. Enfin, la tension ayant atteint son paroxysme, toutes les invitations ayant reçu réponse, tous les serviteurs ayant subi l'inspection, et tous les vêtements mis de côté pour la fête et ne devant pas être portés avant ce jour, la résidence absolument épuisée se reposa pour attendre

l'aube d'un nouveau jour, où le Destin serait révélé.

Le soleil, lentement, plongea derrière les montagnes à l'ouest, envoyant dans l'air une myriade de petits points scintillants soufflés depuis les hauts sommets; la neige, couleur de sang, passa au bleu et ensuite au violet. Les choses s'estompèrent, l'obscurité commença à s'étendre et dans le ciel apparurent de minuscules petits points brillants qui étaient les étoiles.

De mystérieux points lumineux apparaissaient dans les arbres de la résidence. Un voyageur qui suivait par hasard la route de Lingkor ralentit sa marche, hésita, puis revint sur ses pas afin de voir de quoi il retournait.

Des voix excitées venaient des jardins, et le voyageur ne put résister à la tentation de comprendre par quoi était provoqué ce qui n'était autre chose qu'une altercation. Silencieusement, il se hissa sur le mur de pierre et, s'appuyant sur la poitrine et les bras, ce qu'il vit était, en vérité, nouveau pour lui. C'était la maîtresse de la maison, Dame Rampa, rondelette, petite, presque carrée, en fait. Deux grands serviteurs se tenaient à ses côtés portant chacun une lampe à beurre, dont ils essayaient de protéger la flamme vacillante, afin qu'elle ne s'éteigne pas — ce qui aurait déchaîné le courroux de Dame Rampa.

D'un air maussade, les jardiniers se déplaçaient parmi les arbres, fixant, sur les branches les plus basses, de petites lampes qui lançaient des étincelles. Dame Rampa était indécise quant à la place où fixer chaque lampe. Puis il y eut une soudaine agitation et une silhouette apparut, criant de rage :

— Vous abîmez mes arbres! Mes arbres! Je ne tolérerai pas cette sottise. Eteignez-moi ces lampes immédiatement! Seigneur Rampa était particulièrement fier de ses arbres, à juste titre. Ses jardins étaient célèbres dans tout Lhasa.

Avec un air condescendant, sa femme se tourna vers lui, disant :

– Vous vous donnez vraiment en spectacle devant les domestiques, monsieur mon mari. Ne pensez-vous pas que je suis capable de m'occuper de ce problème? Cette maison est la mienne autant que la vôtre. Je vous prie de ne pas me déranger.

Le pauvre lord renifla comme un taureau – on imaginait presque le feu sortant de ses narines. Se détournant avec colère, il se hâta de regagner la maison. La porte claqua avec une telle force que si elle eût été moins massive, elle se serait certainement brisée sous le choc.

– Le brûle-parfum, Timon... Etes-vous stupide? Posez-le là-bas, n'importe où.

Le pauvre Timon, l'un des hommes de service, se débattait avec un lourd brasier à encens, mais il y en avait encore plusieurs à transporter. La nuit s'épaississait de plus en plus et la dame de la maison n'était pas satisfaite. Puis un vent froid finit par se lever et la lune se montra, éclairant la situation de sa lumière blafarde. L'homme qui épiait la scène, perché sur le mur, se laissa tomber sur la route et, continuant son voyage, murmura pour lui-même :

– Eh bien, si c'est là le prix de la noblesse, je suis joliment heureux de n'être qu'un commerçant!

Le bruit de ses pas se perdit dans l'obscurité, tandis que dans le jardin les lampes étaient éteintes l'une après l'autre. Les serviteurs et leur maîtresse se retirèrent. Un oiseau de nuit, humant l'odeur inhabituelle dégagée par l'une des lampes dont la mèche continuait à se consumer, s'envola en poussant des cris de protestation.

Puis la maison connut une agitation soudaine : le jeune garçon avait disparu, l'héritier n'était pas dans

son lit. La panique avait gagné la maison. La mère pensait qu'il s'était sauvé, effrayé par la sévérité de son père. Le père, de son côté, attribuait sa disparition aux colères de la mère qui l'avait harcelé tout le jour, ne cessant de le réprimander – d'abord pour s'être sali, pour avoir déchiré ses vêtements, et ensuite pour ne pas être à l'heure aux repas.

Les serviteurs, en procession, faisaient le tour des jardins, lampe à la main, appelant le jeune maître, mais sans succès. On avait réveillé Yasodhara pour lui demander si elle était au courant des mouvements de son frère; mais elle avait dit ne rien savoir et s'était rendormie aussitôt.

Les serviteurs inspectaient la route obscure, tandis que d'autres exploraient la maison de haut en bas; finalement, Lobsang était trouvé dans une resserre, endormi sur un sac de grains, entouré de deux chats, et tous trois ronflaient comme des bienheureux. Mais pas pour longtemps! Le père se précipita avec des cris à ébranler les murs, suivi des domestiques portant des lampes dont la lumière vacillait. Le pauvre petit garçon fut saisi violemment et arraché au sommeil. La mère se précipita en criant :

– Assez! Assez! Faites attention de ne pas lui faire aucune marque en le frappant, car demain il sera le point de mire des regards de tout Lhasa. Envoyez-le simplement au lit.

Il reçut une vigoureuse bourrade qui le fit tomber à plat ventre. Un des serviteurs le releva et l'emporta. Quant aux chats, ils avaient disparu.

Mais dans le grand Potala, à l'étage des astrologues, l'activité se poursuivait. Le chef astrologue contrôlait ses chiffres, ses graphiques et répétait ce qu'il allait dire, mettant au point son intonation. Autour de lui, les lamas astrologues plaçaient soigneusement chacune

des feuilles dans l'ordre où elles devraient être lues, car la moindre erreur eût jeté le déshonneur sur le collège des astrologues. La plaquette de bois recouvrit chacune des feuilles que l'on attacha avec un soin tout particulier.

Le moine désigné comme assistant personnel du vieil astrologue brossait la robe du maître, s'assurant que les signes du zodiaque qui la décoraient étaient suffisamment brillants. Puis, comme son âge obligeait le vieil homme à se servir de deux cannes, celles-ci furent examinées quant à leur solidité, puis passées à un moine qui travailla à les polir jusqu'à donner au bois l'aspect du cuivre bruni.

De tous les temples des environs, les gongs résonnèrent, les trompes éclatèrent, puis ce fut le trottement des moines se rendant à leur premier service de nuit. Les astrologues, eux, en avaient été exemptés, vu l'importance de la tâche qui leur était assignée.

Les lampes s'éteignirent finalement l'une après l'autre. Les seules lumières furent alors celles des cieux et de la lune, mais elles étaient amplifiées en se reflétant sur les lacs et les rivières qui s'entrecroisent dans la plaine de Lhassa. De temps à autre, une petite masse d'eau clapotait, argentée, comme si quelque gros poisson s'était précipité à la surface pour venir respirer.

Tout était silencieux, à l'exception des grenouilles et des oiseaux de nuit, au loin. La lune trônait dans sa splendeur solitaire; la lumière des étoiles pâlit soudain, voilée par des nuages venus de l'Inde. La nuit était descendue sur la terre, et toutes les créatures – sauf les nocturnes – étaient endormies.

La première lueur apparut sur l'horizon, à l'est. Derrière les grandes rangées de montagnes sombres, le ciel commença à se faire lumineux.

A l'étage supérieur des lamaseries, moines et lamas étaient prêts à accueillir le jour nouveau. Le dernier étage — le toit — avait toujours une plate-forme spéciale sur laquelle, reposant sur des appuis, se tenaient les immenses trompes longues de quelque six mètres.

La vallée de Lhasa était encore d'un noir d'encre. La lune depuis longtemps s'était couchée et les étoiles avaient pâli. Mais la vallée de Lhasa dormait, encore plongée dans l'obscurité de la nuit, et les lamaseries ainsi que les maisons d'habitation ne connaîtraient le jour qu'au moment où le soleil apparaîtrait au-dessus des sommets.

Çà et là de petits points lumineux s'allumaient. C'était un lama, ou un cuisinier, ou un gardien de troupeau qui se préparait à commencer sa journée. Ces petites lueurs ne faisaient qu'accentuer le noir velouté de la nuit, un noir tel qu'il était impossible de distinguer le tronc d'un arbre.

Derrière les montagnes, à l'est, la lumière grandit. Ce fut d'abord comme l'éclair d'une torche, puis une violente lueur rouge, immédiatement suivie d'une lumière absolument verte — caractéristique des levers et des couchers de soleil. Bien vite, les rayons de lumière s'élargirent et, en quelques minutes, les hauts pics s'illuminèrent d'or, révélant la neige éternelle des glaciers; la vallée de Lhasa recevait les premiers signes de la naissance d'un jour nouveau. Dès la première appari-

tion du soleil sur les crêtes, les lamas soufflaient dans leurs trompes, faisant vibrer l'air de leur bruit. La vallée prenait un certain temps pour réagir, car les gens étaient tout aussi habitués à ces sons que le sont les habitants des villes au ronflement des avions, ou autres bruits de la « civilisation ».

De temps à autre, toutefois, un oiseau de nuit endormi lançait un cri d'effroi, et, se cachant la tête sous l'aile, reprenait son sommeil interrompu. C'était maintenant le moment des créatures diurnes. Les oiseaux s'éveillaient avec des paillements ensommeillés, tout en secouant leurs ailes pour chasser l'engourdissement de la nuit, et la brise apportait, de temps à autre, quelques plumes tombées de leurs ailes.

Dans les eaux du Kyl Chu, et au temple du Serpent, les poissons, après une nuit passée à dériver près de la surface, nageaient paresseusement, car les bouddhistes, respectant la vie, ne pêchaient pas au Tibet.

Au son des trompes, le vieil homme se retourna et, encore endormi, se mit sur son séant. De l'angle où il reposait, il regarda le ciel, et, une pensée le frappant soudain, il se leva. Ses vieux os craquaient à chaque mouvement et ses muscles étaient extrêmement fatigués. Avec prudence, il alla jusqu'à une fenêtre proche et regarda au-dehors – vers la cité de Lhasa qui, maintenant, s'éveillait. Au-dessous de lui, les petites lumières du village de Shö commençaient à apparaître, l'une après l'autre, afin de permettre aux officiels, qu'attendait une rude journée, d'avoir tout le temps pour se préparer.

Le vieil astrologue frissonna dans l'air frais de l'aube et serra sa robe autour de lui. Sa pensée se tourna, bien sûr, vers la résidence Lhalu qu'il ne pouvait voir d'où il était, car il regardait par-delà le village de Shö et la cité de Lhasa, alors que la résidence était à

l'autre bout du Potala, faisant face au mur décoré de figures sculptées, attraction des pèlerins.

Le vieil homme s'étendit sur ses couvertures et, tout en se reposant, songea aux événements du jour. Celui-ci, pensait-il, serait un des sommets de sa carrière — peut-être le point culminant. Déjà il imaginait la mort s'approchant de lui, sentait les fonctions de son corps se ralentir, et s'amenuiser le fil qui le retenait à la vie. Mais il était heureux de cette autre fonction à accomplir dont l'honneur reviendrait au service de l'astrologue en chef du Tibet. Tout en méditant, la somnolence l'avait gagné et il s'éveilla au bruit d'un lama faisant irruption dans sa chambre et s'exclamant :

— Honorable astrologue, le jour s'est levé. Nous n'avons aucune minute à perdre, car nous devons encore vérifier l'ordre dans lequel les points vont être présentés. Je vous aiderai à vous lever, Honorable astrologue.

En disant cela, il se baissa, passa son bras autour des épaules du vieil homme et, gentiment, l'aida à se mettre debout.

La lumière augmentait maintenant avec rapidité et le soleil envoyait sa lumière sur l'ouest de la vallée; alors que celles des lamaseries et des maisons juste au-dessous des chaînes étaient encore plongées dans l'obscurité, les constructions situées sur le côté opposé connaissaient presque la lumière du jour.

Le Potala s'éveillait. C'était l'agitation classique que créent les humains quand ils se mettent en action au commencement de la journée, et attaquent la tâche difficile qu'est celle de vivre. On entendait le tintement de petites clochettes d'argent et, de temps à autre, le son métallique d'une trompette. Le vieil astrologue et ceux qui l'entouraient n'avaient pas conscience du cliquetis des moulins à prières; ces moulins faisaient tellement

partie de leur existence quotidienne qu'ils avaient cessé d'en percevoir le bruit, tout comme ils ne remarquaient plus les drapeaux de prière que faisait claquer la brise du matin venue des sommets du Potala. Ce n'est que de la cessation de ces bruits qu'ils auraient pu prendre conscience.

Puis il y eut des pas pressés le long des corridors, le son de lourdes portes qu'on ouvrait et le chant des psaumes accueillant la nouvelle journée. Mais le vieil astrologue ne pouvait s'intéresser à de telles choses, car il avait à faire. Dans un moment, il prendrait son repas du matin – tsampa et thé – et devrait assister au rituel de la préparation de la lecture qu'il allait donner ce jour.

A la résidence Lhalu, les serviteurs étaient réveillés. Dame Rampa aussi. Et le Seigneur Rampa, après un petit déjeuner rapide, était parti à cheval accompagné de sa suite pour gagner les bureaux du Gouvernement, dans le village de Shö. Il était ravi, en vérité, de s'éloigner de sa femme, de son zèle accablant à l'approche des événements auxquels ils avaient à faire face. Il devait commencer sa journée de très bonne heure vu qu'il lui faudrait revenir assez tôt pour remplir ses devoirs d'hôte.

On tira du sommeil l'héritier qui rechigna à s'éveiller. Aujourd'hui était « son » jour et, l'esprit confus, il se demanda comment ce pouvait bien être son jour, quand sa mère projetait d'en faire un tel événement mondain. S'il avait eu le choix, il aurait fui vers la rivière pour regarder le batelier traversant les gens avec son bac, et peut-être, à l'heure où les passagers étaient peu nombreux, aurait-il réussi à le persuader de lui faire faire l'aller-retour sans payer – toujours avec l'excuse, bien sûr, qu'il aiderait à pousser avec la perche.

Le petit garçon était affreusement malheureux de l'opération à laquelle se livrait sur sa chevelure le serviteur impitoyable, l'enduisant de beurre de yak et en faisant une tresse curieusement tortillée. Le beurre de yak était amalgamé à la tresse jusqu'à ce que celle-ci atteigne la rigidité d'un baguette de saule.

Vers 10 heures, on entendit un bruit de sabots, et un groupe d'hommes à cheval entra dans la cour de la résidence.

Seigneur Rampa et sa suite étaient revenus du village de Shö, car la famille devait se rendre à la cathédrale de Lhasa pour remercier des mystères qui allaient lui être révélés en ce jour, et aussi pour montrer aux prêtres — toujours enclins à croire que les « têtes noires » étaient irréligieuses — qu'eux, les Rampa, étaient des « têtes noires » particulièrement religieuses. Au Tibet, les moines ont la tête rasée, alors que les laïques ont de longs cheveux, presque toujours noirs, ce qui explique pourquoi ils sont surnommés « têtes noires ».

Les gens attendaient dans la cour, Dame Rampa déjà sur son poney, de même que sa fille Yasodhara. L'héritier fut saisi et hissé sans cérémonie sur un poney aussi mal disposé que lui. On ouvrit les grilles et la famille se mit en route, Dame Rampa en tête. Ils chevauchèrent en silence pendant environ trente minutes jusqu'au moment où ils atteignirent les petites maisons et les boutiques entourant la cathédrale de Lhasa, dressée depuis des centaines d'années pour permettre aux gens pieux de venir faire leurs adorations. La pierre du sol était usée et creusée par les pas des innombrables pèlerins. Des rangées de moulins à prières se tenaient tout au long de l'entrée et chaque personne, en passant, tournait la roue selon la coutume, et déclenchait un tintement à l'effet presque hypnotique.

L'intérieur de la cathédrale était d'une lourdeur accablante, avec l'odeur d'encens et le souvenir presque tangible de l'encens brûlé depuis treize ou quatorze cents ans. Des lourdes poutres du plafond semblaient s'élever des nuages d'encens, de fumée bleuâtre ou parfois, grise et brunâtre.

Des dieux et déesses étaient représentés sous forme de statues dorées, statues de bois ou de porcelaine, et devant chacune étaient déposées les offrandes des pèlerins. Celles-ci étaient parfois placées derrière un grillage métallique pour les protéger des pèlerins dont la pitié était moins forte que le désir de prendre leur part de la richesse des dieux.

D'énormes chandelles brûlaient, faisant des ombres vacillantes à travers le bâtiment faiblement éclairé. C'était une pensée apaisante, même pour un garçonnet de sept ans à peine, de réfléchir au fait que ces chandelles avaient été maintenues allumées, en les alimentant, au cours de quatorze cents années. Regardant autour de lui, yeux grands ouverts, il pensait : « Que ce jour s'achève rapidement, et peut-être alors pourrai-je aller dans quelque autre pays, loin de toute cette sainteté. » Il ignorait tout de ce que la vie lui réservait.

Un gros chat passa, se promenant paresseusement, et vint se frotter contre les jambes du jeune héritier. Le petit se baissa pour caresser le chat qui ronronna avec ravissement. Ces chats étaient les gardiens du temple, observateurs subtils de la nature humaine, capables de discerner au premier coup d'œil les gens susceptibles de vol et ceux en lesquels on pouvait avoir confiance. De tels chats, normalement, n'approchaient jamais que leur propre gardien. Il y eut pendant quelques instants un silence pesant parmi les spectateurs, et quelques-uns des moines — amusés par le garçonnet à genoux caressant le gros chat — oublièrent de chanter juste.

Le charmant tableau fut bien vite gâché par le Seigneur Rampa qui, le visage fou de rage, saisit son fils par la peau du cou, le leva au-dessus du sol et le secoua comme une ménagère ferait d'un chiffon; puis, l'ayant gratifié d'une vigoureuse claque sur l'oreille, le laissa retomber sur le sol. Se tournant vers Sa Seigneurie, le chat lui lança un long sifflement sonore, puis s'éloigna avec dignité.

Mais il était temps pour la famille de regagner la résidence, car les invités ne tarderaient pas à arriver. Beaucoup, parmi ceux-ci, venaient très tôt, afin d'avoir ce qu'il y avait de mieux dans ce qui était offert, et ce mieux signifiait la meilleure place dans le jardin. La famille sortit donc de la cathédrale et retrouva la rue. Levant les yeux, le jeune Rampa vit les drapeaux flotant sur la route qui mène en Inde. « Prendrai-je bientôt cette route pour quitter ce pays? Je vais le savoir, je suppose, mais Dieu! que j'ai donc faim! »

Reprenant la route, la famille, une demi-heure plus tard, entra dans la cour de la résidence, où les accueillit l'intendant anxieux. Redoutant qu'ils ne soient retardés, il se disait qu'il lui faudrait expliquer aux invités mécontents que leurs hôtes avaient été retenus par quelque incident inattendu à la cathédrale.

Ils eurent le temps d'un repas rapide et, attiré par des bruits soudains sur la route, le jeune héritier se précipita à la fenêtre. C'était l'arrivée des moines musiciens, montés sur leurs poneys. De temps à autre l'un des moines soufflait dans sa trompette ou sa clarinette pour en vérifier l'accord; puis un autre frappait sur son tambour, vérifiant, lui aussi, si la peau en était correctement tendue. Pénétrant dans la cour, ils gagnèrent les jardins par l'allée latérale et déposèrent leurs *instruments sur le sol*. Cela fait, ils se hâtèrent avec joie vers la bière tibétaine. On en avait prévu

d'énormes quantités pour mettre les moines d'humeur joviale, afin qu'ils produisent de la musique gaie, et non pas de ces ennuyeux morceaux classiques.

Mais déjà les premiers invités arrivaient en une véritable troupe serrée. Comme si tout Lhasa avait pris la route de la résidence. Il arriva un petit groupe d'hommes à cheval, tous puissamment armés — comme l'armée d'invasion envoyée par les Anglais; mais ces hommes n'étaient armés que parce que le cérémonial et le protocole l'exigeaient. Les femmes chevauchaient entre des rangées d'hommes — où elles étaient protégées contre toute attaque imaginaire. Les serviteurs armés portaient des lances et des piques gaiement décorées de drapeaux et de banderoles. Et de-ci de-là, quand un moine était présent, le drapeau de prière flottait, porté par un assistant.

Dans la cour elle-même, alignés sur deux rangs, se tenaient les serviteurs, avec en tête l'intendant, d'un côté, et, de l'autre, le prêtre en chef de la chapelle. On se saluait abondamment, les saluts étaient retournés, et reprenaient au moment où les invités étaient introduits à l'intérieur. Chacun d'eux était aidé à mettre pied à terre, tout comme si, pensait le jeune héritier, il s'agissait de mannequins ou de paralytiques. Leur cheval était ensuite emmené et nourri. Puis, selon le statut social de la personne, on la laissait dans les jardins, ou bien elle était priée d'entrer dans la maison où elle s'exclamait d'admiration sur ce qui s'offrait à sa vue, et n'avait été placé là que pour impressionner les invités!

La coutume, au Tibet, était bien sûr d'offrir des fichus et des écharpes, ce qui créait une grande confusion à l'arrivée des invités qui déposaient leur présent et en recevaient un à leur tour. Ce qui donnait également lieu à des incidents gênants quand un serviteur distrait remettait à un invité le cadeau qu'il venait

juste de déposer. Il y avait alors des sourires embarrassés, on murmurait des excuses, et les choses étaient très vite arrangées.

Dame Rampa avait le visage écarlate et transpirait abondamment. Le chef astrologue n'était pas encore là, et elle était terrifiée. Il était peut-être mort, ou tombé dans la rivière, ou avait été piétiné par son cheval. Pas le moindre signe de lui alors que le but de cette réunion était la lecture de l'avenir de l'héritier de Lhalu. Un serviteur fut envoyé guetter depuis la terrasse, et presque aussitôt on le vit qui gesticulait, faisant des grands signes avec ses bras, et dansait d'excitation, car la cavalcade était en vue.

Dame Rampa, furieuse, ne comprenant pas ce qu'essayait de lui dire le serviteur qui donnait l'impression d'être ivre, en dépêcha un second pour savoir de quoi il retournait. Les deux domestiques revinrent et expliquèrent que la cavalcade traversait en ce moment la plaine de Kyi Chu. Dame Rampa se hâta de faire sortir tous les invités dans le jardin, leur conseillant de prendre leur place, car le Grand Astrologue arrivait. Les moines musiciens se saisirent de leurs instruments, faisant vibrer l'air de l'excitation qu'ils mettaient dans leur jeu.

Les jardins de la résidence Lhalu étaient vastes et très bien tenus. On y voyait toutes les espèces d'arbres du Tibet, de l'Inde, et même du Sikkim. Des buissons couverts de fleurs exotiques s'épanouissaient en abondance et ravissaient le regard. Mais les gens qui emplissaient à cette heure les jardins n'étaient pas là pour s'intéresser à l'horticulture, mais bien plutôt à la SENSATION. Le Seigneur Rampa errait attristé, il était si fier de ses jardins, se rongant d'inquiétude tout en essayant de sourire aimablement à ces gens.

Dame Rampa, elle, donnait l'impression de rapetisser en s'épuisant à courir d'un point à l'autre, veillant à

ce que son mari n'ait pas l'air trop austère, cherchant à voir ce que faisait le jeune héritier, ce que faisaient les serviteurs, et, en même temps, guettant l'arrivée de l'astrologue.

Soudain, on entendit le pas des chevaux. L'intendant se hâta vers la grille qui fut soigneusement refermée derrière lui. Il resta à la grille pour donner l'ordre qu'on l'ouvre à l'arrivée du cortège, ce qui aurait plus d'allure.

Les invités qui avaient entendu les chevaux se dirigeaient en file vers une grande pièce qu'on avait, pour la circonstance, arrangée en salle de réception. Là, ils trouvèrent du thé, des friandises venues de l'Inde, des gâteaux très sucrés et collants, qui certainement ralentiraient le bavardage chez ceux qui se débattaient avec eux.

Puis le son d'un gong puissant se répercuta tout autour de la résidence – un gong de plus d'un mètre cinquante de haut qui ne servait qu'aux occasions vraiment solennelles. Un serviteur de haut rang se tenait près de lui, le frappant d'une façon particulière, qu'il avait répétée pendant plusieurs jours, sur un plus petit gong.

Le gong résonna, la grille s'ouvrit toute grande, et dans la cour on vit entrer les jeunes moines, les lamas et le chef astrologue. C'était un vieil homme de quatre-vingts ans, de petite taille, et ravagé par l'âge. Juste derrière lui chevauchaient deux lamas dont la seule charge était de s'assurer que le vieil homme ne tombe pas et ne soit pas piétiné par le cheval.

Les chevaux s'arrêtèrent, conscients que le voyage avait pris fin et qu'ils allaient être nourris, et bien nourris. Sautant de cheval, les deux assistants, avec soin, soulevèrent le vieil astrologue de sa monture. Seigneur Rampa s'avança et ce fut le traditionnel échange d'écharpes, le traditionnel échange de salutations. Puis

le chef astrologue et Seigneur Rampa pénétrèrent dans la pièce de réception où ils furent salués par l'assistance.

Il y eut quelques instants de trouble et de confusion, puis, ayant poliment goûté au thé, le chef astrologue fit un signe aux deux lamas porteurs de ses notes et de ses cartes. Le puissant gong résonna une seconde fois. L'extrémité de la pièce de réception fut ouverte toute grande, et le chef astrologue, suivi de ses assistants, entra dans le jardin où avait été dressée une marquise immense – spécialement importée de l'Inde. Un des côtés en fut ouvert pour permettre au plus grand nombre possible d'invités de voir et d'entendre ce qui allait se passer.

Le chef astrologue et ses deux lamas s'approchèrent de l'estrade, et quatre serviteurs apparurent portant des flambeaux, témoignant que ces hommes reconnaissaient que, sous cette tente, se trouvaient les flammes de la connaissance.

Quatre trompettes apparaissaient, sonnait une fanfare, pour attirer l'attention sur Seigneur et Dame Rampa, vu que leur fils, l'héritier de la résidence Lhalu, était – comme le disait un spectateur – la cause de toute l'« agitation ». Les Rampa gravirent les marches lentement et se tinrent debout derrière les quatre chaises.

D'une autre direction venaient, accompagnés de leur suite, deux hommes extrêmement âgés, appartenant à la lamaserie de l'Oracle d'Etat. D'après le chef astrologue, ces deux hommes de Nechung étaient les astrologues les plus expérimentés du pays. Ils avaient collaboré avec le vieil astrologue, revoyant les graphiques, les calculs, et chaque feuille de l'horoscope contenait le sceau de ces hommes, sceau qui attestait leur approbation.

Le chef astrologue se leva et les autres occupèrent leurs sièges. Le silence se fit dans l'immense assemblée sur laquelle l'astrologue posa son regard pendant quelques instants. Sur un geste de lui, les deux lamas s'avancèrent et se placèrent à ses côtés. Celui à sa droite tenait le livre composé des feuillets de l'horoscope, tandis que celui de gauche retirait avec soin la plaquette de bois qui les recouvrait. L'astrologue était prêt.

Les gens tendirent l'oreille, car sa voix était grêle et haut perchée et, pour ceux qui se tenaient à l'arrière-plan, elle se fondait dans le piaillage des oiseaux.

Ses commentaires d'ouverture furent ceux, rituels, prononcés en de telles circonstances :

– Dieux, démons et hommes se comportent tous de la même façon, aussi le futur peut être prédit, mais il n'est pas immuable. Il peut, dans une certaine mesure, être changé. Ainsi, nous ne pouvons donc prévoir que les probabilités, et ayant prévu le bien et le mal, nous devons en vérité abandonner le reste à ceux dont nous lisons l'horoscope.

Il s'arrêta, regarda autour de lui, et le lama retira la première feuille. Le vieil astrologue, ayant respiré profondément, continua sa lecture :

– Nous avons ici l'horoscope le plus remarquable que nous ayons jamais calculé. (Il se tourna vers ses collaborateurs en les saluant. Puis, s'éclaircissant la voix, il reprit :) C'est là l'horoscope d'un jeune garçon de six ans. C'est l'horoscope le plus difficile, la vie la plus dure que nous ayons rencontrés.

Mal à l'aise, Seigneur et Dame Rampa s'agitèrent sur leur chaise. Ce qu'ils entendaient n'était certes pas ce à quoi ils s'attendaient. Mais ils appartenaient à une caste entraînée à ne pas laisser paraître ses sentiments. Derrière eux, la cause de tout ce trouble, le jeune héri-

tier, Lobsang Rampa, se sentait sombre et mélancolique. Tout ce gaspillage de temps. Combien pouvaient-ils être à avoir traversé la rivière? Que faisait le batelier? Comment allaient les chats? Il avait l'impression d'être un mannequin empaillé, tout en écoutant les trois anciens, presque des fossiles, décider ce qu'il aurait à faire avec sa vie. Il estimait qu'il devrait lui aussi avoir son mot à dire dans cette question. Les gens n'avaient cessé de lui dire combien c'était merveilleux d'être l'héritier de telles richesses, et quel honneur il pourrait être pour ses parents. Il savait, lui, qu'il voulait être passeur ou s'occuper de chats; mais certainement pas travailler.

L'astrologue poursuivait de sa voix monotone devant une assistance captivée et complètement silencieuse :

– Ce garçon doit aller à la lamaserie médicale de Chakpori. Il doit, avant d'y être admis, faire pénitence, et une fois entré, il commencera comme le plus inférieur des inférieurs et travaillera à son ascension. Il devra apprendre tous les arts médicaux du Tibet, et pendant un temps faire ce qui est difficile à mentionner : travailler avec les ordonnateurs de la mort, afin qu'en découpant les cadavres il comprenne la structure du corps humain. S'étant acquitté de cette tâche, il retournera à Chakpori et continuera à étudier. On lui montrera les mystères les plus profonds de notre pays, de notre croyance et de la science.

Le vieil homme tendit la main et un assistant lui passa rapidement un petit gobelet d'argent contenant un liquide qu'il avala. L'assistant prit le gobelet et le remplit, le tenant prêt pour une autre demande.

L'astrologue continua :

– Viendra alors le temps où il ne lui sera plus possible de rester dans notre pays, et où il devra se rendre en Chine pour étudier la médecine selon l'enseigne-

ment occidental, car cette médecine est enseignée dans une école de Chungking.

» Là, il changera de nom, afin qu'on ne sache pas que l'héritier de Lhalu a affaire avec les corps. Plus tard, il apprendra quelque chose qui, pour le moment, nous est incompréhensible – quelque chose qui n'est pas encore connu et convenablement inventé. Pour nos cerveaux doués d'expérience, il semble qu'il fera une certaine chose qui entraînera le fait de voler dans les airs – mais qui n'est pas la lévitation, accessible à certains d'entre nous ici, à Lhassa. Je ne peux être clair quant à ce point, car il est très obscur pour nous trois. Le garçon, qui alors sera un jeune homme, devra travailler lui-même à ce problème qui sera celui de voler dans les airs, par un certain moyen. Nos images font apparaître quelque chose comme le cerf-volant qui lui est familier, mais ce cerf-volant particulier n'est pas attaché au sol par des cordes et semble, au contraire, obéir au contrôle de ceux qu'il emporte.

Dans l'assemblée, les murmures s'élevaient et on chuchotait beaucoup. L'étonnement était à son comble, car jamais encore on n'avait parlé de telles choses.

Avant de rompre le trouble qui s'était établi, l'astrologue, ayant bu un autre gobelet, se tourna vers ses feuilles d'horoscope :

– Il connaîtra une immense souffrance, entrera en guerre contre les forces du mal, et souffrira pendant quelques années comme peu de gens ont souffert – et ces souffrances auront pour but la purification, l'éloignement de la sensualité, et la discipline qui permettra au cerveau d'acquérir le pouvoir d'endurer ce qu'il aura à subir. Plus tard, il s'éloignera après quelque importante explosion qui jettera notre pays, ou tout un monde, dans la confusion. Il voyagera à travers un vaste continent – qu'il ne nous a pas été possible

d'identifier – et à la fin de ce voyage, il sera de nouveau incarcéré injustement, et il souffrira au moins autant que lors de son premier emprisonnement. Puis, grâce à l'intervention d'inconnus, il sera finalement libéré et chassé de ce grand continent. Il parcourra plusieurs pays, rencontrera un grand nombre de gens et de cultures, et apprendra beaucoup de choses. Puis il se rendra ensuite en un certain pays où il sera mal accueilli, à cause de ses différences. Les souffrances l'auront tellement changé qu'il aura perdu les caractéristiques de sa race. Et quand les humains se trouvent confrontés à quelqu'un de différent d'eux, ils en ont peur; et comme ils haïssent celui dont ils ont peur, ils essaient de le détruire.

Le vieil homme semblait très las. Ce que voyant, le premier assistant s'avança, murmura quelque chose à l'astrologue et dit à l'assistance :

– Nous allons arrêter un instant pour permettre au chef astrologue de se reposer un peu avant de donner la seconde partie de sa lecture. Concentrons-nous sur ce qui a été dit afin d'assimiler plus aisément ce qui suivra.

Des rafraîchissements furent apportés au vieil homme qui observa l'assistance. Assis et regardant autour de lui, il songeait à son enfance, au temps où il escaladait les hauts sommets, au cœur de la nuit, pour admirer le spectacle des étoiles. Que de temps il avait passé à méditer sur ces étoiles, et leur signification sur l'existence des êtres! C'est alors qu'il avait décidé de la découvrir. Et sans doute parce que son destin était d'y parvenir, il était entré à la lamaserie de l'Oracle d'Etat où l'on reconnut qu'il avait des capacités extraordinaires pour l'astrologie – une astrologie très supérieure à ce qu'elle est en Occident, plus complète et aussi plus précise, et atteignant à une plus grande pro-

fondeur. Le jeune homme appelé à devenir le chef astrologue de tout le Tibet fit de rapides progrès, ne cessant d'étudier. Il obtint les textes anciens de l'Inde, de la Chine, et récrivit presque la science de l'astrologie au Tibet. Sa réputation augmentant en même temps que ses capacités, les chefs de toutes les grandes familles de Lhassa et d'autres villes faisaient appel à lui. Bien vite on le chargea de faire des prédictions pour le gouvernement et pour le Grand Treizième lui-même. Son honnêteté était toujours totale. S'il ne savait pas, il l'avouait. Il avait prédit l'invasion anglaise et le départ du Grand Treizième pour un autre pays, ainsi que son retour. Il avait prédit également qu'il n'y aurait plus de réel Dalai-lama quand le Treizième s'en serait allé en état de transition; il y en aurait un autre, mais choisi comme un expédient politique afin de tenter d'apaiser les ambitions territoriales de la Chine. Il avait fait la prédiction que, dans une soixantaine d'années, ce serait la fin du Tibet, tel qu'on le connaissait; un ordre nouveau serait établi qui amènerait de grandes souffrances, mais qui pourrait peut-être, bien appliqué, avoir pour effet de balayer un système dépassé et d'être, après une centaine d'années, bénéfique pour le Tibet.

Tout en buvant son thé, l'astrologue s'intéressait à la manière dont les jeunes hommes regardaient les jeunes femmes, et il observait la façon coquette dont celles-ci répondaient à leurs regards. Il songea à ses longues années de célibat – près de quatre-vingts ans – et se rendit compte qu'il ignorait presque en quoi un homme différait d'une femme. Sa connaissance était celle des étoiles et de leur influence sur les hommes et les femmes. Regardant quelques jeunes personnes avenantes, il se demanda si le célibat des moines était vraiment une bonne chose. Il est certain, pensa-t-il, que

l'humanité devrait être composée de deux parties, l'homme et la femme, et à moins que ces deux parties ne s'unissent, il ne peut exister d'Homme complet. Il songeait à toutes les histoires qu'il avait entendues – comment les femmes devenaient de plus en plus arrogantes avec le goût de gouverner. Son regard se porta alors sur les femmes plus âgées; il remarqua que leur visage était dur et leur attitude dominatrice. Il se dit alors que peut-être le temps n'était pas encore mûr où homme et femme s'uniraient pour composer un tout, pour former une entité. Mais ce temps viendrait, bien que ce ne soit pas avant la fin de ce cycle d'existence. Tendant son gobelet à l'assistant, il indiqua qu'il était prêt à continuer.

Le silence à nouveau gagna l'assemblée, les gens levant les yeux vers l'estrade. On aida le vieil homme à se lever et on plaça ses feuillets devant lui. Après avoir promené un regard sur l'assistance, il dit :

– Certaines des expériences que va connaître le sujet de cette lecture dépassent tellement votre propre expérience qu'elles ne peuvent être prédites avec assez de précision pour être valables. Il est définitivement connu que cette personne a une grande, très grande tâche à accomplir. C'est une tâche d'une importance suprême pour l'ensemble de l'humanité, et non pas seulement pour le Tibet. Nous savons aussi que des forces malfaisantes travaillent à nier ce qu'il doit faire.

» Il rencontrera la haine et toutes les formes de souffrance; il connaîtra l'approche de la mort et l'épreuve de la transmigration dans un autre corps, pour permettre au travail d'avancer. Mais ici, dans un autre corps, des problèmes nouveaux surgiront. A cause de sa position politique – que j'ai déjà mentionnée – il sera désavoué par ses compatriotes. On considérera comme bénéfique pour sa race de le désavouer.

Il ne sera pas soutenu par ceux qui devraient l'aider. Mais j'insiste pour dire que ce n'est là qu'une éventualité, car il se peut qu'on lui donne la chance de parler devant les nations du monde, afin que le Tibet puisse être sauvé et que la grande tâche, dont la nature n'est pas révélée, puisse être accomplie le plus rapidement possible. Mais les gens faibles, doués d'une autorité temporaire, ne seront pas assez forts pour l'assister et il sera donc seul pour lutter contre les forces du mal et contre les indifférents qu'il essaie d'aider.

Le vieil homme fit signe à l'assistant de retirer la feuille. Confus d'avoir été rappelé à l'ordre, celui-ci s'empressa de faire ce qui lui était demandé. L'astrologue continua :

– Il existe de par le monde une association spéciale qui donne des informations aux peuples du monde situés au-delà de nos confins. Leurs stature spirituelle n'est pas suffisante pour leur permettre de comprendre la tâche qui doit être accomplie, et leur haine rendra celle-ci incommensurablement plus difficile. De même, des individus isolés, poussés eux aussi par la haine, tenteront l'impossible pour détruire le sujet de cet horoscope et le rendre très malheureux par tous les moyens.

Le vieil homme s'arrêta, posant la main sur la page pour exprimer qu'il en avait terminé. Se tournant alors vers l'assistance, il s'adressa à elle :

– Riche de mon expérience, je vous dis ceci : quelles que soient la dureté de la lutte et la cruauté de la souffrance, la tâche en vaut la peine. La seule bataille qui compte est la dernière. Peu importe qui perd, ou qui gagne. Mais la dernière bataille est toujours gagnée par les forces du Bien, et ce qui doit être fait sera fait.

Il salua l'assistance par trois fois, puis fit de même devant le Seigneur et Dame Rampa. Les jambes tremblantes de fatigue, il se laissa tomber sur sa chaise.

Les gens, tout en murmurant, se dispersèrent rapidement, gagnant les jardins à la recherche de divertissements. Ceux-ci étaient multiples – musiciens, acrobates, jongleurs et, bien sûr, nourritures et boissons. Après avoir pris quelque repos, l'astrologue et ses deux collaborateurs se dirigèrent vers la maison, où ils devaient encore communiquer certaines choses aux parents de Lobsang. A lui aussi, ils avaient quelque chose à dire, mais sans témoin.

Peu de temps après, le chef astrologue se mettait en route pour regagner le Potala, et ses deux collaborateurs rejoignaient la lamaserie de l'Oracle d'Etat.

Avec la venue du crépuscule, les invités franchissaient la grille et se hâtaient de rejoindre leurs maisons avant la nuit, afin d'échapper aux périls qu'elle réservait souvent aux voyageurs.

L'obscurité était maintenant tombée. Derrière la grande grille, un petit garçon solitaire regardait s'éloigner le dernier des invités. Il serrait ses mains l'une contre l'autre, pensant à la vie de misère qu'on avait annoncée, pensant aux horreurs de la guerre qu'il ne comprenait pas, pensant aux persécutions à venir. Il se tenait là, absolument seul au monde... et nul n'avait un tel problème. La nuit s'épaississait. Personne ne vint le chercher pour l'emmener. Quand la lune enfin se fut levée, il s'allongea sur le côté de la route – de toute façon la grille était fermée – et, presque immédiatement, un énorme chat s'étendit auprès de lui. Le petit garçon le serra dans ses bras et s'endormit, mais vigilant, l'animal veillait...

Ainsi se termine le Livre I, le livre de ce qu'il en fut au commencement.

LIVRE II

L'ÈRE PREMIÈRE

4

— Oh! Lobsang, Lobsang, dit mère le visage pâle de fureur. Tu nous as attiré la disgrâce! J'ai honte de toi. Ton père également; il est si fâché contre toi qu'il est allé à son bureau où il passera tout le jour, ce qui a perturbé toutes mes obligations, et tout est de ta faute, Lobsang!

Cela dit, elle disparut brusquement, comme si elle ne pouvait désormais supporter ma vue.

Honte de moi? Pourquoi devrait-elle avoir honte de moi? Je ne voulais pas être moine. Je refusais toutes les choses horribles qui m'avaient été prédites. Quiconque ayant le moindre bon sens le comprendrait. Les prédictions d'hier m'avaient rempli d'horreur. Ainsi, elle avait honte de moi!

Le vieux Tzu, qui faisait songer à une montagne en mouvement tant il était énorme, s'approcha et dit en me regardant :

– Alors, jeune homme, vous allez avoir une rude existence, à ce qu'il paraît. Je pense que vous vous en tirerez. Les grandes tâches ne sont dévolues qu'à ceux qui peuvent s'en acquitter. L'artisan choisit ses outils en fonction du travail qu'il a à faire. Qui sait, peut-être l'artisan qui vous a choisi comme son instrument a-t-il pris quelqu'un de supérieur à ce qu'il croyait.

Un peu réconforté, je regardai le vieux Tzu et lui dis :

– Mais, Tzu, comment ai-je pu jeter le déshonneur sur père et la disgrâce sur mère? Je n'ai rien fait pour cela. Je ne voulais pas être moine. C'est tout. Et je ne comprends pas pourquoi ma famille, aujourd'hui, semble me haïr. Ma sœur ne m'adresse plus la parole, ma mère m'injurie, et mon père fuit la maison pour ne pas me voir. Qu'ai-je bien pu faire? De quoi suis-je coupable?

Avec effort, le vieux Tzu se baissa pour s'asseoir sur le sol, jambes croisées, car il n'avait jamais cessé de souffrir des blessures que lui avaient infligées les Anglais.

– Votre mère, dit-il, est une femme d'une ambition sociale démesurée. Elle avait pensé qu'en tant que fils d'un prince du Tibet – devant plus tard être prince à son tour –, vous iriez faire vos études dans une ville de l'Inde où vous apprendriez les affaires du monde. Elle pensait que vous seriez un capital social précieux pour elle, et que, si vous étiez envoyé en Inde ou dans un autre pays, elle pourrait aller vous y rendre visite, car bien avant votre naissance, voyager était une ambition qui la dévorait. Et maintenant, la tâche pour laquelle vous avez été désigné n'est certes pas celle que voulaient vos parents. Ils souhaitaient que vous soyez quelqu'un de brillant dans l'arène politique, un homme lancé dans le monde, et certainement pas un moine qui

va devoir lutter toute sa vie, parcourir la terre comme un paria, rejeté par ses semblables parce qu'il dira la vérité, et banni par ceux qui l'entourent, pour la simple raison qu'il essaiera d'accomplir une tâche où les autres ont échoué.

Tout cela semblait par trop étrange pour être crédible. Pourquoi serais-je pénalisé pour une chose que je n'avais pas faite, et que je ne voulais certes pas faire? Toute mon ambition se résumait à flâner sur les bords de la rivière et à regarder le passeur pousser son bateau à travers les eaux. Tout ce que je souhaitais, c'était de m'entraîner sur mes échasses et faire voler mon cerf-volant. Et maintenant, je ne savais plus rien, je ne savais pas pourquoi ce devait être MOI.

Les jours passaient trop rapidement et, comme il avait été prévu, je dus quitter la maison et gagner la lamaserie Chakpori. Là, je connus l'épreuve de l'attente, me cachant pour ne pas être le point de mire de tous les regards. De jeunes garçons venaient s'assembler autour de moi alors que j'attendais, assis dans la poussière, à l'extérieur des hautes grilles. Les jours étaient interminables, mais je les supportai jusqu'au bout. Admis enfin à la lamaserie comme le plus humble parmi les humbles, un garçon nouveau, un sur lequel on pouvait faire toutes les plaisanteries, j'étais le plus bas, au bas de l'échelle.

Le temps se traînait et je pensais à la maison avec nostalgie. Elle me manquait, Tzu me manquait ainsi que ma sœur. Quant à ma mère – qui maintenant ne m'aimait plus –, ce que j'éprouvais pour elle était vraiment curieux. A dire vrai, elle me manquait. Et pour être honnête, je dirai que je me sentais coupable. En quoi l'avais-je déçue? En quoi étais-je responsable du fait qu'un astrologue ait dit que je devais souffrir ceci et endurer cela? Je n'avais pas choisi. Quel être sensé,

pensai-je, aurait décidé d'opter pour l'existence de misère qui m'était dévolue? Je songeais à mon père et à son comportement quand il me vit pour la dernière fois, avant mon départ de la maison. Me considérant avec une expression glaciale, il s'adressa à moi comme si j'étais déjà un étranger, n'ayant plus maintenant ni maison ni parents. Un condamné venant à la porte mendier sa nourriture n'eût pas été traité par lui avec plus de dureté. Il me répéta que j'étais pour la famille un objet de disgrâce, par mon destin de moine, de lama, d'errant dont on se moquerait et qu'on se refuserait à croire.

Quant à Yasodhara, que penser de son attitude? Elle avait changé. Nous avions l'habitude de jouer comme le faisaient un frère et une sœur, et nous nous entendions généralement assez bien. Mais elle m'avait regardé comme un chien étranger qui se serait glissé dans la maison et aurait laissé quelque part la trace malpropre de son passage. Les serviteurs ne me montraient plus aucun respect, le respect dû à l'héritier de la résidence Lhalu. Je n'étais plus pour eux que quelque chose qu'on logeait encore dans la maison jusqu'au jour de son septième anniversaire. Puis, mes sept ans sonnés, je partirais seul, sans un mot d'adieu de quiconque, au long du sentier solitaire menant à une destinée que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi.

Il y avait à Chakpori la constante odeur des herbes qui séchaient. Beaucoup de temps était consacré au code de botanique, et moins aux disciplines religieuses. Mais nous avions d'excellents maîtres, tous gens âgés, dont certains étaient même allés jusqu'en Inde.

Je me rappelle un moine âgé, je devrais dire un lama, qui au cours de son enseignement attaqua le problème de la transmigration.

— Dans le passé, nous dit-il, en fait longtemps avant

que l'histoire n'ait été relatée, des géants marchaient sur la terre. Ils étaient les jardiniers de la terre, ceux qui viennent ici pour superviser le développement de la vie sur cette planète, car vous savez que nous ne sommes pas le premier cycle d'existence ici; mais comme le font des jardiniers quand ils nettoient une parcelle de terrain, toute la vie avait été retirée, et nous, les humains, avons été laissés ici pour accomplir notre propre développement.

Il s'arrêta, regardant autour de lui afin de voir si ses élèves étaient intéressés par le sujet dont il les entretenait. Il fut satisfait en découvrant que l'attention était générale.

— La race des géants, poursuivit-il, n'était pas faite pour la vie terrestre, et c'est pourquoi, grâce à des moyens magiques, la taille de ces êtres diminua jusqu'à rejoindre celle des humains, et ainsi ils furent en mesure de se mêler à eux sans être reconnus comme étant les jardiniers. Mais il arrivait souvent qu'un premier jardinier soit obligé de venir pour accomplir certaines tâches spéciales; il fallait trop de temps pour qu'un garçon naisse d'une femme et arrive à l'adolescence. Aussi la science des jardiniers de la terre avait-elle un autre système; ils développaient certains corps humains et s'assuraient que ceux-ci seraient compatibles avec l'esprit destiné à les habiter plus tard.

Soudain, un garçon demanda la parole, et dit :

— Comment un esprit pourrait-il habiter une autre personne?

Le lama sourit et lui répondit :

— Je m'apprêtais à vous l'expliquer. Les jardiniers de la terre permettaient à un certain homme et à une certaine femme de s'accoupler, afin qu'un enfant naisse de cette union, lequel enfant était surveillé avec soin pendant dix, vingt ou trente ans. Puis venait alors un

moment où un jardinier haut placé avait besoin de venir sur terre en l'espace de quelques heures. Les aides mettaient alors ce corps entraîné en état de transe, ou, si vous préférez, en état d'animation suspendue. Là les aides du monde astral entraient en action; venant à la fois vers le corps vivant et vers l'entité désirant venir sur terre, ils pouvaient, grâce à leurs connaissances spéciales, détacher la corde d'argent et brancher, à sa place, la corde de l'entité qui était le jardinier venant sur la terre. L'hôte devenait alors le véhicule du jardinier de la terre, et le corps astral de l'hôte partait dans le monde astral, tout comme c'est le cas quand une personne meurt. Ce processus est appelé transmigration, la migration d'une entité dans le corps d'une autre. Le corps occupé est appelé hôte – et cela est connu depuis l'Antiquité, pratiqué amplement en Egypte, et a donné naissance à ce qu'on connaît sous le nom d'embaumement, car à cette époque, en Egypte, de nombreux corps étaient maintenus en état d'animation suspendue. Ils vivaient, mais dépourvus de mouvement, et étaient prêts pour l'occupation par des entités supérieures, tout comme nous gardons des poneys attendant le moine ou le lama qui les montera et s'éloignera.

– Sapristi! s'exclama l'un des garçons, je suppose que les amis de l'hôte devaient avoir une réelle surprise quand le corps s'éveillait et que celui que, dans le passé, ils considéraient comme étant leur ami, était possédé par toute la connaissance. Je n'aimerais pas être un hôte, ce doit être terrible d'avoir quelqu'un d'autre qui vient occuper votre corps.

Le maître rit, puis dit :

– Ce serait certainement une expérience unique. Mais ces choses se passent encore. Des corps sont toujours préparés, entraînés spécialement, afin que si le

besoin surgit, une entité différente puisse occuper un corps neuf – si cela devient nécessaire pour le bien de l'humanité.

Les garçons discutèrent le sujet durant des jours, certains se déclarant désireux de tenter cette expérience. Mais pour moi, ne pouvant oublier la sombre prédiction me concernant, ce n'était pas une plaisanterie. Y penser constituait même une cruelle épreuve. J'étais si choqué psychiquement que je craignais parfois de perdre la raison. Un des maîtres était tout particulièrement intrigué par mon amour pour les chats et leur visible affection pour moi. Il savait parfaitement que les chats et moi conversions par télépathie. Un jour, les cours terminés, il me vit, étendu sur le sol, avec quatre ou cinq des chats du temple assis sur moi. Ce spectacle l'amusa et il me pria de l'accompagner jusqu'à sa chambre, ce que je fis avec une certaine appréhension, car à cette époque, être appelé dans les appartements d'un lama voulait généralement dire qu'on allait être réprimandé, ou recevoir une tâche supplémentaire. A distance respectueuse, je le suivis donc et, une fois arrivés dans ses appartements, il me pria de m'asseoir.

– Les chats, me dit-il, sont à présent de petites créatures qui ne peuvent parler avec les humains que par télépathie. Il y a de cela très, très longtemps, avant ce cycle particulier d'existence, les chats peuplaient la terre. Ils étaient beaucoup plus gros, presque aussi gros que nos poneys; ils parlaient entre eux et pouvaient faire des choses avec leurs pattes de devant, qu'on appelait alors des mains. Ils s'occupaient d'horticulture et étaient en majeure partie végétariens. Ils vivaient dans les arbres et leurs maisons étaient situées dans les très grands arbres. Les arbres étaient alors très différents de ceux que nous connaissons mainte-

nant, ils avaient d'énormes anfractuosités dont les chats faisaient leurs demeures. Ils y étaient au chaud, protégés par l'entité vivante de l'arbre, et ils formaient une communauté sympathique. Mais on ne peut obtenir la perfection avec aucune espèce, car, à moins que n'existe la compétition, ou l'aiguillon d'un mécontentement, les créatures vivant dans une telle euphorie dégèrèrent généralement.

Ayant souri aux chats qui m'avaient suivi et étaient maintenant assis autour de moi, il continua :

– C'est ce qui s'est passé pour nos frères les chats. Ils étaient trop heureux, ne désiraient plus rien, et ne pensaient à rien, si ce n'est à leur contentement. Tout comme ces pauvres gens dépourvus de raison, que nous avons vus récemment, leur bonheur consistait à s'étendre sous les arbres en laissant les choses s'arranger toutes seules. Ils étaient statiques, et être statique, c'est vivre l'échec. Les jardiniers de la terre les délogèrent donc comme on fait des mauvaises herbes, et la terre eut le droit, pour un temps, d'être en jachère. Et la terre, entre-temps, ayant atteint à nouveau un stade de maturité, pouvait être repeuplée avec un type différent d'entité. Mais la faute des chats avait été de ne rien faire, ni en bien ni en mal; ils n'avaient fait qu'exister. Ils furent donc renvoyés sur la terre sous l'espèce de petites créatures comme celles que nous avons ici; ils furent renvoyés pour apprendre une leçon, renvoyés en sachant au fond d'eux qu'ILS avaient été l'espèce dominante – ce qui fit qu'ils devinrent très réservés et prudents dans le don de leur affection. Ils furent envoyés avec une tâche, celle d'observer les humains et de faire rapport de leur progrès ou de leurs échecs, et de ce fait, à l'heure du prochain cycle, une information importante sera fournie par les chats. Les chats peuvent aller partout, peuvent tout voir, tout

entendre, et, incapables de dire un mensonge, ils rapportent les choses comme elles se produisent.

Je sais que j'étais pour le moment absolument effrayé! Que les chats rapportaient-ils, me concernant? Mais, soudain, un vieux matou, champion victorieux dans plus d'une bataille, bondit sur mes épaules pour blottir sa tête contre la mienne; je me sentis tranquille, comprenant que les chats ne rapportaient rien de mal sur moi.

Peu de temps après, j'étais étendu sur le sol de l'infirmierie, le visage contre ma couverture, car j'avais été très sérieusement brûlé en haut de la jambe – brûlure dont les cicatrices n'ont pas disparu et qui m'a causé une gêne dont je souffre encore. J'étais sur le ventre, ne pouvant me coucher sur le dos, quand un lama très aimé entra et me dit :

– Plus tard, Lobsang, quand vous serez guéri et pourrez marcher, je vais vous emmener sur un certain sommet de nos montagnes. Je veux vous montrer quelque chose, car, vous le savez, la terre a subi de nombreux changements, de même que les mers. Ce que je vous montrerai, il n'est peut-être pas plus de dix personnes dans tout le Tibet qui l'ont vu au cours des cent dernières années. Alors, hâtez-vous de guérir, car vous avez quelque chose d'intéressant qui vous attend.

Ce fut quelques mois plus tard seulement que mon guide, le lama Mingyar Donduf – qui était devenu pour moi plus qu'un père et une mère – me conduisit au long d'un sentier. Chevauchant un cheval puissant, il se tenait un peu en avant de moi, et je le suivais, monté sur un poney aussi peu confiant en ma personne que je l'étais en la sienne. Il avait senti immédiatement que j'étais un mauvais cavalier, et j'avais compris qu'il savait reconnaître un mauvais cavalier. Nous étions,

comme j'aurais dit plus tard, en état de neutralité armée. C'était l'accord tacite : si vous ne faites rien, je ne ferai rien, moi non plus, car nous devons vivre ensemble. Mon guide s'arrêta. Je me penchai sur l'encolure du poney et perdis l'équilibre. Nous lâchâmes les rênes, mais le cheval et le poney étaient trop bien dressés pour chercher à se sauver.

Mon guide alluma un feu et nous prîmes un léger repas. Pendant un moment, le ciel et ses merveilles furent l'objet de notre conversation. Nous étions dans l'ombre des montagnes et de grandes taches violettes balayaient la vallée de Lhasa à mesure que le soleil plongeait derrière la chaîne, à l'ouest. Puis ce fut la nuit totale, éclairée seulement par des milliers de points lumineux, les lampes des maisons et des lamaseries et les étoiles qui scintillaient au-dessus de nos têtes.

— Maintenant, Lobsang, il nous faut dormir, dit mon guide. Il n'y a pas de service au temple ce soir, ni demain matin, ce qui fait que nous ne serons pas réveillés. Dormez bien, car demain nous allons voir des choses que vous n'auriez jamais cru pouvoir être possibles.

Ayant parlé, il se roula dans sa couverture, se tourna sur le côté et s'endormit immédiatement. Je restai éveillé, cherchant un creux dans le roc pour y loger l'os de ma hanche qui me semblait saillir péniblement, et, me mettant à plat ventre, car la cicatrice de ma brûlure était encore douloureuse, je finis par m'endormir.

L'aube vint, brillante. D'où nous étions, le spectacle était fascinant — les premiers rayons du soleil semblaient frapper horizontalement à travers la vallée et illuminer les sommets à l'ouest, de ce qui paraissait être des doigts de feu. Pendant un moment, ce fut comme si toute la montagne était incandescente. Ayant

observé le spectacle, immobiles tous deux, nous nous regardâmes en échangeant un sourire.

Après un petit déjeuner léger – il me paraissait toujours trop léger, de toute façon –, nous menâmes les chevaux s'abreuver à un ruisseau de montagne et les nourrîmes avec le fourrage que nous avions apporté, les attachant à quelques mètres l'un de l'autre, ce qui leur laissait assez d'espace pour brouter le peu d'herbe qu'ils pouvaient trouver.

Le lama Mingyar Donduf prit la tête, marchant sur le versant de la montagne dépourvu du moindre sentier. Arrivés à un immense bloc qui semblait immuablement accroché sur la face de la muraille rocheuse, il se tourna vers moi en disant :

– Lobsang, au cours de vos voyages, vous allez voir nombre de choses qui vous donneront l'impression d'être magiques. En voici un premier exemple.

Il se tourna et, à mon grand ahurissement, il n'était plus là! Il avait simplement disparu de ma vue. Puis sa voix me parvint de « quelque part », me priant de m'avancer. Ce que je fis. Je découvris alors que ce qui paraissait être une plaque de mousse, accrochée au rocher, était en fait un ensemble de lianes. J'approchai et le lama écarta ces lianes pour me permettre d'entrer. Je le suivis, regardant tout autour de moi avec crainte et émerveillement. Nous étions dans une espèce de large tunnel et la lumière venait d'un point impossible à situer. Je marchai dans ses pas, effrayé de me perdre, si je ne restais pas tout près de lui.

Nous marchâmes, parfois dans une obscurité si absolue qu'il me fallait chercher les parois avec les mains. Le danger de rochers pointant au-dessus de nous ne m'inquiétait pas, car, mon guide étant plus grand que moi, je me disais que s'il passait sans encombre, je passerais moi aussi.

Après quelque trente minutes de marche, tantôt dans un air suffocant, tantôt dans une vigoureuse brise de montagne, nous arrivâmes à ce qui paraissait être une zone lumineuse. Mon guide s'arrêta. Je m'arrêtai moi aussi en arrivant près de lui. Le souffle coupé par l'étonnement, je dus reprendre ma respiration. Nous étions comme dans une pièce immense, large d'environ vingt mètres, dont les murs étaient couverts d'étranges sculptures dont le sens m'échappa. Elles représentaient des gens curieux, vêtus d'habits remarquables qui les couvraient de la tête aux pieds, ou, pour être plus précis, du cou aux pieds, car sur leur tête, il y avait la représentation de ce qui semblait être un globe transparent. Levant les yeux, je vis au-dessus de nous comme un immense cube, et à l'extrémité de cela, je discernai un nuage moutonneux qui flottait.

Me voyant pensif, mon guide parla :

– Ceci est une région très étrange, Lobsang. Il y a des milliers et des milliers d'années, il y avait sur cette terre une civilisation puissante, connue alors sous le nom d'Atlantide. Certains peuples du monde occidental, où vous irez plus tard, pensent que l'Atlantide est une légende, un lieu imaginaire rêvé par quelque grand conteur. Je dois vous dire, à mon grand regret, que beaucoup de gens penseront que vous avez inventé vos propres expériences, mais peu importe que l'on vous croie ou non, car vous connaissez la vérité, vous vivrez la vérité. Et ici, devant vous, vous avez la preuve que l'Atlantide a été.

Il se tut et continua à suivre le curieux tunnel, marchant pour un temps dans une obscurité d'encre et dans un air inerte, étouffant. Puis nous retrouvâmes la fraîcheur et, d'un point invisible, une brise agréable nous arriva. Bien vite, nous vîmes une lueur devant nous, et je pus distinguer mon guide qui me précédait.

L'air frais emplissant maintenant mes poumons, j'étais en mesure de le rattraper. Il s'arrêta de nouveau dans une autre vaste chambre.

D'autres choses étranges s'y trouvaient. Quelqu'un avait visiblement creusé de grandes étagères dans le roc, et sur ces étagères se trouvaient des objets qui m'apparurent dépourvus de tout sens. Je regardai et touchai avec précaution quelques-unes de ces choses, qui me parurent être des machines. C'étaient de grands disques avec d'étranges sillons. Certains avaient l'air d'être en pierre, et avaient peut-être deux mètres de diamètre, avec une ondulation sur leur surface et un trou en leur milieu. Leur signification m'échappait. Abandonnant mes spéculations stériles, je me tournai alors vers les peintures et sculptures qui ornaient les parois. Curieuses peintures, celles de grands chats marchant sur deux pattes et d'arbres habités à l'intérieur par des chats pelotonnés sur eux-mêmes. Ces choses paraissaient flotter dans l'air. Et, plus bas, sur ce qui semblait être le sol, des humains désignaient ces choses qui donnaient l'impression de flotter. Tout cela me dépassait tellement que j'en avais la migraine.

Mon guide dit alors :

— Ces passages atteignent aux extrémités de la terre. Tout comme nous, Lobsang, la terre a une épine dorsale, mais celle de la terre est faite de roc. Dans notre épine dorsale se trouve un tunnel rempli de liquide. Ceci, ici, est l'épine de la terre, et ce tunnel fut fait par la main de l'homme, dans les jours de l'Atlantide, où l'on savait comment, sans s'aider de la chaleur, rendre le roc aussi fluide que l'eau. Regardez ce roc, dit-il en donnant un coup sec sur le mur. Il est parvenu au point de dureté totale. Si vous le frappez avec une grosse pierre, c'est la pierre, et non la paroi, qui serait endommagée. J'ai infiniment voyagé, et je sais que

cette épine rocheuse s'étend du pôle Nord au pôle Sud.

Il me fit signe de m'asseoir et, jambes croisées sur le sol juste au-dessous du trou, nous pouvions voir l'obscurité du ciel.

— Lobsang, me dit mon guide, il y a sur cette terre de nombreuses choses que les gens ne comprennent pas; il y a également des choses à l'intérieur de la terre, car, contrairement à la croyance commune, la terre est en fait creuse, et il existe une autre race de gens vivant à l'intérieur de cette terre. Ils ont atteint à un plus grand développement que nous, et il arrive que certains d'entre eux sortent de la terre dans des véhicules spéciaux. (S'arrêtant, il désigna l'une des étranges choses sur les peintures, puis poursuivit :) Ces véhicules sortent de la terre et volent autour d'elle afin de voir ce que font les gens, et pour s'assurer que leur sécurité n'est pas menacée par ceux qu'ils appellent les concurrents.

Je pensai que l'intérieur de la terre était un lieu bien étrange où vivre; il devait y faire affreusement sombre, et j'y aurais eu très peur, moi à qui il faut le réconfort d'une lampe dès que vient l'obscurité. Mon guide sourit et dit, comme s'il avait deviné ma pensée :

— Mais, Lobsang, l'intérieur de la terre n'est pas obscur; ils ont un soleil, un peu comme le nôtre, mais plus petit et beaucoup plus puissant. Ils sont beaucoup plus intelligents que nous. Mais dans le futur, vous apprendrez beaucoup de choses sur les gens de la terre intérieure. Venez, maintenant, Lobsang.

Se levant, il se dirigea à travers un tunnel que je n'avais pas vu, un tunnel partant vers la droite et qui descendait de façon très abrupte. Dans l'obscurité, nous marchâmes très, très longtemps, puis mon guide me pria de m'arrêter net. Je l'entendais qui s'agitait nerveusement, tâtonnant, puis ce fut un bruit comme

celui d'un roc qu'on déplacerait, et je vis les étincelles d'un silex contre l'acier. Une faible lueur apparut quand l'amadou fut allumé, et, soufflant dessus, mon guide obtint une faible flamme dont il approcha le bout d'un bâton qui devint une torche brillante.

La tenant à bout de bras, un peu au-dessus de lui, il m'appela. Je m'avançai et il me désigna la paroi en face de nous. Le tunnel se terminait là et, devant nous, s'étendait une surface impénétrable absolument lisse qui brillait sous la flamme vacillante.

— Ceci, Lobsang, est aussi dur que le diamant. Quelques-uns d'entre nous sont venus ici, il y a des années, et ont essayé de gratter cette surface avec un diamant. C'est le diamant qui a été endommagé. Ceci est un passage conduisant au monde intérieur. Nous pensons qu'il a été scellé par les ouvriers du monde intérieur afin de préserver leur civilisation lors du déluge qui frappa cette terre. Nous croyons que si ceci était ouvert — je veux dire si nous pouvions l'ouvrir —, les gens nous assailleraient et nous écraseraient pour avoir osé violer leur intimité. Nous, lamas de rang supérieur, sommes souvent venus en ce lieu pour essayer, par la télépathie, de communiquer avec ceux d'en-dessous. Ils ont reçu nos messages, mais ils se refusent à avoir quoi que ce soit à faire avec nous; ils nous disent que nous aimons la guerre, que nous sommes aussi ignorants que des enfants qui essaieraient de faire sauter le monde; ils nous ont dit, par télépathie, qu'ils avaient l'œil sur nous et qu'ils interviendraient s'ils jugeaient nécessaire de le faire. Nous ne pouvons aller plus loin : ceci est la fin, c'est la ligne de séparation entre deux mondes.

Il éteignit la torche avec soin et nous repartîmes, guidés par la lueur qui venait du ciel à travers le trou dans la roche.

Revenus à nouveau dans la chambre, le lama attira mon attention dans une autre direction en disant :

– Voyez-vous, Lobsang, si nous en avons le temps et la force, nous pourrions arriver tout droit au pôle Sud, en suivant ce tunnel; nous avons parcouru pendant six mois des kilomètres et des kilomètres, emmenant avec nous des masses de nourriture, campant la nuit, et, après toute cette marche, ayant enfin passé un dernier tunnel, nous découvrîmes que nous étions dans un pays étrange; mais nous eûmes peur de nous montrer. Toutes les issues étaient toujours soigneusement camouflées.

Nous prîmes un repas léger. Nous avons beaucoup marché et, si mon guide ne montrait pas le moindre signe le plus naturel de fatigue, j'étais, quant à moi, épuisé.

– Quand je recevais ma formation, comme c'est le cas pour vous maintenant, me dit le lama, on m'apprit de nombreuses choses. On me fit subir la cérémonie de la petite mort et on me montra les archives akashiques. Je vis que notre Tibet avait été une plaisante station balnéaire proche de la mer. Je vis également une civilisation vraiment étonnante. Je vis d'étranges choses dans le ciel, des êtres à la tête en forme de cône, qui marchaient, faisaient l'amour et aussi la guerre. J'ai vu également que tout le pays avait tremblé, que le ciel était devenu noir et les nuages aussi sombres que la nuit et leur contour souligné de flammes. La terre s'ouvrit. Il sembla que tout n'était que feu. Puis la mer se précipita dans la terre fraîchement ouverte et de terribles explosions se succédèrent. Le soleil paraissait se tenir immobile et la lune ne se leva plus. Les gens étaient envahis par l'eau et les flammes et, dès qu'elles les touchaient, leur chair se détachait, laissant apparaître le squelette qui s'abattait sur le sol avec un cli-

quetis. Les jours succédaient aux jours et le bouleversement allait en augmentant — bien qu'on puisse nier qu'une telle chose fût possible.

» Après un temps qu'il ne me serait pas possible d'évaluer, poursuivit-il, l'obscurité diminua et, quand la lumière du jour reparut enfin, je regardai le spectacle avec terreur. C'était un paysage nouveau que je voyais : la mer avait disparu, des montagnes avaient surgi, encerclant ce qui était, auparavant, la cité d'une civilisation très avancée. Je regardais autour de moi comme fasciné par l'horreur. Je compris que nous étions des milliers de pieds plus haut, et bien que voyant les archives akashiques, je sentais aussi que l'air était rare, et qu'il n'existait pas le moindre signe de vie. Et comme je le regardais, le tableau s'évanouit soudain et je me retrouvai au point d'où j'étais parti au niveau le plus bas du Potala, là où j'avais subi la cérémonie de la petite mort et où l'on m'avait informé amplement.

Après être resté un moment à réfléchir sur le passé, mon guide me dit alors :

« Je vois que vous méditez ou essayez de méditer. Il existe pour cela d'excellents moyens, Lobsang. Vous devez pour cela être content et tranquille. Vous ne pouvez méditer si vous avez l'esprit troublé, ou êtes entouré de gens. Vous devez être seul ou avec une personne seulement, mais quelqu'un que vous aimez.

Il dit ensuite :

« Vous devez toujours regarder quelque chose de noir, ou de blanc. Si vous fixez le sol, votre attention peut être distraite par un petit gravier ou un insecte. Vous ne pouvez méditer sérieusement qu'en regardant une chose ou un objet incapable d'attirer le regard. Vos yeux, qui se lassent de fixer une chose sans intérêt, se dissocient alors du cerveau — ce qui fait que celui-ci, n'ayant rien pour le distraire optiquement, est alors

libre d'obéir à ce que requiert votre subconscient; et ainsi, si vous avez instruit votre subconscient que vous allez méditer, vous méditez. Vous découvrirez que, dans cette méditation, vos sens et toute votre perception sont décuplés, et cette sensation est signe de véritable méditation. Dans les années à venir, vous rencontrerez de nombreux cultes qui enseigneront la méditation si on y met le prix, mais ce n'est pas la méditation comme nous l'entendons, ou comme nous la voulons. C'est une chose avec laquelle les gens d'un culte jouent, mais elle n'a aucune vertu. (Il se leva.) Il nous faut partir maintenant. Mais nous passerons encore une nuit dans la montagne, car il est trop tard pour nous mettre en route pour Chakpori.

Nous repartîmes au long du tunnel où je le suivais de très près. Je ne voulais pas rester seul en ce lieu où les êtres du monde intérieur risquaient de m'attirer à eux. Et, de toute façon, l'obscurité me terrifiait. Je me hâtai donc à sa suite et nous rejoignîmes finalement l'entrée par laquelle nous étions venus.

Le cheval et le poney se reposaient paisiblement. Nous nous assîmes près d'eux pour préparer notre repas. Une grande partie de la vallée était déjà dans l'obscurité. A l'altitude où nous étions le soleil couchant nous baignait encore de ses rayons, mais il s'enfonçait rapidement derrière les montagnes pour aller illuminer d'autres parties du monde — avant que de nous revenir.

La conversation dura encore quelques instants, puis, roulés dans nos couvertures, ce fut le plongeon dans le sommeil.

La vie à Chakpori était très affairée. J'étais choqué par le nombre de choses qu'il me fallait apprendre : où poussaient les herbes, quand les cueillir, et surtout à quel moment si l'on ne voulait pas risquer qu'elles soient inutilisables. Plantes, feuilles, écorces et racines ne peuvent être recueillies efficacement que pendant deux ou trois jours. A un certain moment du cycle de la lune et des étoiles. De même, il faut se sentir calme lorsqu'on fait cette cueillette, car, m'a-t-on assuré, si celui qui ramasse les herbes n'est pas dans l'humeur adéquate, il est préférable qu'il s'abstienne.

Les cueillette devaient ensuite être séchées, et c'était un gros travail. Certaines parties des herbes seulement étaient utiles. Avec certaines plantes, il ne fallait retirer que l'extrême pointe des feuilles, et, ainsi, chaque plante ou herbe devait être traitée individuellement et avec respect.

Prenant les écorces, nous les frottions entre nos mains, spécialement nettoyées, et réelle épreuve, l'écorce était réduite en une espèce de poudre granuleuse. Tout était alors étalé sur un sol d'une propreté immaculée, puis laissé à sécher tout naturellement, afin de ne pas altérer la vertu des produits recueillis.

Nous faisons ce que nous appelions le thé d'herbes – c'est-à-dire des infusions d'herbes macérées –, et je n'arrivais jamais à comprendre comment les gens pouvaient avaler cette terrible mixture. Ce me semblait, bien sûr, un paradoxe que, plus infects en étaient leur goût et leur odeur, plus ces herbes étaient bénéfiques. Je dirai, pour l'avoir observé moi-même, que si une médecine a un goût suffisamment horrible, le pauvre

patient préférera se dire guéri plutôt que d'absorber l'horrible chose. Tout comme la peur du dentiste et de ce qui vous y attend fait s'évanouir la douleur sur le seuil de sa porte.

En tant qu'étudiant un peu particulier, contraint d'apprendre davantage et plus rapidement que d'autres, mon temps ne se passait pas qu'à Chakpori. Je devais me consacrer également à des études faites au Potala. Là, chacun des lamas les plus instruits m'enseignait sa propre spécialité. J'y apprenais les diverses formes de médecine, et aussi l'acupuncture, et plus tard, riche de l'expérience de plusieurs années, j'en venais à la conclusion inévitable que l'acupuncture était, en vérité, une chose importante pour les gens de nos régions, conditionnés depuis si longtemps à cet art.

En dessous des montagnes du Potala existaient des passages sacrés. Il y avait une immense grotte donnant l'impression d'une île intérieure. C'était, me dit-on, ce qui restait du temps terriblement lointain où le Tibet était un pays plaisant et tout proche de la mer. Il y avait là des restes certainement très étonnants – squelettes de créatures fantastiques – que j'identifiai plus tard comme étant des dinosaures et autres spécimens d'une faune exotique.

On trouvait, en divers points, de grandes plaques de cristal brut et, enfermés dans ce cristal naturel, différents types de varech, et parfois un poisson parfaitement conservé dans son lit de cristal clair. Ces choses-là étaient considérées comme des objets sacrés, des messages du passé.

J'excellais dans l'art de faire voler les cerfs-volants. Une fois l'an, nous nous rendions dans les hautes montagnes afin d'y récolter des herbes rares, et aussi pour nous détendre de la vie laborieuse de la lamaserie. Quelques-uns d'entre nous, les plus téméraires,

volaient sur ces cerfs-volants, et je pensai que c'était là une des actions décrites dans la prophétie; mais je compris alors qu'il ne pouvait s'agir d'un objet qui s'élevait par l'action de l'homme, puisque ces cerfs-volants étaient reliés au sol par des cordes, et que si l'une de celles-ci venait à se briser, le cerf-volant s'écraserait au sol ainsi que son passager.

Nombre d'entretiens étaient accordés par le Grand Treizième pour qui j'éprouvais affection et respect. Il savait que le Tibet serait dans quelques années un Etat asservi, mais « les dieux ayant prédit, il fallait leur obéir ». Aucune forme de résistance ne pouvait être envisagée, le Tibet n'ayant pas d'armes. Comment, en effet, s'opposer, avec un moulin à prières et un chapelet, à un homme armé d'un fusil?

Du Grand Treizième, je reçus mes instructions et mes ordres sacrés, et aussi des conseils, ainsi que l'affection et la compréhension qui m'avaient été refusées par mes propres parents, et je décidai, quoi qu'il puisse arriver, de faire de mon mieux.

J'avais eu l'occasion de revoir mon père qui s'était détourné de moi après m'avoir regardé d'un air glacial. Ma position d'inférieur me valait son mépris. Presque sur la fin de mon séjour au Potala, j'avais rendu visite à ma famille, à la résidence. Ma mère m'exaspéra par la façon formelle dont elle me traita — tout comme si j'étais quelque lama en visite. Père, fidèle à ses idées, refusa, lui, de me voir et s'enferma dans son bureau. Quant à ma sœur, elle me regarda comme un monstre surgi d'un cauchemar.

Puis, un jour, je fus finalement appelé dans les appartements du Daïla-lama, où me furent confiées nombre de choses que je n'ai pas l'intention de répéter ici. Mais il me dit que, dans la semaine à venir, je me rendrais en Chine pour y étudier la médecine à l'uni-

versité de Chungking. Mais je devrais changer de nom, car si je gardais celui de Rampa, certains éléments de la rébellion chinoise pourraient s'emparer de moi et m'utiliser pour certains marchandages. Il existait à ce moment, en Chine, une faction qui voulait renverser le gouvernement et était prête à y parvenir par n'importe quelle méthode. J'étais donc prêt à adopter un autre nom.

Mais comment un pauvre garçon tibétain, un garçon bientôt adulte qui ignorait tout de la Chine, pouvait-il prendre un nom chinois?

Je réfléchis longuement à cette difficile question, et soudain, de façon inattendue, un nom me vint à l'esprit. C'était celui de Kuon Suo qui, en chinois, signifie « prêtre de la colline », un nom approprié, mais difficile à prononcer pour les Occidentaux, et qui, de ce fait, ne tarda pas à être simplifié et à devenir Ku'an.

Ainsi donc, j'avais choisi mon nom; mes papiers furent établis et le Potala me remit d'autres papiers, attestations de mes statuts et de mon niveau, car — je devais le vérifier plus tard — les gens de l'Ouest ne croient que la « chose écrite ». Mes papiers enfin prêts me furent remis avec un grand cérémonial.

Arriva bientôt le jour où je devais me rendre à cheval jusqu'à Chungking. Je pris congé de mon guide, le lama Mingyar Donduf : nos adieux furent très tristes. Il savait que, de son vivant, je ne le reverrais pas, mais il m'assura longuement que nous nous retrouverions dans l'astral.

Un petit groupe de gens m'escortait, afin de me protéger contre les brigands chinois, et aussi pour témoigner que j'étais bien arrivé à Chungking. Sans encombre, nous traversâmes les hautes terres de la plaine de Lhassa, puis les basses terres — un lieu à la flore presque tropicale où poussaient de merveilleux rhodo-

dendrons. Nous rencontrâmes de nombreuses lamaseries et passions souvent la nuit dans l'une d'elles quand nous arrivions vers la fin du jour. J'étais un lama, en fait un abbé, et une incarnation reconnue, et quand nous allions dans une lamaserie nous y étions l'objet d'un traitement spécial. Ce que je n'appréciais pas particulièrement, cet accueil spécial me rappelant les épreuves que j'avais encore à subir.

Quittant les frontières du Tibet, nous entrâmes en Chine. Là, chaque village un peu important était envahi par les communistes russes, hommes blancs qui, debout sur un char à bœufs, vantaient aux ouvriers les merveilles du communisme, leur disant de se soulever et de massacrer les propriétaires terriens, répétant que la Chine appartenait au peuple. C'est le cas maintenant, et quel gâchis il en a fait!

Les jours s'écoulaient et notre voyage, en apparence interminable, progressait. J'étais ennuyé d'être accosté par les paysans chinois qui me regardaient curieusement, à cause de mon apparence plutôt occidentale — yeux gris et non pas bruns, cheveux sombres, mais non pas d'un noir luisant, et le bruit courut que j'étais un Russe déguisé! En ce qui me concerne, toutes les histoires les plus étranges ont couru; celle qui m'a sans doute le plus amusé est l'histoire qui voulait que je sois un Allemand envoyé à Lhasa par Hitler afin d'y apprendre les secrets de l'occultisme, puis de revenir en Allemagne et de gagner la guerre pour Hitler grâce à des moyens magiques. Or, j'ignorais même, en ce temps-là, l'existence d'un homme appelé Hitler. C'est une chose vraiment curieuse que le fait de constater qu'un Occidental est prêt à tout croire, excepté la vérité; plus une chose est vraie, plus il a de peine à la croire. Mais puisque nous parlons d'Hitler, il est exact qu'un petit groupe de Tibétains ont été capturés par les

nazis durant la guerre, et contraints d'aller à Berlin, mais certainement pas pour l'aider à gagner la guerre, comme le prouve l'histoire.

Après un dernier tournant, nous arrivâmes en vue de Chungking – une vieille ville bâtie sur de hautes falaises en dessous desquelles coulent deux cours d'eau. L'une des rivières, le Chialing, m'était particulièrement familière. Cette ancienne cité de Chungking, aux rues en gradins, était baignée à sa base par le Yang-tseu et le Chialing. Elles formaient une branche en se rencontrant, ce qui de loin faisait ressembler la cité à une île.

Pour atteindre la ville elle-même, nous dûmes monter plus de sept cents marches. Tels des campagnards, nous regardâmes les boutiques, et celles qui nous semblaient particulièrement bien éclairées offraient des articles au-delà de notre compréhension. Les choses brillaient dans les vitrines et, de certaines boutiques, nous parvenaient des bruits de musique, des bruits de gens qui parlaient dans des boîtes, et cela en langue étrangère. Pour nous, tout cela semblait merveilleux, et, sachant que j'étais destiné à passer un long temps dans les environs, cette pensée m'emplit d'une certaine peur.

Ma petite suite m'embarrassait par sa manière de s'émerveiller, demeurant bouche bée et yeux avides. Nous devons faire l'effet d'une bande de rustres ignorants, pensai-je. Mais, me rappelant que je devais m'inscrire à l'université, nous reprîmes la route. Mes compagnons attendaient à l'extérieur, tandis que je me présentais officiellement, tendant l'enveloppe que j'avais protégée avec tant de soin depuis Lhasa.

A l'université, je travaillai très dur. Mon éducation avait été d'une forme très différente de celle que demandait le système universitaire. Et, de ce fait, il me *fallait fournir deux fois plus d'efforts qu'un autre*. Le recteur m'avait d'ailleurs prévenu que ce serait diffi-

cile, et qu'étant au courant des systèmes américains, il donnait aux étudiants une formation qui était un mélange de médecine chinoise et de médecine américaine.

Certaines matières, l'électricité, dont je ne savais rien, me demandèrent un gros effort, mais j'appris bien vite! L'anatomie fut facile pour moi, l'ayant étudiée à Lhasa avec les ordonnateurs de la mort, et je fus très amusé de voir la réaction des étudiants introduits pour la première fois dans la salle où se trouvaient les cadavres à disséquer. Certains d'entre eux se contentèrent de pâlir, alors que d'autres, pris de malaise, s'évanouirent simplement, s'écroulant sur le sol. C'était pourtant si simple de se dire que ces corps étendus ne pouvaient nullement souffrir de ce que nous allions pratiquer sur eux. A dire vrai, si je dus travailler beaucoup dans certaines matières, je parvins finalement à être parmi les meilleurs de ma classe.

C'est alors que je remarquai qu'un très vieux prêtre bouddhiste donnait des conférences à l'université. Quand j'essayai d'obtenir des informations on me répondit : « Mais c'est un vieux bonhomme complètement toqué et étrange. Vous allez perdre votre temps! » Ce qui, loin de me décourager, me persuada au contraire de suivre ses conférences.

Après avoir demandé la permission d'y assister, elle me fut accordée. Quand le conférencier apparaissait, l'usage voulait que nous nous levions et attendions la permission de nous asseoir. Un jour, il commença ainsi sa conférence :

– La mort n'existe pas.

Oh! pensai-je, voilà qu'il va traiter de l'« occulte », appeler la mort « transition », ce qu'elle est après tout. Puis, nous laissant dans le suspense pendant quelques instants, il reprit en gloussant :

– Je veux dire, si nous savions seulement comment le faire, nous pourrions prolonger la vie indéfiniment.

» Considérons d'abord le processus du vieillissement, et vous comprendrez ce que je veux dire. Un enfant naît et suit un certain schéma de développement. A un âge qui varie avec chaque individu, le réel développement est déclaré être stoppé; dès cet instant commence la dégénérescence, puis la vieillesse quand les os se tassent et que la taille d'un homme diminue.

Promenant son regard autour de lui pour voir s'il était compris, il vit que j'étais tout particulièrement intéressé, et me sourit aimablement.

Il poursuivit :

– Une personne doit être reconstruite cellule par cellule, ce qui fait que si nous avons une coupure, au doigt par exemple, le cerveau doit se souvenir de ce qu'était la chair avant la coupure afin de fournir des cellules identiques ou presque identiques pour réparer les accidentées. Chacun de nos mouvements crée une usure d'un certain nombre de cellules qui doivent être reconstruites, remplacées. Sans une mémoire exacte, nous ne serions pas capables de reconstruire le corps comme il était. (Il leva les yeux à nouveau, puis reprit :) Si le corps ou, plutôt, si le cerveau oublie le schéma précis, alors les cellules peuvent se développer sauvagement, ne suivant aucun ordre établi, et ces cellules sauvages sont appelées cancérogènes. Ainsi le cancer est provoqué par le développement anarchique de certaines cellules qui ont échappé au contrôle du cerveau. (Le conférencier prit une gorgée d'eau et poursuivit :) Tout comme la plupart d'entre nous, ce centre destiné au remplacement, et situé dans le cerveau, a lui aussi des défaillances de mémoire. Après avoir reproduit des cellules des milliers de fois, il oublie soudain le schéma précis, et ces différences se produisant à chaque pro-

duction de cellules provoquent finalement le processus dit de « vieillissement ». Si nous pouvions programmer le cerveau de façon constante avec la forme exacte et la taille de chaque cellule à remplacer, alors le corps aurait toujours la même apparence et ne serait pas marqué par l'âge. En somme, nous aurions l'immortalité, excepté dans le cas de destruction totale du corps ou dommage des cellules.

Réfléchissant à cela, je me rappelai soudain que mon guide, le lama Mingyar Donduf, m'avait, en termes différents, exprimé la même chose, mais j'étais alors trop jeune ou trop stupide – ou peut-être les deux – pour comprendre ce qu'il voulait vraiment dire.

Nos conférences étaient très intéressantes. Nous étudions de nombreux sujets qui ne sont pas abordés en Occident. Outre le type de médecine et de chirurgie occidentales courantes, nous étudions l'acupuncture, le traitement par les plantes, mais nous avons toutefois des heures d'interruption et de détente.

Me promenant un jour avec un ami à bord de la rivière, nous vîmes un avion qui avait été laissé là pour une quelconque raison. Le moteur tournait au ralenti et l'hélice tournait, elle aussi. Pensant à tous les cerfs-volants que j'avais fait voler, je dis alors à mon ami :

– Je parie que je peux faire voler cet appareil. (Il me regarda avec ironie.) C'est bien, je vais te le prouver, ajoutai-je.

Regardant si personne ne me voyait, je m'installai dans l'engin et, à ma grande surprise et à celle de gens qui m'observaient, mais que je n'avais pas vus, je volai – pas de façon orthodoxe, certes, et mes acrobaties étaient purement involontaires. J'atterris sans ennuis, sans doute parce que mes réflexes étaient plus précis qu'ils ne le sont chez nombre d'individus.

Je fus si fasciné par cette aventure terriblement dangereuse que j'appris à voler, officiellement. Et vu que je montrais, comme pilote, des aptitudes assez rares, je me vis offrir un poste dans les Forces chinoises. Selon les grades occidentaux, j'avais le titre et le rang de médecin capitaine.

J'obtins mon diplôme de pilote, mais le commandant me conseilla de poursuivre mes études et d'obtenir mes diplômes de médecine et de chirurgie. Ce que je fis, et finalement, armé d'une masse de documents apparemment officiels, j'étais prêt à quitter Chungking. Mais à l'arrivée d'un message concernant mon protecteur, le Treizième Daïla-lama, je rentrai à Lhasa, pour un temps très court.

Il me fallut suivre les ordres des autorités supérieures et retourner à Chungking puis à Shangai. Je fus mis pour un temps en réserve, en tant qu'officier des Forces chinoises. Les Japonais essayaient alors de trouver un prétexte pour envahir la Chine, ce qui fait que le pays vivait des jours très difficiles. On faisait une vie impossible aux étrangers, dans l'espoir qu'ils se retourneraient contre la Chine en lui créant des ennuis.

Je trouve ahurissant, maintenant, après tout ce que j'ai eu à souffrir, de voir les gens se ruer, de tous les points du monde, sur les Japonais en leur offrant leur amitié. Ils sont, par leur appétit de domination, une plaie de la terre.

Installé comme médecin à Shangai, j'avais un cabinet très prospère, et peut-être aurais-je fait ma vie dans cette ville, si n'avait pas eu lieu, le 7 juillet 1937, l'incident du pont de Marco-Polo, qui marqua le début de la guerre. Je fus envoyé aux docks de Shangaï pour y superviser l'assemblage d'un avion à trois moteurs qui devait servir à une compagnie de transport. Je me rendis aux docks avec un ami et nous nous trouvâmes

devant des pièces – fuselage, ailes, moteurs – à assembler, et, utilisant mon bon sens, je donnai les ordres aux ouvriers. J'examinai les moteurs, les mettant en marche l'un après l'autre, et, m'étant assuré des divers ajustements à effectuer, je fis quelques manœuvres. Satisfait du résultat, je me risquai, en compagnie de cet ami qui avait confiance en moi, à piloter l'engin. Des coolies avaient calé les roues à l'aide d'énormes blocs, avec instruction de les retirer en actionnant les cordes qui les maintenaient, cela sur un signal que je leur donnerais. Ce qui fut fait, et nous nous élevâmes de façon au vrai assez peu orthodoxe; mais nous volions, et cela pendant peut-être une heure ou deux, pour avoir l'appareil en main. Avec une extrême prudence, je revins sur le lieu d'atterrissage, notant la direction de la fumée. J'atterris, mais je confesse que j'étais trempé de sueur, et mon ami aussi, malgré sa confiance en moi!

Un peu plus tard, je reçus l'ordre de garer l'avion en un autre point, où il pourrait être surveillé de jour et de nuit, car la brigade de surveillance devenait très active.

Sur une base retirée, l'avion fut modifié – la plupart des sièges retirés et des brancards placés dans les filets. A l'une des extrémités de l'avion, une table de métal fut fixée et cet espace allait servir de petite salle d'opération. Nous allions pratiquer les opérations d'urgence, car maintenant, à la fin de 1938, l'ennemi approchait des faubourgs de Shangaï; je reçus l'ordre de fermer mon cabinet que j'avais continué à maintenir à temps partiel, et de conduire l'avion dans un lieu sûr où il pourrait être repeint en blanc avec la croix rouge. De même, il porterait, peinte en caractères chinois et japonais, l'inscription « avion-ambulance ».

Mais la peinture n'était pas destinée à durer bien

longtemps. Les bombes pleuvaient sur Shanghai, l'odeur d'explosif emplissait l'air, irritant les narines et les yeux, et décapant la peinture de *Old Abie* – le nom que nous avons donné à notre avion. Il ne tarda pas à être endommagé sérieusement; mais, réparé grâce à beaucoup de travail et d'habileté, nous le rendîmes de nouveau apte au service.

Nous étions assis dans l'avion quand nous vîmes arriver sur le terrain, entouré des membres de son état-major, un général chinois plein d'assurance, mais paraissant très courroucé. Il nous ordonna de partir pour une destination qu'il nous indiqua, se refusant à entendre notre point de vue selon lequel l'avion n'était pas en état de voler sans de sérieuses réparations – et que, de plus, les lois internationales ne nous permettaient pas le transport d'hommes armés en avion-ambulance. Nos arguments ne servirent à rien.

Les hommes grimpèrent dans l'avion, éparpillant tout l'équipement médical et précipitant à l'extérieur ce qui les gênait; nous vîmes ainsi partir nos brancards, nos instruments, et même la table d'opération – comme si nous ne devions plus en avoir aucun besoin. Ce qui, en fait, fut le cas.

Nous volions depuis deux heures quand surgirent les « Diables rouges », les avions de chasse japonais – si nombreux qu'ils ressemblaient à un nuage de moustiques. Le symbole rouge, si haï, brillait sur les ailes. Au mépris de toute humanité, ils tournèrent autour de notre avion-ambulance aux croix rouges pourtant très visibles, nous mitraillant à tour de rôle. C'est, je crois, depuis ce jour-là que j'appris à haïr les Japonais, qui allaient me donner d'autres motifs de les détester.

Notre avion fut abattu, et je fus le seul à m'en tirer. Je tombai dans un des endroits les plus insalubres de Chine – un tout-à-l'égout collectant les déchets.

Et dans cette chute, je me brisai les deux chevilles.

Des soldats japonais me sortirent de là et me traînèrent jusqu'à leur quartier général où, refusant de leur donner aucune information — si ce n'est que j'étais un officier des services de santé chinois —, je fus en vérité très mal traité, et subis certaines tortures mineures et d'autres plus sévères, dont je n'ai depuis cessé de souffrir.

Mais pourquoi entrer dans les détails de ces cruautés, puisque je les ai tous livrés dans *Lama médecin*. Les gens qui liront ce livre sauront ce que sont les Japonais.

C'est dans un camp de prisonniers pour femmes que je fus envoyé, cela étant sans doute estimé plus dégradant. Certaines des prisonnières venaient de Hong Kong et étaient dans un état terrible, à cause des viols continuels qu'elles subissaient.

Il est intéressant de mentionner que des officiers allemands « conseillaient » les Japonais, et se voyaient offrir les femmes les plus belles. Et pour parler de perversions, je dirai que je n'ai jamais rien vu de tel. Il semble que les Allemands n'excellent pas seulement dans l'« art de faire la guerre ».

Après un temps, mes chevilles remises en état et les autres dommages physiques (tels qu'ongles arrachés) étant plus ou moins réparés, je parvins à m'évader et gagnai péniblement Chungking. La ville n'était pas encore aux mains des Japonais, et mes collègues se dévouèrent pour essayer de me rendre la santé et me remettre en état.

Mais la guerre atteignit Chungking, la guerre violente de l'occupation japonaise. Capturé de nouveau et de nouveau torturé, je finis par être affecté à un camp où je fis de mon mieux pour soigner les prisonniers malades. Malheureusement pour moi, un officier transféré

d'un autre camp me reconnut comme prisonnier évadé.

Tous les ennuis recommencèrent pour moi. Pour me donner une leçon qui m'enlèverait l'envie de m'évader une autre fois, j'eus droit à avoir les deux jambes brisées, et je reçus des coups sur la colonne vertébrale, coups auxquels je dois d'être incapable de rester debout très longtemps.

A peine remis, je m'échappai encore une fois. Me trouvant dans une région où j'étais connu, je parvins à une maison de missionnaires qui me traitèrent avec beaucoup de compassion, soignèrent mes blessures, me donnèrent un narcotique, mais prévinrent de ma présence les gardes japonais, parce que, me dirent-ils, ils tenaient à protéger leur propre mission, et je n'étais pas « un des leurs ».

Reconduit au camp par les gardes, je fus, une autre fois, soumis à la torture — une torture si sévère qui donna à craindre que je n'y survive pas. Or, mes tortionnaires tenaient à ce que je vive pour obtenir de moi une information dont ils avaient besoin, et que je me refusai à leur livrer.

Estimant que j'étais par trop doué pour l'évasion, je fus finalement envoyé dans un village japonais non loin de la mer, près d'Hiroshima. Médecin de camp, on m'enferma cette fois dans un camp de femmes qui avaient été amenées de Hong Kong, de Shangai ainsi que d'autres villes, et qu'on gardait là avec l'arrière-pensée qu'elles pourraient servir d'otages, plus tard, à l'heure où l'on marchanderait, car pour les Japonais, la guerre était en train de mal tourner.

Puis un jour, on entendit le bruit des moteurs d'avions, le sol trembla soudain, et au loin on vit s'élever comme un immense champignon accompagné de nuages qui roulaient et s'éparpillaient très haut dans le ciel. Parmi nous, ce fut la panique, les gardes courant

tels des rats effrayés. Enjambant une palissade, je me précipitai vers le bord des eaux. Un bateau de pêche était là, sans occupant. Je grimpai dedans et, trouvant une perche, je le poussai en avant, et la puanteur des eaux me fit m'évanouir. Mais étant donné que c'était la marée descendante, le bateau fut entraîné vers le large, et quand je revins à moi, éberlué, je compris que je venais encore de m'échapper.

Je regardai anxieusement autour de moi, m'attendant à voir un bateau japonais parti à ma recherche. Aucun bateau n'était en vue, mais au-dessus d'Hiroshima, on voyait une lueur rouge, une lueur d'enfer; le ciel était noir, et de cette noirceur tombaient « des choses », grosses taches couleur de sang, puis des masses de suie, et une pluie noire et grasseuse.

J'étais torturé par la faim. Avisant un coffre à l'avant du bateau, je l'ouvris et y découvris des morceaux de poisson — pas de toute première fraîcheur, et qui devaient être là pour servir d'appât. Ils suffiraient à me maintenir en vie et je bénis le pêcheur de les avoir laissés dans ce coffre.

Je m'étendis dans le fond du bateau qui tanguait d'étrange façon; la mer elle aussi était étrange, avec des vagues qui donnaient l'impression qu'il y avait sous les eaux comme un tremblement de terre.

Autour de moi, tout semblait touché par le surnaturel, sans le moindre signe de vie. En un jour comme celui-ci, la mer aurait dû normalement porter une multitude de bateaux de pêche, car le poisson est la nourriture de base des Japonais.

Tout paraissait étrangement tranquille, si ce n'est que le vent semblait soupirer. Je vis un gros avion qui tournait au-dessus de moi et j'aperçus les énormes lentilles d'une caméra pointée vers le bas.

Il s'éloigna de mon champ de vision, et je me retrou-

vai à nouveau seul. Aucun oiseau ne volait. Etrange, pensai-je, car les oiseaux de mer viennent toujours vers les barques de pêche. Envahi par toutes ces sensations mystérieuses, je dus m'évanouir, car tout, soudain, devint noir. Et, traînant une forme inconsciente, le bateau dériva vers l'inconnu.

6

Après ce qui me parut un temps interminable, j'entendis soudain des voix étrangères, et je sentis qu'on me soulevait par les bras et les jambes, et qu'on me laissait retomber dans l'eau; ouvrant les yeux, je vis que j'étais sur un rivage inconnu.

Devant moi, deux hommes poussaient frénétiquement le bateau en avant et, à la dernière minute, sautèrent dedans. Je sombrai à nouveau – le sommeil ou le coma ayant raison de moi.

J'éprouvais des sensations assez particulières – impressions soudaines de vacillement, suivies de cessation de mouvement. Au bout de cinq jours – je l'appris plus tard –, je regagnai le monde des vivants et me retrouvai dans une hutte très propre, habitée par un prêtre bouddhiste.

C'était un très vieil homme qui avait eu de mauvais rêves; c'est du moins ainsi qu'il s'exprima. Il avait rêvé qu'il devait rester là pour prêter assistance à « un Grand qui viendrait de très loin ». Miné par l'âge et les privations, il donnait l'impression de n'avoir plus bien longtemps à vivre. Mais, d'une source mystérieuse, des nourritures furent obtenues et, en quelques jours, j'avais retrouvé mes forces. Au moment où je m'apprê-

tais à reprendre ma route au long du chemin de la vie, je m'éveillai un matin trouvant le vieux moine assis près de moi, mais mort. Le corps était déjà froid, il avait dû mourir au début de la nuit.

J'appelai quelques personnes du petit hameau où il vivait; nous creusâmes une tombe et l'enterrâmes avec tout le cérémonial bouddhiste. Cette tâche accomplie, je pris la route emportant avec moi les quelques provisions restantes.

Marcher était un véritable supplice, car je devais être beaucoup plus faible que je ne le pensais; mais il ne pouvait être question de revenir en arrière. J'ignorais tout de ce qui se passait. Je ne savais pas qui était l'ennemi ou l'ami. Je devais me hâter.

Après une marche interminable, j'arrivai à une frontière. Des hommes armés se tenaient près de la gare frontière, et je reconnus leurs uniformes. Ils étaient russes. Je compris alors que j'étais sur la route conduisant à Vladivostok, un des grands ports de l'extrême est de la Russie.

Les gardes, en me voyant, lâchèrent leurs chiens, mais ceux-ci, au lieu de se jeter sur moi sauvagement, me firent fête, ayant compris que nous étions des amis. On ne leur avait jamais auparavant parlé télépathiquement, et je suppose qu'ils me prirent pour un des leurs. De toute façon, ils m'accueillirent avec des bonds et des aboiements de joie. Les gardes, surpris de ce spectacle, m'emmenèrent prendre quelque nourriture. Et j'achevai de gagner leur sympathie quand je leur confiai que je m'étais évadé d'un camp japonais.

Le lendemain, ils m'offrirent de me conduire à Vladivostok, pour que je m'occupe des chiens qu'on ramenait à la ville, vu qu'ils étaient trop féroces pour la garde. J'acceptai l'offre et, les chiens et moi-même installés à l'arrière du camion, le voyage se passa fort bien.

J'étais à nouveau livré à moi-même. Comme je m'apprêtais à repartir, des cris terribles et des hurlements retentirent soudain. Quelques-uns des chiens qu'on gardait dans un grand bâtiment s'étaient jetés sur les gardes qui essayaient de les dresser. Un capitaine, auquel on avait raconté l'incident de la frontière, me pria de venir les maîtriser. Usant avec eux de télépathie, ils comprirent que j'étais leur ami et qu'ils devaient se calmer.

On me garda dans ce camp pendant un mois, tandis qu'on entraîna les chiens, et le mois une fois écoulé, on me permit de repartir.

Je me demandais comment je pourrais bien atteindre la grande cité de Moscou. Je finis par apprendre qu'il existait le Transsibérien, mais que, beaucoup d'évadés essayant d'aller à Moscou, des gardes étaient cachés dans les fossés d'où ils pouvaient voir sous les trains, tuant ceux qui s'y accrochaient.

Finalement, un des hommes de la patrouille de Vladivostok, que j'avais vu pendant tout le mois, me montra comment déjouer l'attention des gardes; j'emportai avec moi quelques provisions et, ayant réussi à approcher du train, je me couchai entre les roues, de la façon qui m'avait été conseillée pour ne pas être vu de la route. Le train s'ébranla et, pendant une dizaine de kilomètres, j'endurai d'être dans cette atroce position, puis je grimpai dans un des wagons. Il faisait très sombre, la lune n'étant pas levée, et avec un extrême effort, je parvins à faire glisser la porte coulissante.

Quelque quatre semaines plus tard, le train arrivait à Noginsk, une petite localité située à une cinquantaine de kilomètres de Moscou. Pensant que c'était le meilleur endroit pour quitter le train, j'attendis une courbe où il ralentirait et me laissai tomber sur le sol gelé.

Je marchai sans savoir où j'allais, bouleversé par le

spectacle de cadavres tout au long de la route, tous morts de faim. Je vis un vieil homme s'effondrer juste devant moi, et m'avançai pour voir si je pouvais lui être de quelque secours, quand une voix murmura près de moi :

– Arrêtez, camarade! Si vous vous penchez sur lui, la police vous prendra pour un pillard et vous fusillera! Continuez à avancer!

J'atteignis enfin le centre de Moscou et m'attardai à regarder le monument de Lénine, quand je fus soudain jeté au sol, frappé par la crosse d'un fusil. Des gardes soviétiques me frappaient à coups de pied pour me faire me lever. Il était clair qu'ils me questionnaient, mais je ne pouvais répondre, ne comprenant pas ce qu'ils disaient. Encadré de deux gardes, une arme pointée dans mon dos, je fus conduit dans un bâtiment lugubre et l'on me jeta dans une petite pièce. L'interrogatoire y fut assez brutal. Je compris qu'on me prenait pour quelque espion essayant de pénétrer dans le Kremlin.

Après plusieurs heures passées debout dans un réduit de la grandeur d'une armoire à balais, une voiture m'emmena à la prison de la Loubianka. C'est ce qui se fait de mieux comme prison, et là les tortures sont des plus raffinées. C'est la prison de la mort avec son propre four crématoire, où les corps mutilés ne laissent pas de trace.

Je dus retirer mes chaussures à l'entrée, et les gardes enfilèrent sur leurs bottes d'épaisses chaussettes de laine; puis, dans le silence total, nous marchâmes au long d'un immense corridor.

Une sorte de sifflement – puis les gardes me poussèrent la face contre le mur et me couvrirent la tête afin de me plonger dans l'obscurité. Je sentis quelqu'un s'approcher de moi, on retira ce dont on m'avait recou-

vert la tête, et de nouveau on me poussa en avant.

Après un temps impossible à évaluer, une porte s'ouvrit sans le moindre bruit. Là, poussé dans l'obscurité, je ne vis pas les marches de la cellule, et m'écrasai à terre inconscient.

Par intervalles, j'entendis des cris déchirer l'air, puis s'éteindre et finir dans une sorte de gargouillement.

Un peu plus tard, des gardes entrèrent dans ma cellule, me faisant signe de les suivre. Comme je tentais de parler, on me frappa au visage, et un autre garde mit le doigt sur ses lèvres pour m'expliquer que je devais me taire. Conduit au long d'interminables corridors, je me trouvai finalement dans une chambre d'interrogatoire brillamment éclairée. Les questions se répétèrent, toujours les mêmes, et mon histoire ne variant pas, des instructions spéciales furent données à deux des gardes : celles de me promener à travers toute la Lubianka où l'on me montra les diverses chambres de torture. Je dus assister à certaines – véritables performances bestiales que je tairai, sachant que les Occidentaux se refuseraient à me croire.

Les prisonniers tués étaient dénudés, les Russes estimant inutile de gaspiller des vêtements qui pouvaient servir aux vivants.

Puis, ayant vu les chambres de torture, j'eus droit à la visite du four crématoire. A mon arrivée, on venait juste d'en retirer un squelette qu'on jetait dans un broyeur chargé de le réduire en cendres – qu'on enverrait aux fermiers comme engrais.

Je ne m'étendrai pas davantage sur le chapitre des tortures, et dirai que je fus finalement amené devant trois officiels. Ils avaient devant eux des papiers attestant que j'avais, à Vladivostok, aidé des gens influents, et facilité l'évasion de la fille d'autres personnes – laquelle était prisonnière de guerre dans un camp japo-

nais. Pour ces raisons, me fut-il dit, je ne serais pas tué, mais envoyé à Stryl, en Pologne. Je partirais avec des troupes se rendant en Pologne, d'où je serais déporté.

Quand je fus un peu remis et en état de voyager, on me confia à un caporal, accompagné par deux soldats, et je fus conduit à travers les rues de Moscou jusqu'à la gare. Le temps était glacial, et je ne reçus aucune espèce de nourriture, alors que mes gardes, l'un après l'autre, s'éloignèrent pour aller se ravitailler.

Un important détachement de soldats russes arriva à la gare, et le sergent annonça que les ordres étaient changés et que j'étais envoyé à Lvov. Le train nous laissa à Kiev.

Quelques-uns des soldats, quarante pour être exact, montèrent dans un avion militaire, et je m'y installai avec eux. Le pilote, inexpérimenté, nous jeta contre un mur et ce fut l'explosion, puis l'hôpital, les radiographies où l'on me découvrit trois côtes cassées, une perforation du poumon gauche, un bras et une jambe brisés.

Je me réveillai de l'opération pour voir devant moi une grosse doctoresse qui essayait de me ranimer. Quarante ou cinquante autres patients étaient là dans la même salle.

Après vingt-deux jours de souffrances terribles, deux policiers entrèrent dans la salle, arrachant les couvertures de mon lit, et me crièrent :

– Allez, dépêchez-vous! Vous êtes un déporté et vous ne devriez plus être ici depuis trois semaines!

Emmené à Lvov, on m'apprit que, pour me payer mes soins d'hôpital, je devrais travailler pendant un an à réparer les routes de Pologne. Ce que j'essayai de faire pendant un mois, jusqu'au moment où je m'évanouis en crachant le sang. De nouveau ce fut l'hôpital où le docteur, estimant que j'allais mourir, refusa de me garder – sous le prétexte que si d'autres prison-

niers venaient à mourir ce même mois, il aurait des ennuis, vu qu'il avait « dépassé son quota ».

Je fus donc déporté une autre fois, et devins un errant à qui, toujours, on annonçait qu'il avait peu de temps à vivre.

Un certain jour, je vis, au long d'une route, un homme qui se tenait debout d'un air fatigué à côté d'une voiture en arrêt. Connaissant la mécanique des voitures comme celle des avions, je m'enquis de ce qui se passait. Ce n'était rien de bien sérieux. L'homme put repartir et, reconnaissant, il m'offrit un travail. Je vis, à son aura, que c'était un homme raisonnablement honnête, aussi honnête qu'il pouvait se permettre de l'être. Le travail consistait à livrer des voitures en différents pays, ce qui m'offrit une merveilleuse occasion de découvrir l'Europe.

Mais, en regardant mes papiers, il frémit d'horreur, me disant qu'avec ces papiers portant le cachet « déporté », je ne pouvais guère aller nulle part, si ce n'est en prison. Me laissant pour un temps sur la route, il revint et m'emmena en un lieu, dont je tairai le nom, où l'on me donna de nouveaux papiers, un passeport, et tous les autres papiers de voyage nécessaires.

Je pris le volant. Il semblait avoir peur de conduire et j'en étais ravi. Nous allâmes à Bratislava et ensuite à Vienne. Je me rendis compte que cette ville qui avait souffert de la guerre avait dû être une ville merveilleuse. Nous y restâmes deux ou trois jours, mais les gens me parurent anormalement soupçonneux à l'égard des étrangers. On demandait : « Vos papiers ! » pour un oui, pour un non – ce qui me permit de constater que les miens avaient l'air vraiment « authentiques », car je n'eus jamais à répondre à aucune question.

Après Vienne, ce fut Klagenfurt, mais pour très peu

de temps. Il tombait un crachin glacial et, de plus, j'avais atrocement faim, car les denrées étaient rationnées et je ne possédais pas de coupons. Mais j'avais souvent connu la faim et je m'arrangeai.

Roulant de nuit, nous arrivâmes au matin en Italie – à Venise. Je dus, à mon grand regret, y passer dix jours, dix jours sans joie, car doué d'un odorat anormalement fin, je souffrais atrocement de l'intolérable odeur qui règne dans cette ville. Les canaux ne sont, après tout, que des égouts à ciel ouvert. Ce n'était certes pas un lieu où nager!

Les dix jours s'étiraient lentement. L'endroit me parut déborder d'Américains pleins d'argent et d'alcool. C'était un spectacle journalier que celui d'Américains claquant en quelques heures ce qui aurait permis à nombre d'Italiens de vivre pendant un an. Ils étaient, me suis-je laissé dire, des déserteurs de l'armée ou de l'aviation américaines et faisaient fortune au marché noir.

De Venise, nous allâmes à Padoue – lieu d'un très riche passé. J'y restai une semaine, mon employeur ayant beaucoup d'affaires à traiter, et il m'ahurit par son aisance à ramasser les filles, tout comme d'autres cueillent des fleurs sur le bord de la route. Sans doute l'importance de son compte en banque était-elle pour quelque chose dans sa réussite.

Mon employeur dut soudain modifier ses plans et se rendre par avion en Tchécoslovaquie. Mais, me dit-il, un certain Américain désirait me rencontrer. Je lui fus donc présenté. C'était un homme au visage rougeaud, avec de grosses lèvres, et qui était accompagné d'une petite amie qui donnait l'impression d'être plutôt facile. Il était lui aussi dans une affaire de voitures, camions et autres types de machines et outillages. Je conduisis pendant un temps, dans Padoue, un énorme camion chargé de voitures officielles, certaines prises à

de hauts dignitaires nazis, et d'autres ayant appartenu à des dignitaires fascistes décédés. Je ne comprenais rien à cette histoire de voitures qui semblaient être exportées en Amérique où elles atteignaient des prix fabuleux.

Mon nouvel employeur désirait que je livre une voiture spéciale en Suisse et une autre en Allemagne. Je lui expliquai que mes papiers n'étaient pas valables pour ces deux voyages-là. Faisant fi de mes arguments, il me dit :

– Ça y est, j'ai le moyen d'arranger l'affaire. Il y a deux jours, un Américain, qui conduisait complètement ivre, est allé s'écraser contre une borne, et mes hommes ont eu le temps de prendre ses papiers avant qu'ils ne soient maculés de sang. (Il chercha dans sa serviette au milieu d'un tas de papiers :) Tenez, me dit-il, les voilà!

Je fus inquiet en voyant qu'il s'agissait d'un ingénieur maritime : tout était là, passeport, carte du syndicat de la marine, permis de travail – en somme tout. Une seule chose ne collait pas : la photographie.

L'Américain éclata de rire, donnant l'impression qu'il ne pourrait jamais s'arrêter, et dit :

– La photo? Venez avec moi, et nous allons arranger ce détail!

Je l'accompagnai en un certain lieu où il fallait descendre quelques marches pour entrer. Il frappa plusieurs coups à la porte. Il y eut une sorte de mot de passe, puis nous fûmes admis dans une pièce où un groupe d'hommes d'aspect curieux étaient assemblés. Leur ayant expliqué ce que nous attendions d'eux – photographie, signature – tout fut réglé à une vitesse éclair.

Le lendemain soir, on frappait à la porte de ma chambre, et un homme entra avec mes papiers. La

signature était une si incroyable imitation de la mienne que j'avais peine à croire qu'elle ne venait pas de ma propre main. Je pensai en moi-même : « Avec ces papiers, il me serait facile maintenant de monter à bord de n'importe quel bateau, d'être engagé comme ingénieur et de me rendre aux Etats-Unis. C'est là, aux Etats-Unis, que je dois aller, aussi vais-je faire ce que me demande cet Américain dans l'espoir que ce travail m'amènera un jour dans un grand port. »

M'ayant remis une grosse somme d'argent, mon employeur me confia l'énorme Mercedes que je devais conduire en Suisse. Tout se passa le mieux du monde à la douane, puis après avoir livré la voiture à une adresse spéciale, je continuai sur l'Allemagne où j'eus le plaisir de retrouver mon employeur.

J'y passai un peu plus de trois mois, conduisant différentes voitures en des lieux divers, ne comprenant absolument rien au travail qui m'était demandé, mais ce travail me laissait beaucoup de temps libre. J'en profitai pour étudier la marine, le métier d'un ingénieur maritime; je me rendis dans les musées où je vis nombre de maquettes de bateaux, et au bout de ces trois mois, j'avais acquis une grande confiance dans mes connaissances.

Un jour, mon employeur m'emmena avec lui sur un aéroport désert et s'arrêta devant un hangar désaffecté. Des hommes en ouvrirent les portes et je me trouvai devant une espèce de chose baroque à huit roues, avec à son extrémité un petit compartiment pour le conducteur.

– Pouvez-vous conduire cette chose à Verdun? me demanda mon employeur.

– Pourquoi pas? répondis-je. Elle a un moteur et des roues, alors ce devrait être possible.

Un des mécaniciens me montra comment mettre le moteur en marche, comment l'arrêter; j'étudiai cer-

taines choses et je partis pour Verdun. Nous ne pouvions conduire que de nuit, à cause des règlements routiers – règlements allemand et français – et à une vitesse n'excédant pas trente kilomètres à l'heure. Le voyage fut long et me permit de regarder le paysage. Les bas-côtés de la route étaient par endroits couverts d'épaves, tanks, avions et canons. Je vis des maisons en ruine dont certaines n'avaient plus qu'un pan de mur debout. « Quelle affreuse chose que la guerre! pensais-je en moi-même. Si seulement les gens pouvaient appliquer notre loi : ne faites pas aux autres ce que vous... il n'y aurait pas de guerres. »

J'arrivai finalement à Verdun et, de bonne heure le matin, avant que la circulation ne soit importante, je me dirigeai vers un immense chantier de construction où l'on nous attendait. Là, un Français à l'air assez sinistre se précipita vers moi en disant :

– Maintenant, emmenez-moi cette chose à Metz!

– Non, répliquai-je, j'ai été payé pour l'amener ici, et je n'irai pas plus loin!

Il se jeta sur moi avec un couteau, une horrible bagarre s'ensuivit où il essaya de me frapper avec une barre de fer. Je parvins à me saisir de lui et à le laisser sur le carreau avec une jambe cassée.

Je m'attendais à ce que la police m'arrête, mais, tout au contraire, j'eus la surprise de me voir applaudir par les employés de l'homme en question. La police arriva et, au lieu de m'arrêter, m'invita à faire un bon repas!

On s'occupa de me loger, puis j'eus alors la visite d'un homme me demandant si je voulais un autre travail. Ce que j'acceptai, bien sûr.

Il s'agissait de conduire à Paris, dans une voiture neuve, un groupe de dames âgées. Je les amenai à bon port et elles me payèrent grassement, m'offrant même de demeurer à leur service. Mais ce n'était pas ce que je

souhaitais. Un autre travail inattendu me conduisit à Caen, et de là à Cherbourg.

Sitôt dans cette ville, après avoir rôdé un peu à l'aventure, je pris une chambre au logement des marins, dans le quartier des docks. L'important, pour moi, était de rencontrer des ingénieurs. Ce qui se produisit; j'eus plusieurs occasions de visiter une chambre des machines – et j'y appris là ce qui ne s'apprend pas dans les livres.

Jour après jour, je me présentais chez les agents maritimes en montrant « mes » papiers, essayant d'avoir un travail comme ingénieur en second, sur un bateau allant aux Etats-Unis. Je leur racontai quelques histoires susceptibles de les apitoyer, et je finis par tomber sur un brave Ecossais qui s'offrit à me prendre comme troisième ingénieur à bord d'un bateau en partance la nuit même pour New York.

Nous montâmes à bord, le premier ingénieur et moi-même. Il me posa plusieurs questions concernant les machines et, apparemment satisfait par mes réponses, me conduisit auprès du capitaine pour signer les papiers du bateau. Le capitaine me déplut fortement et je sentis que je lui produisais la même impression. Les papiers signés, l'ingénieur me dit que je prendrais le premier quart. L'affaire était réglée. C'était probablement la première fois, dans l'histoire, qu'un lama du Tibet – et un lama médecin – se faisant passer pour un citoyen américain, servait sur un navire américain en qualité de troisième ingénieur.

Je fus de service pendant huit heures, l'ingénieur en second n'était pas de service et le premier, occupé par un certain travail en rapport avec le départ. Je dus assurer ma tâche sans prendre le temps de manger, ni de me mettre en uniforme. Mais je bénis le fait d'être de service alors que nous étions au port, car ce fut pour

moi l'occasion de pouvoir connaître les lieux et de m'initier à un tas de choses.

Au bout de huit heures, l'ingénieur-chef vint me relever officiellement, me conseillant d'aller prendre un bon repas, et de dire au cuisinier de lui apporter un chocolat.

Ce n'était pas un bateau où il était bien gai de vivre. Le capitaine et le second, croyant commander un grand *liner* au lieu d'un vieux *steamer*, insistaient sur l'uniforme, sur l'inspection des cabines, ce qui est un fait inhabituel. Ce n'était pas, c'est vrai, un bateau agréable, mais, roulant et tanguant dans le rude temps de l'Atlantique Nord, nous vîmes enfin approcher le port de New York.

C'était le petit matin et les tours de Manhattan semblaient rendues incandescentes par la lumière reflétée. Un spectacle absolument unique, comme le produit d'une imagination fiévreuse. Puis ce fut l'Hudson, et la fameuse statue de la Liberté qui, à mon grand étonnement, tourne le dos à New York. J'en fus choqué. Puis, toutes les manœuvres classiques exécutées, l'ingénieur me pressa vivement de signer pour un autre voyage, me promettant de faire de moi son second. Mais je refusai, lui disant que j'avais assez de ce navire et de ses officiers.

Au bureau de navigation, le chef me remit un certificat très élogieux, attestant mon efficacité dans tous les domaines — et termina par ces mots écrits de sa main : « C'est un grand compagnon de bord. »

Heureux de ces adieux pleins de chaleur, je pris mes valises et quittai les docks. La circulation était terrible, gens se bousculant, policiers criant, et toute la ville me donna l'impression d'être démente. Je me rendis dans ce qu'on pourrait appeler une auberge à matelots. Là, pas le moindre signe d'hospitalité, et comme je remer-

ciais l'homme qui me tendait ma clef, il me répondit hargneux :

– Pas besoin de me remercier. Je fais mon boulot, c'est tout.

Vingt-quatre heures dans une telle maison, ce fut plus que je n'en pouvais supporter. Je payai ma note et me retrouvai dans la rue.

Absolument terrifié par la circulation, je marchais avec une infinie prudence. Et soudain, un bruit effroyable, et une énorme forme sombre monta sur le trottoir, me jetant à terre. C'était un homme ivre qui avait voulu éviter un gros camion. Je me retrouvai à l'hôpital. Là, mon état fut jugé grave – les fractures des côtes m'ayant occasionné une double pneumonie, je fus gardé très longtemps, car je me rétablissais difficilement. De plus, mes valises contenant tout mon argent avaient disparu dans l'accident, le chauffard ne fut jamais retrouvé, et je dus quitter l'hôpital avec dix dollars en poche et le seul vêtement que j'avais sur le dos.

Un homme à qui je racontai ma situation m'indiqua une agence pour l'emploi. Je trouvai à laver la vaisselle dans un luxueux palace où je gagnais vingt dollars par semaine et où j'étais traité comme un chien.

Par un réel coup de de chance, j'obtins un job dans une station de radio. Pendant six mois, je fus annonceur. Mais je n'oubliais pas que j'avais une tâche à accomplir; en temps voulu, pour leur permettre de me remplacer, je signifiai mon départ et, ayant mis mon successeur au courant, je m'en allai.

Une annonce demandait quelqu'un pour conduire une voiture à Seattle, je me proposai. Et ce fut ainsi que j'allai au Canada.

Ainsi se termine le Livre II, le livre de l'ère première.

LIVRE III

LE LIVRE DES CHANGEMENTS

7

Il me semble inutile de raconter ici mon voyage à travers le Canada, traversant toutes les Rocheuses, Winnipeg, Montréal, et enfin la ville de Québec. Rien d'exceptionnel dans ce voyage que des dizaines de milliers de gens ont fait – sauf que j'y ai eu certaines expériences assez inhabituelles, dont je ne parlerai pas pour le moment.

Tout au long du voyage, je ne cessai de me dire que je devrais aller en Angleterre – convaincu que la tâche à accomplir devait commencer là, dans ce pays que j'avais vu du hublot d'un bateau quittant Cherbourg et empruntant le Channel, avant de prendre le chemin des Etats-Unis.

Je réussis à obtenir à Québec tous les papiers nécessaires, passeport et autres, et même une carte du syndicat des marins. Inutile, là encore, d'expliquer dans le détail comment j'ai obtenu ces choses. J'ai déjà dit, et

longuement, ce que je pensais de la bureaucratie, et j'insiste pour affirmer que la seule fois où j'ai eu des difficultés pour entrer dans un pays étranger fut un jour où, justement, mes papiers étaient en ordre. Au temps où je me déplaçais facilement, j'allais souvent aux Etats-Unis, et chaque fois le Service d'immigration me faisait des tracasseries. Les bureaucrates sont des parasites qui devraient être éliminés comme tels.

Mes papiers parfaitement en règle, je me rendis donc à Montréal, et là, je me fis engager comme matelot. Le salaire était maigre, mais pour moi il s'agissait d'aller en Angleterre sans payer mon voyage, et le salaire importait peu.

Le travail n'était pas dur et le voyage me sembla court. Comme je n'étais pas de service au moment où nous approchâmes de Southampton, je pus, assis à l'arrière du navire, admirer tout à loisir le paysage anglais, vert comme je n'avais rien vu d'aussi vert; mais je dois dire qu'à ce moment, je n'avais pas encore vu l'Irlande qui, pour ce qui est d'être verte, battrait l'Angleterre à tout coup.

Nous ne tardâmes pas à arriver à Southampton. Les autorités montèrent à bord, vérifièrent les papiers du bateau et visitèrent les quartiers de l'équipage. Puis autorisation fut donnée de quitter le bateau et je m'apprêtais à aller à terre quand on m'appela pour un nouveau contrôle d'immigration. Quand j'eus expliqué à l'officier que j'allais vivre en Angleterre, il posa les cachets sur mon passeport et m'indiqua où loger.

Je contemplai une dernière fois le vieux cargo qui m'avait amené du Nouveau Monde. Mes ennuis n'étaient pas finis. Je dus ouvrir tous mes bagages à la douane, et à cause d'un malentendu à mon sujet, entre l'Immigration et un jeune idiot du Foreign Office, je devais me retrouver en prison.

– Vous serez transféré à New York, me dit le jeune homme.

Ce qui fut fait, non sans avoir passé d'abord un certain temps en prison. Puis le jour du transfert venu, ce fut la montée à bord et le dur labeur sur le bateau. J'appris par le capitaine que j'allais être arrêté au moment de l'arrivée pour entrée illégale aux Etats-Unis, et que je serais ensuite déporté en Chine. Cet homme très bon m'offrit la clef qui me permettrait d'ouvrir les menottes qui m'attendaient à l'arrivée, et ainsi de m'échapper. Il savait que j'avais été victime de terribles injustices.

Quand la police vint à bord pour m'arrêter, après m'avoir passé les menottes, je sautai dans l'eau. Mais vu que nous étions près des quais, celle-ci était atrocement couverte d'huile et de saletés. M'enfonçant dans cette eau ignoble, je parvins à ouvrir mes menottes – et nageant sous l'eau tout en reprenant de temps à autre un peu d'air sans être vu, je tins ainsi jusqu'au moment où, l'obscurité venue, un homme m'aida à me cacher dans un camion à ordures, conduit par un homme de couleur, lequel m'emmena chez lui, me soigna et me nourrit durant deux jours.

Au cours de ma convalescence – tandis que mon corps physique se réparait –, je fis un voyage dans l'astral, où je vis mon bien-aimé guide et ami, le lama Mingyar Donduf.

« Vos souffrances, me dit-il, ont été par trop grandes, elles sont le fruit amer de l'inhumanité de l'homme envers l'homme; mais votre corps est usé et vous devrez très bientôt subir la cérémonie de transmigration. »

Assis près de moi dans ce monde astral, mon compagnon me parla longuement.

« Votre corps actuel est en état de totale usure, et la

vie de ce corps ne durera plus très longtemps. Le sachant, nous avons cherché un corps que vous pourriez habiter et qui, au moment voulu, reproduirait tous vos propres traits.

» Cette personne existe, les deux corps doivent être compatibles et celui de cette personne l'est. Nous l'avons contacté dans l'astral, car nous avons vu qu'il songeait au suicide. C'est un jeune Anglais, que sa vie ne rend pas heureux, et qui songe depuis longtemps à la méthode la moins pénible d'autodestruction. Il est tout à fait d'accord pour laisser son corps, et venir ici dans l'astral.

» Nous l'avons persuadé, il y a un certain temps, de changer de nom et de prendre celui dont vous vous servez actuellement; certaines petites choses sont encore à mettre au point, et ensuite le changement de corps devra avoir lieu.

Il me fut dit qu'il importait que je retourne au Tibet avant de subir le processus nécessaire de transmigration. Dès que je me sentis mieux, ayant reçu les instructions indispensables, j'allai chercher un billet pour Bombay. D'autres tracasseries surgirent, parce que mes bagages se réduisaient à une seule valise. Les détectives vinrent à bord pour m'interroger, mais les ayant assurés que j'avais d'autres bagages en Inde, je fus laissé en paix et fus même gratifié d'un aimable sourire.

Etrange sensation pour moi que d'être un passager, que d'ailleurs tout le monde traitait comme un paria, car je ne voyageais qu'avec une seule valise. Pour eux, j'étais le plus pauvre entre les pauvres, et, de ce fait, ne pouvais être qu'un fugitif ou quelque chose du même acabit, et l'on m'évita soigneusement.

Nous longeâmes toute la côte d'Afrique et le détroit de Gibraltar. Puis, avant d'entrer dans le canal de Suez

et ensuite dans la mer Rouge, le bateau fit escale à Alexandrie. Sur la mer Rouge, la chaleur était absolument intolérable. Nous longeâmes la côte d’Ethiopie et, après la traversée de la mer d’Arabie, ce fut enfin Bombay – une ville aux bruits et aux odeurs atroces; mais j’y avais quelques amis : un prêtre bouddhiste et quelques personnes influentes y rendirent mon séjour intéressant.

J’y passai une semaine; on me mit ensuite dans un train allant à Kalimpong – d’où je parvins à m’échapper avant qu’il n’arrive dans cette ville qui, selon ce que j’en avais entendu dire, fourmillait d’espions communistes et de journalistes; tout nouvel arrivant y était assailli par eux, et s’il se refusait à donner l’interview désirée, on l’« inventait » sans le moindre souci d’authenticité.

Ma santé, maintenant, allait en se détériorant rapidement, et l’on craignait que je ne vive pas assez longtemps pour pouvoir subir la transmigration. Je fus aidé par un lama qui, formé à Chakpori, savait soigner par les plantes.

Accompagné par ce lama médecin, nous arrivâmes, après dix semaines d’une marche épuisante, à une lamaserie donnant sur la vallée de Lhasa. Haut perchée comme elle l’était, nous savions y être à l’abri des communistes. Je m’y reposai une pleine semaine, puis un jour on m’annonça que je voyagerais dans l’astral et y rencontrerais le corps astral de l’homme dont j’allais occuper la forme physique.

Pour l’instant, je me reposais en méditant sur la transmigration. Le corps de cette personne ne m’était pas très utile, vu que c’était *son* corps et qu’il avait une masse de vibrations incompatibles avec les miennes propres. Il me fut dit que le corps se conformerait exactement au mien, quand il aurait le même âge, et

pour ceux des Occidentaux qui auraient de la peine à me croire ou à me comprendre, j'expliquerai ceci : l'Occident connaît le revêtement électrolytique et est au courant, également, de la galvanoplastie. Dans ce dernier système, un objet est plongé dans un certain fluide, un « connecteur » spécial est appliqué en face de l'objet, et quand le courant est amené à un débit et un ampérage corrects, on obtient un objet qui est la réplique exacte de l'original. Cela est connu sous le nom de galvanoplastie. La transmigration et le remplacement, molécule par molécule, de la « structure » de l'hôte par celle du – comment dirai-je? – nouvel occupant sont très réels et ont été réalisés de nombreuses fois par ceux qui savent comment y parvenir. Ces exécutants furent toujours, heureusement, des êtres auxquels on pouvait se fier – car s'il en avait été autrement, c'eût été une chose terrible. L'idée de l'expérience qui m'attendait me faisait, sottement peut-être, me sentir un peu suffisant. Et, au fond, je ne souhaitais que connaître la paix qui semblait m'être refusée.

De cette lamaserie isolée, je voyais au loin la ville de Lhasa; un des puissants télescopes du Potala avait été amené là, et ce fut pour moi un grand divertissement. Je regardais les hargneux gardes chinois du Pargo Kaling, les troupes se précipitant dans les jeeps. Je me rappelai avec horreur avoir, comme tant d'autres, combattu au côté des Chinois, qui maintenant oubliaient de se comporter comme ils l'avaient promis et ne songeaient qu'à la violence.

J'avais peine à croire que ceci était Lhasa et le Tibet que j'avais connus auparavant. Le soleil frappait toujours de ses rayons les ravins des montagnes, la lune montait toujours en éclairant la nuit. Les petits points lumineux qui étaient les étoiles descendaient toujours de la voûte céleste, mais les oiseaux de nuit ne

lançaient plus leur appel – car les communistes chinois tuaient tout ce qu'ils voyaient. Eteindre la vie chez ces créatures que j'aimais tant – les oiseaux – était un geste atroce. Ils mangeaient, disait-on les grains qui pouvaient nourrir les humains. De même tous les chats de Lhasa avaient été tués. Les chiens, eux, nourrissaient les Chinois – qui considèrent que leur chair est très délicate. Non seulement les gens étaient exterminés, mais les animaux aussi, et sans aucune raison valable. Bouleversé par l'émotion et l'horreur, je songeai alors que j'avais ma tâche à accomplir, souhaitant avoir assez de force pour endurer tout ce qui m'avait été prédit. Pendant un temps, je l'avais un peu oublié.

Le télescope m'emmenait toujours vers Lhasa. Puis, par trop visible, je le remplaçai par des jumelles qui se trouvaient, elles aussi, dans la lamaserie et dont le maniement était plus facile.

Mon observation fut interrompue soudain par l'arrivée de deux hommes qui en soutenaient un troisième. Le regardant, j'eus un cri d'horreur. On lui avait arraché les deux yeux et le nez. Je le reconnus : c'était un lama qui m'avait aidé dans mes études à Chakpori. Les deux hommes se retirèrent et je demeurai seul en face du lama. D'une voix faible, il me dit :

– Mon frère, je sais à quoi vous pensez. Vous cherchez à comprendre pourquoi je suis dans cet état. Je vais vous le dire : je me trouvais regardant sur la colline de Fer, quand un officier chinois, qui était non loin de là, m'accusa de le dévisager avec, dans l'esprit, de mauvaises pensées. Ce que je niai, car ce n'était pas vrai. Après avoir dit que tous les prêtres étaient des menteurs, il donna l'ordre à ses hommes de m'attacher avec une corde à l'arrière de la voiture, et ravis, ils me traînèrent au long de la route, face contre terre.

Il souleva sa robe et je vis qu'il n'était plus qu'une masse de chairs déchirées.

– Oui, dit-il, la route m'a emporté le nez, arraché le visage, et aussi bien d'autre chose, et je rejoindrai bientôt l'au-delà; mais avant de connaître cette délivrance, j'ai à accomplir une dernière tâche.

Il s'arrêta, essayant de reprendre un peu de forces, puis parla :

– Cette matière de la transmigration et la possibilité que nous pourrions avoir à l'utiliser sont connues depuis de nombreuses années, et l'étude du projet m'en avait été confiée. J'ai consulté nombre de manuscrits anciens pouvant me fournir des informations. J'ai dû étudier les archives akashiques et amasser tout ce que j'ai pu de connaissances. (Il reprit après quelques instants de repos :) Les Chinois m'ayant enfin délivré de ma corde, l'officier estima qu'il n'en avait pas fini. Me frappant encore tandis que je gisais dans la poussière, il s'écria : « Vous me fixiez pour attirer sur moi le mauvais œil, eh bien! de cela vous serez puni. Vous ne fixerez plus personne. » Ramassant sur la route une pierre pointue, un de ses hommes me creva les yeux, les arracha de leurs orbites, et tous s'en allèrent en riant.

» Quand les gens, horrifiés, qui avaient assisté à la scène, purent s'approcher de moi, ils me soulevèrent et m'emportèrent dans une maison. Je m'évanouis et, quand je revins à moi, je découvris que mes yeux avaient été retirés et que j'avais été très bien soigné avec des emplâtres d'herbes. Puis, furtivement, de nuit, on me porta dans les montagnes pour y attendre votre venue. Je dois vous accompagner dans un voyage dans l'astral d'où je ne reviendrai pas.

Une légère couleur revint sur ses joues et il ajouta :

– Nous devons aller dans l'astral.

Nous reprîmes la route familière – tous deux dans

la position du lotus, position que nous, gens de l'Est, n'avons aucune peine à observer et à maintenir. Et après avoir dit les *mantra* de circonstance, nos vibrations furent si amplifiées que, par le bond presque imperceptible qui accompagne une telle transition, nous quittâmes nos corps, moi temporairement et mon compagnon définitivement.

Nous perdîmes de vue la grisaille de la terre et la blancheur des neiges éternelles. Devant nous apparut un voile, un voile chatoyant blanc bleuâtre qui, en l'approchant, donnait l'impression d'être une barrière impénétrable; mais les initiés pouvaient la traverser en toute liberté. Ce qui était notre cas, et nous nous trouvâmes dans une zone de glorieuse lumière où régnait une impression de joie.

A ce point du monde astral, nous étions sur un gazon vert et sous nos pieds l'herbe était courte et comme élastique.

— Ah! dit le lama dans un soupir, comme c'est bon de vous revoir, bon de ne plus souffrir. Ma tâche sera bientôt remplie, et alors je serai rendu, au moins pour un temps.

Et disant cela, il me précéda au long d'un sentier plaisant.

Le paysage était couvert d'arbres, portant tous des feuilles rouges, vertes et jaunes. Une rivière majestueuse coulait dans laquelle se reflétait le ciel bleu. Des nuages flottaient paresseusement au-dessus de nos têtes et l'atmosphère qui régnait là était pleine de vitalité et de joie saine.

Dans les arbres chantaient les plus curieux des oiseaux, des oiseaux jamais vus sur terre, au plumage et aux couleurs qui faisaient d'eux des créatures glorieuses.

Après avoir marché parmi les arbres, nous arrivâmes

devant un jardin composé de fleurs également inconnues. Elle semblaient s'abaisser vers nous comme pour nous saluer. Et des gens se promenaient, se baissant de temps à autre pour respirer une fleur. Tous ces êtres donnaient l'impression de bonheur et de paix, et la peur n'existait pas.

Et soudain, devant nous, s'éleva ce qui semblait être un immense temple. Sa coupole était d'or, et les murs qui la soutenaient d'une sorte de couleur fauve. D'autres bâtiments se dressaient, chacun d'une teinte pastel, mais toutes harmonisées; à la porte du temple, un groupe de gens attendaient. Certains portaient la robe du Tibet, et un homme était vêtu de quelque chose de noir. C'était un Occidental – en vêtements de l'Occident.

Les lamas, en nous voyant, tendirent les mains pour nous accueillir. Je reconnus l'un d'eux – mon guide et ami – le lama Mingyar Donduf, et je sus que tout serait bien pour cet homme si bon et si parfait.

Les salutations une fois échangées, nous pénétrâmes dans le corps du grand temple, traversant le hall central, puis nous entrâmes dans une petite pièce dont l'existence n'était pas facile à discerner – ses murs s'écartant pour nous admettre, puis se refermant hermétiquement derrière nous.

Mon guide, qui était visiblement le porte-parole, se tourna vers moi en disant :

– Mon frère, voici le jeune homme dont vous allez habiter le corps.

Comme frappé de stupeur, je dévisageai le jeune homme. Nous nous ressemblions si peu. Riant, le lama leva le doigt en disant :

– Doucement, Lobsang, ne soyez pas trop rapide dans vos jugements. Tout ceci a été soigneusement projeté. Je vais d'abord vous montrer quelques images des archives akashiques.

Comme nous achevions de les regarder, il s'adressa au jeune homme :

– Je pense qu'il est temps que vous nous parliez un peu de vous, car il importe que celui qui est sur le point d'habiter votre corps sache ce à quoi il sera confronté.

Le jeune homme semblait en fait assez rude, et dit d'une voix lugubre :

– Je n'ai vraiment rien à dire sur mon passé, et si j'en parlais, ce que je dirais ne serait utilisé qu'à mon désavantage.

Le regardant d'un air triste, mon guide répondit :

– Jeune homme, notre expérience fait que nous ne jugeons pas un homme par ce qu'est sa naissance, mais par ce qu'il est. Vous songiez au suicide, un péché mortel qui eût pu vous coûter de nombreuses vies de dureté et de souffrances. Nous vous offrons la paix, la paix de l'astral, afin de vous aider à comprendre quelques-unes des choses qui vous ont troublé durant votre vie. Plus vous coopérerez, et mieux nous pourrons vous aider, et aider à la tâche que nous avons à accomplir.

Le jeune homme secoua la tête :

– Non, dit-il, l'arrangement était que je voulais laisser mon corps et que vous vouliez le faire habiter par quelqu'un d'autre; c'était là tout notre arrangement, et je le tiens.

Il y eut un éclair soudain, et le jeune homme disparut. Le vieux lama qui était avec moi, et qui était maintenant un jeune homme plein de santé, s'exclama :

– Oh! la la! avec des idées si féroces, il ne pouvait pas demeurer avec nous ici sur ce plan astral. Nous le laisserons dormir pour cette nuit. Nous ne voulons pas que le corps soit abîmé ou endommagé, aussi il me faudra trouver le moyen de repartir avec vous pour Lhasa jusqu'à la nuit prochaine.

Le temps passait, et me rendant compte que le vieux lama s'affaiblissait rapidement, je dus lui dire :

– Il est temps que nous allions dans l'astral.

– Oui, répliqua-t-il, je ne reverrai plus ce corps qui est mien. Il nous faut partir, car si je mourais avant d'arriver dans l'astral, cela nous retarderait.

Nous nous élevâmes, non dans l'astral que nous avions déjà visité, mais vers une maison d'Angleterre. Nous vîmes le visage de l'homme rencontré antérieurement dans l'astral. Il semblait très triste et malheureux, mais dormait d'un sommeil profond. Le vieux lama murmura : « Venez-vous? » Je murmurai moi aussi : « Venez-vous? » Et, comme en rechignant, la forme astrale de cet homme émergea de son corps physique. Lentement elle s'échappa, et ensuite se reforma au-dessus de lui dans la forme exacte de son corps, puis renversa sa position, la tête du corps astral prenant la place des pieds. La forme vacilla, puis se mit debout. Il semblait vraiment féroce, et je vis qu'il ne se rappelait pas nous avoir jamais vus. J'en fus étonné, mais mon compagnon m'expliqua qu'il s'était retiré avec une violence qui avait oblitéré tous ses souvenirs.

– Ainsi, vous voulez quitter votre corps? demandai-je.

– Certainement, répondit-il hargneusement. Je déteste être ici.

Je le regardai plein d'appréhension, et même avec frayeur. Comment allais-je prendre le corps d'un tel homme, si féroce? Il rit et dit :

– Ainsi, VOUS voulez mon corps? Peu importe ce que vous voulez ou qui vous êtes en Angleterre. Tout ce qui compte, c'est qui vous connaissez.

Lui ayant parlé pendant un moment, il se calma et je lui dis alors :

– Il vous faudra porter la barbe. Je ne peux pas me

raser, car les Japonais m'ont abîmé les mâchoires. Pouvez-vous faire pousser votre barbe?

– Oui, monsieur, répliqua-t-il, je le peux et je le ferai.

– En un mois, elle devrait avoir poussé. A ce moment, je reviendrai vous voir pour prendre possession de votre corps et vous serez capable de rejoindre le monde astral, d'y trouver la tranquillité et de découvrir qu'on peut être heureux de vivre. (J'ajoutai :) Mais vous nous aideriez beaucoup en nous parlant de votre vie.

– Non! Non! répondit-il farouchement. Je ne peux pas supporter d'en parler.

Mais faisons maintenant un bond dans le temps. Le jeune homme, depuis plusieurs années à présent dans l'astral, a mûri, s'est adouci et, dans une certaine mesure, a conscience des difficultés auxquelles nous sommes confrontés. Et il a enfin accepté de nous conter l'histoire de sa vie. Lui, sur le monde astral, et moi, Lobsang Rampa, ici sur le monde terrestre, essayant de consigner ces choses par écrit, comme elles sont dites par le jeune homme. Nous aurons bientôt son histoire, les noms en seront tus pour ne peiner personne. Cela n'est pas une histoire de vengeance, mais d'amertume. C'est en fait une histoire de triomphe sur des obstacles en apparence insurmontables. Nombre de tentatives ont été faites pour stopper mes livres. Mais je me suis toujours souvenu que, même entouré de moucherons et de mouches à viande bourdonnant autour de lui, un homme peut continuer son travail. Je dis donc que je n'ai aucun besoin d'être amer, car ce que je veux faire est maintenant possible.

Je répète avec la plus extrême sincérité que tous mes livres sont vrais – et ne contiennent que la vérité.

Je peux faire toutes les choses dont je parle, mais pas

pour une démonstration publique, pour la simple raison que je ne suis ni un charlatan ni un acteur de foire. Ces choses ne servent qu'à la réalisation de ma tâche.

Voyons maintenant ce qu'a dit ce jeune homme.

8

Voici donc l'histoire de la vie de l'hôte – une histoire dont le récit est difficile, vu que le conteur est sur le plan astral, et que celui qui doit transcrire ce récit est, lui, dans la ville de Calgary (Alberta) au Canada. Cette histoire est hors de propos et crée une coupure entre ce qui a été déjà écrit et ce qui suivra; mais quand on traite des problèmes d'astral, la chronologie n'a pas d'importance et on doit, pour ce qui est de la question temps, faire certaines concessions, le temps sur le plan astral n'étant pas ce qu'il est sur le plan terrestre. Et si je n'ai pas livré plus tôt cette histoire, c'était pour éviter le monceau de lettres qui m'auraient posé toutes sortes de questions. Je dirai donc qu'à partir de cet instant, tout est dicté par celui que nous appellerons l'« hôte. »

Grand-père était, à la vérité, un homme très important, du moins dans le district rural de Plympton qui, pour autant qu'il m'en souviennne, incluait Plympton St. Mary, Plympton St. Maurice, Underwood et Colebrook, et quelques autres petites localités.

Grand-père était le chef du Service des Eaux de Plympton. Chaque jour, partant à dos de poney, il se dirigeait à travers les collines jusqu'à une petite hutte où se tenait le réservoir. Il était armé d'un bâton d'environ un mètre de long, dont l'une des extrémités était

en forme de godet et l'autre, arrondie. Il marchait, l'oreille collée à l'extrémité en forme de godet, tandis que l'autre reposait sur le sol. Cela lui permettait d'entendre l'eau se précipiter à travers les tuyaux pour s'en aller alimenter les robinets de Plympton et autres districts.

Les affaires de grand-père étaient florissantes et faisaient vivre plusieurs hommes et quelques apprentis. Il leur enseignait la plomberie – d'où les racontars injurieux qui devaient naître plus tard – la ferblanterie et la construction mécanique. A cette époque – tout au début du siècle – les gens ne se précipitaient pas dans le supermarché quand ils avaient besoin d'une casserole ou autre instrument de cuisine : ces choses étaient faites à la main, par des ouvriers comme ceux de grand-père.

Il habitait Mayoralty House, à Plympton St. Maurice. Cette maison avait été celle du maire et était située juste en face de l'hôtel de ville et du poste de police.

Mayoralty House consistait en quatre ou cinq acres de terre, divisées en trois sections. La première, aboutissant à la maison de quatre étages, formait un jardin muré d'à peine un acre de surface; et dans ce jardin proche de la maison se trouvait une sorte de grotte érigée à l'aide de gros cailloux, et dont les fenêtres étaient faites de vitraux de couleurs variées. A l'extérieur s'étendait une pelouse bordée de fleurs et de plantes. Au milieu, un grand bassin joliment dallé avec une fontaine en son centre et des roues hydrauliques à ses deux extrémités. Un petit système était installé dans le bassin, système sur lequel les poissons tiraient à certains moments de la journée, ce qui actionnait une petite clochette, et on leur donnait alors leur nourriture.

Faisant face au bassin se dressaient deux immenses volières, maintenues dans un état de propreté impeccable.

cable. Deux grands arbres morts composaient le fond de cette volière et offraient aux oiseaux un lieu idéal. Ils étaient, en fait, si apprivoisés que grand-père, pénétrant dans la volière, pouvait en laisser la porte grande ouverte.

Plus loin, vers le bas du jardin, était la serre, joie de mon grand-père, et derrière la serre s'étendait le verger.

A l'extérieur de ce jardin, clos de murs, passait une route privée qui, s'écartant de la route principale, menait à une autre partie de Mayoralty House. Et, au bas de cette route, on voyait les bâtiments de la malterie qui, pour des raisons économiques, avaient cessé d'être utilisés. Près de cette malterie était le poste d'incendie. Grand-père assurait ce service public, n'exigeant aucune rétribution s'il s'agissait d'un incendie survenant chez de pauvres gens. Tous les engins, parfaitement entretenus, étaient servis par des volontaires ou par son propre personnel. Dans le hangar, où on rangeait tout l'équipement d'incendie, deux paons se promenaient et ne manquaient jamais de répondre à un certain appel que leur lançait grand-père. Au delà de cette cour s'étendait le potager, toujours très bien tenu lui aussi.

Sous la maison étaient les ateliers où travaillaient ferblantiers et chaudronniers.

Grand-père avait deux fils et une fille. Sans leur demander leur avis, les fils avaient été lancés dans l'apprentissage, apprenant toutes les branches du métier – et la plomberie que l'on retrouve partout –, et cela tout en poursuivant les études qui leur permettraient d'obtenir le certificat nécessaire.

Mon père était un très bon ingénieur, mais, supportant difficilement le caractère dominateur de grand-père, il le quitta et s'installa à St. Maurice dans une

maison qu'on appelait « Brick-House », car c'était la seule maison de brique rouge de la rue. Père se maria et vécut pour un temps à St. Maurice. Un fils naquit, mourant bien vite, puis une fille, et, assez longtemps après, je vins au monde, ne parvenant jamais à chasser l'idée que je fus l'enfant non désiré, mais un simple accident. Je ne fus pas aimé et n'eus jamais le droit d'avoir des amis. Je ne faisais jamais rien de bien; j'avais toujours tort, alors que ma sœur, j'en étais le témoin, était toujours l'objet de privilèges.

Mes parents déménagèrent et s'installèrent à Ridgeway, dans la commune de St. Mary. Ils montèrent une affaire de plomberie et d'électricité, laquelle commençait juste à entrer dans l'usage courant. Mère venait d'une excellente famille du Devonshire qui avait connu de gros revers d'argent.

Mes parents ne s'entendaient pas. Mère avait un caractère trop dominateur. Dans la région, on l'appelait la Dame à cause de ses ambitions. La ruine de sa famille l'avait terriblement affectée, et elle semblait reporter son amertume sur mon père.

Grand-père avait un frère, peintre de talent et membre de l'Académie royale. J'admirais beaucoup une de ses toiles, le départ de *Mayflower* pour l'Amérique, un tableau merveilleux qui, avait dit « oncle Richard », irait plus tard à l'un de nous. Il revint à ma sœur, et Dieu sait qu'il n'était rien que je convoitais autant que cette toile. On me consola en me promettant un train que je n'eus jamais, sous prétexte que ma sœur voulait un piano et qu'on allait le lui acheter.

Mais toutes ces amertumes ne sont pas l'objet de ce récit, et si je dis toutes ces choses, c'est parce qu'elles ont compté dans ma décision de consentir à ce qu'on prenne possession de mon corps. De toute façon, j'avais assez de lui.

J'étais né souffreteux, et ma naissance rendit ma mère très malade – l'empoisonnant plus ou moins – et de cela je fus tenu pour responsable. Que pouvais-je faire? Notre docteur, Ducan Stamp, s'il n'était doué d'aucune bonté, avait, en revanche, du talent. Je le détestais, et il me le rendait. Mais je me souviens qu'un certain jour, où tous disaient que j'allais mourir, le docteur vint vers moi et introduisit des tubes dans mon corps. J'ignore ce qu'il me fit, mais retrouvant très vite la santé après cela, je n'ai jamais cessé de le considérer comme un faiseur de miracles.

Je me souviens que, lors de la Première Guerre mondiale, c'est à Plymouth qu'une nuit je vis voler le premier zeppelin – un incident que je n'ai jamais oublié.

Plympton est un lieu ancien, tout plein d'histoire, avec la grande église de St. Mary, au pied de Church Hill.

Derrière le prieuré coulait une jolie rivière bordée de roseaux et d'osiers que les gens venaient couper pour faire des paniers; un siècle plus tôt, ils s'en servaient pour fabriquer l'hydromel – qui était la boisson de l'époque.

L'église de pierre grise était quelque chose d'imposant et ses cloches étaient fameuses à des lieues à la ronde.

Notre église, à St. Maurice, était plus modeste.

Plympton était riche en belles demeures qui, pour la plupart, avaient souffert de grands dommages au temps de Cromwell. Le château se dressait sur une sorte d'amphithéâtre et l'ensemble était un lieu de promenade agréable.

Ma première école était ce qu'on appellerait une « école de dames ». Dirigée par Miss Gilling et sa sœur, ce n'était pas à proprement parler une école, mais une garderie où les parents envoyaient leurs enfants pour

ne pas les avoir sur le dos. La marche était longue depuis Ridgeway et représentait pour moi, enfant peu robuste, une épreuve assez pénible. Mais de ma santé, il n'était pas tenu compte. Je devais aller à l'école. J'y restai peu de temps, étant jugé trop âgé, et fus placé dans une école préparatoire qu'on appelait « Beard School ». Mr Beard, homme charmant et intelligent, était toutefois incapable de faire régner la discipline.

Ayant renoncé à l'enseignement, il avait ouvert sa propre école — et n'avait pu trouver comme emplacement qu'une grande pièce attenante au *George Hotel*, situé au sommet de George Hill, hôtel très réputé. Ce fut la première école où je commençai à apprendre un petit quelque chose, et si je n'appris pas davantage, la faute n'en était pas imputable à Mr Beard, mais à moi. Il n'avait que le tort d'être trop gentil.

Puis l'école secondaire de Plympton ouvrit ses portes. L'une des plus fameuses écoles secondaires d'Angleterre, qui a vu passer des gens célèbres.

Je fus l'un des premiers élèves à y être inscrit. Je n'ai jamais aimé cette école, dont la plupart des maîtres, gens récemment démobilisés, traitaient les écoliers comme des troupiers : l'un d'eux jetait des morceaux de craie à la volée sur un enfant coupable d'une quelconque faute. Des gestes brutaux, mais qui, toutefois, maintenaient l'ordre dans la classe.

La récréation — c'est ainsi qu'on l'appelait — consistait en un bon kilomètre de marche à travers les terrains de jeux de l'ancienne école secondaire.

Le temps vint enfin, pour moi, de quitter l'école. Je m'en tirais avec des résultats ni bons ni mauvais. Et mes parents, sans prendre la peine de savoir ce qui pourrait m'intéresser, décidèrent que je ferais mon apprentissage d'ingénieur dans une firme de Plymouth. J'y fus donc envoyé du jour où je quittai l'école. Cette

firme était en fait l'agent, pour le Devon du Sud, des motos Douglas. Autre endroit antipathique où les conditions de vie et de travail étaient presque inhumaines. Nous, les apprentis, étions quelquefois envoyés à des kilomètres, afin d'aller y chercher une moto et la ramener. Nous y allions avec le bus, mais il fallait ramener – comme ce fut le cas pour moi, un certain jour – une énorme Harley Davidson que je ne savais pas monter. Ce qui me valut d'être arrêté par deux policiers de la route, jeté à l'arrière de leur voiture spéciale, amené au poste et mis dans une cellule.

Huit heures plus tard, un des hommes de la firme venait m'identifier et me délivrer. Je crois que je suis en droit de ne pas aimer la police car, ma vie durant, je n'ai cessé d'avoir des ennuis avec elle, soit parce qu'elle ne me permettait pas de m'expliquer, soit pour toute autre raison toujours injuste.

J'étais dans un état de santé qui eût dû inquiéter ma famille, mais, même fiévreux, ma mère m'arrachait du lit, me conduisant parfois jusqu'au bus, pour m'envoyer travailler. Un jour, cependant, comme je ne parvenais pas à me lever, elle téléphona au Dr Stamp, qui finit par venir me voir douze heures plus tard. « L'hôpital » immédiatement, dit-il. En ce temps-là, c'était l'homme des pompes funèbres qui conduisait l'ambulance.

Je passai onze semaines à l'hôpital, soigné pour de graves accidents pulmonaires – et on discuta longuement pour savoir si l'on m'enverrait ou non en sanatorium.

Mes parents s'y refusèrent, prétextant qu'ils n'auraient pas le temps de venir me rendre visite, vu que le sanatorium ne serait pas proche de l'endroit où nous vivions.

Je restai donc à la maison, ne recouvrant pas vrai-

ment la santé, et contraint de faire de fréquents séjours à l'hôpital. Puis ma vue, soudain, donna des ennuis. Traitée au Royal Eye Infirmary, un hôpital très agréable, je regagnai la maison, ma vue sérieusement améliorée.

Mon père était passionné par la radio et possédait un petit poste qui me semblait la chose la plus merveilleuse du monde. Il s'était mis à en construire lui-même et avait monté un petit commerce de vente de ces postes et de réparations électriques.

Comme on venait de décider que j'avais besoin, pour ma santé, de changer d'air, et bien que très malade encore, on m'installa sur une vieille bicyclette et, en compagnie d'un ouvrier, je partis pour Lydford où j'avais une tante. J'ai souvent souhaité qu'elle fût ma mère, car elle était bonne et je l'aimais comme je n'ai jamais aimé ma mère. Elle me soigna, me traitant comme si j'étais son fils. Et quand il me fallut refaire, dans l'autre sens, les quelque trente kilomètres qui me séparaient de la maison, ma respiration était beaucoup moins pénible, et l'air me parut revigorant, en traversant les landes du Devonshire.

De retour à Plympton, je commençai à prendre des cours par correspondance, mais les études furent interrompues par ma mère qui décida que je devais travailler. Comme mon père avait un stock de postes de radio et de matériel électrique à vendre, on me chargea d'aller placer ces articles chez les petits revendeurs. Je circulais beaucoup et, bien vite, cette existence se révéla trop harassante pour ma santé qui, de nouveau, lâcha. Pris soudain de cécité alors que j'étais au volant, car le travail exigeait que je conduise, je parvins à arrêter la voiture. Je bloquai la circulation et j'eus beaucoup de peine à convaincre les gens que j'étais malade. Ils appelèrent une ambulance qui m'emmena à l'hôpital, et la

première pensée de mes parents, quand on les informa, fut pour la voiture. Tout ce qui était à l'intérieur avait été volé durant mon transfert à l'hôpital, ce qui acheva de me rendre un peu plus haïssable à leurs yeux. L'hôpital, heureusement, me remit d'aplomb, et je rentrai au foyer.

Mes parents insistèrent alors pour que je reçoive une formation d'opérateur radio. Comme il existait dans les faubourgs de Southampton une école spéciale formant les opérateurs radio d'aviation, je partis donc pour Southampton. J'y étudiai pendant un certain temps, passai mes examens et obtins un diplôme d'opérateur de première classe. Je devais, en même temps, aller passer un examen à Croydon – examen que je passai avec succès. De même, j'appris le pilotage et obtins ma licence. Mais, recalé à l'examen médical – qui m'aurait permis de piloter les avions de ligne –, je fus relégué comme rampant, avant même d'avoir débuté dans la carrière.

Blâmé dès mon retour à la maison pour ma mauvaise santé – ce dont je n'étais pas responsable – qui me valait d'avoir échoué dans cette nouvelle voie dont les études avaient coûté de l'argent à ma famille, celle-ci se réunit, discuta longuement, décidée à ce que je tente autre chose, afin de ne pas gaspiller ma vie.

A ce moment précis, se présenta une possibilité inattendue, sous les espèces de l'inspecteur sanitaire local qui était très lié avec mes parents. L'écologie commençant à préoccuper les gens, particulièrement dans les grandes villes où la pollution causée par les fumées d'usines devenait inquiétante; on venait de créer de nouveaux emplois d'inspecteurs des fumées. C'était, dit l'homme, un bon job, bien payé, mais j'aurais besoin de prendre quelques cours. En trois mois, j'étais prêt pour l'examen auquel j'étais reçu. Mais j'avais l'obliga-

tion d'aller à Londres pour étudier au Royal Sanitary Institute. De mauvaise grâce, mes parents avancèrent l'argent et je partis. Je travaillai très sérieusement et gagnai mon diplôme.

Portant fièrement mon certificat, et me croyant enfin prêt, je rentrai à Plympton. Appelé à Birmingham pour un entretien concernant un poste auquel j'avais postulé, je me le vis refusé pour la raison que je ne résidais pas dans le comté. Il en fut de même à Plymouth, mais là, ce n'était plus une histoire de comté, mais de ville. Après des années où j'acceptai n'importe quel travail pour gagner de quoi vivre et me vêtir, mon père mourut. Il était malade depuis des années et ne quittait pratiquement plus son lit.

Ma mère était partie vivre avec ma sœur, et j'avais finalement trouvé un emploi dans une firme d'équipements chirurgicaux du Middlesex, en Angleterre – où j'assumais plusieurs responsabilités et rédigeais la publicité. Je pris quelques cours et acquis une telle capacité dans l'installation des équipements chirurgicaux que je fus nommé consultant et déplacé à Londres.

Mais entre-temps, la guerre avait éclaté – et je m'étais marié. Mais sur cet événement de ma vie, je me tairai, car la presse en a déjà trop parlé – et de façon presque toujours mensongère. On m'a demandé de parler de ma vie, je m'en tiendrai donc à ma vie.

Nous finîmes par trouver un appartement dans le secteur de Knightsbrigde, et je bénis le ciel de pouvoir me rendre à mon bureau par le métro. La guerre commençait à rendre tout très difficile – rationnement et autres inconvénients. Le bombardement sur Londres allait s'accroissant.

Une nuit, au cours d'un effroyable raid, l'endroit où nous vivions fut bombardé et nous dûmes sortir, en

pleine nuit, dans la tenue où nous étions. Dans l'obscurité où nous errions comme tant d'autres gens, les bombes tombaient et le ciel était rouge des flammes de l'incendie d'East End. La cathédrale Saint Paul se silhouettait contre les flammes tandis que vers le ciel montaient de grands nuages de fumée.

L'aube vint enfin. Je téléphonai à mon employeur que j'avais été sinistré – ce à quoi il me répondit que ce n'était pas une raison pour ne pas travailler. A peine vêtu et n'ayant pas mangé, je partis pour le bureau.

L'eau ruisselait de partout. L'immeuble avait été bombardé et toute l'installation d'eau détruite. Le chaos était total.

Considérant qu'il était inutile d'essayer de sauver quoi que ce soit, mon employeur me dit qu'il abandonnait tout et partit s'installer à la campagne, et il m'invita à l'accompagner. Sans argent, ce qui était mon cas, comment songer à m'installer à nouveau? Incapable de le suivre, je perdis mon job en pleine guerre.

Comment trouver un autre emploi? En désespoir de cause, j'allai rendre visite aux gens qui dirigeaient le bureau de cours par correspondance que j'avais suivis.

Ils avaient besoin d'un homme, le salaire serait de cinq livres par semaine et je devrais vivre dans le Surrey, à Weybridge. Mais il me fallait encore subir l'entretien avec le directeur. Je l'attendis et tout se passa bien. J'avais le poste – et débutai le lendemain, comme employé affecté à la correspondance.

Que de termes pédants nous pouvons employer de nos jours! Les « collecteurs d'ordures » sont appelés experts sanitaires quand ils ne font vraiment que ramasser les ordures.

Il semble toujours que ce soit un crime que d'être d'une certaine catégorie. On m'a toujours dit que mon père était plombier. Il ne l'était pas, en fait, mais quel

mal y aurait-il eu à ce qu'il l'ait été? Et que dire de ce Mr Crapper – le gentleman qui inventa le water-closet que nous connaissons actuellement? Crapper – vous vous souvenez – était un plombier, et un très bon plombier, et cette merveilleuse invention le rendit très cher au roi Edouard qui le traita comme un ami personnel. Ce qui nous montre qu'un plombier peut, tout comme un épicier, être l'ami d'un roi. Témoin le cas de Thomas Lipton, ami du roi George V. Et en quoi le fait que Jésus ait été le fils d'un charpentier serait-il une disgrâce?

Tout cela m'a considérablement éloigné de mon histoire; mais je tiens à affirmer que je préférerais de beaucoup être fils d'un plombier que fils de ces pauvres types qui s'appellent eux-mêmes journalistes et qui, au contraire des plombiers, couvrent les gens de saletés, alors que les premiers les en débarrassent.

9

La vie à Weybridge n'était pas très drôle. Outre mon activité de bureau, je fus de plus chargé de la garde à exercer au cours des raids, ce qui m'attira des ennuis d'un autre gardien, jaloux de moi. Les difficultés d'approvisionnement augmentaient de jour en jour.

Puis je reçus mes papiers m'informant que j'étais appelé et devais me présenter au conseil de révision. Une foule d'hommes attendaient, dans un grand hall, d'être examinés. Quand vint mon tour, je dis que j'avais eu la T.B.

– Vous savez ce que c'est que la T.B.? me demanda le docteur.

– Oui, certainement, répondis-je.

Après avoir parlé longuement avec ses adjoints, il se tourna vers moi en me disant :

– Je vous envoie à Kingston Hospital. On vous y examinera et on saura si oui ou non vous êtes tuberculeux. Que Dieu vous aide!

Il remplit des fiches, les mit dans une enveloppe qu'il cacheta et qu'il me jeta à la volée : je la ramassai et m'en allai.

Le lendemain, quand j'informai mon employeur que je devrais m'absenter pour aller à l'hôpital me faire examiner, il sembla excédé par mes histoires de santé. Je me rendis donc à Kingston où je subis tous les tests et radiographies. Trois semaines plus tard, j'étais appelé à la clinique de Weybridge où le médecin le plus merveilleux qui se puisse rencontrer confirmait que, si j'étais incorporé dans l'état où étaient mes poumons, je serais loin d'être utile à l'armée.

– J'enverrai, me dit-il, un rapport déclarant que vous êtes inapte à tout service.

Un jour que je me promenais, mon travail achevé, et le crépuscule approchant, je butai contre une racine dénudée et m'étais de tout mon long.

Je me relevai – mais que Dieu bénisse mon âme! – pour découvrir que « je » n'étais pas « moi », car je me tenais debout et mon corps était étalé face contre terre. Je regardai autour de moi avec plus que de l'étonnement, et vis des gens étrangers m'entourant. Des moines, pensai-je, mais que diable des moines pouvaient-ils bien faire ici? Je les regardai, puis regardai ensuite ce que je supposais être mon corps sur le sol. J'entendis alors une voix dans ma tête. J'eus d'abord l'impression d'un jargon étranger, mais en écoutant, j'eus la surprise de découvrir que je le comprenais.

« Jeune homme, dit la voix, vous pensez à vous tuer.

Quelle qu'en soit la raison ou l'excuse, le suicide est toujours une erreur. »

« C'est facile à vous de parler ainsi, pensai-je, vous ne connaissez pas tous mes problèmes. »

Mais je ne dis rien, sachant que, si je le voulais, je pouvais être délivré de ce que je considérais comme les tortures de la terre. Je savais que mon corps pouvait être disponible à quelque esprit désirant l'habiter. Ils avaient d'abord dit que je devais changer mon nom — ce que je confiai à ma femme qui me crut dément. Mais je changeai de nom, légalement.

Puis, soudain, toute ma dentition me causa de terribles souffrances. Je connus à nouveau des jours effroyables, vivant pratiquement chez les dentistes; puis d'autres interminables ennuis nous amenèrent à déménager et à venir habiter une banlieue de Londres, Thames Ditton. J'essayai de trouver un travail, mais la guerre venait de finir et, avec les hommes démobilisés, le marché du travail se trouvait saturé.

Et un soir, je fus approché par un groupe d'hommes qui me demandèrent si j'étais toujours d'accord pour quitter mon corps et aller dans ce que je pensais être alors le paradis. Ils ne dirent pas paradis, mais « monde astral ». Leur ayant répondu que j'en avais plus que jamais le désir, ils me dirent de rester chez moi le lendemain. Un homme vêtu d'une robe jaune me dit :

— Vous voyez cet arbre, eh bien! vous vous accrocherez à cette branche là-bas et vous vous laisserez filer vers le haut.

L'heure à laquelle le faire me fut indiquée. Je devrais, sous peine de souffrances pour moi et pour d'autres, suivre toutes les instructions à la lettre. Et si je ne le faisais pas, je resterais sur la terre.

Le lendemain, me voyant rester à la maison, ma

femme trouva mon comportement étrange. Mais une minute avant l'heure dite, je me rendis vers le fameux arbre. Je m'y accrochai, ainsi qu'on me l'avait ordonné, et retombai comme frappé par la foudre. Je recommençai et je vis une corde d'argent qui sortait de moi. Je cherchai à m'en saisir, mais mes mains en étaient doucement tenues à distance. J'étais étendu sur le sol, ayant très peur, car deux personnes faisaient quelque chose à cette corde, et une troisième était là, avec dans sa main une autre corde, et – horreur! – je voyais à travers les trois personnes comme si elles étaient transparentes. Je me demandai si je voyais vraiment tout cela ou si mon cerveau m'avait quitté.

Il y eut enfin une sorte de bruit et je découvris – ô joie suprême! – que je flottais dans un monde merveilleux. Ayant rempli la partie de mon contrat traitant de ma vie passée, je vais maintenant revenir à la partie concernant le monde astral...

Je suis Lobsang Rampa, et j'ai achevé de transcrire ce qui me fut livré sans la moindre bonne grâce par la personne dont j'ai occupé le corps. Reprenons le processus où nous l'avions laissé.

Son corps était sur le sol, se tortillant légèrement, le mien aussi, mais dans mon cas – et je n'ai pas honte de le dire –, c'était de peur. L'aspect du corps étendu là devant moi n'avait rien de bien plaisant à voir, mais comme un lama du Tibet obéit aux ordres, je me tins près du corps tandis que deux de mes frères lamas se débattaient avec la corde d'argent de l'homme. Il leur fallait attacher la mienne avant que la sienne ne soit débranchée complètement. Le pauvre type était, fort heureusement, complètement étourdi et ne bougeait pas.

Ma corde – après un temps qui me parut interminable, mais qui en fait ne dura qu'une fraction de

seconde – était attachée, et la sienne détachée. Il fut rapidement emmené. Je regardai ce corps, auquel j'étais maintenant fixé, et frissonnai. Mais, obéissant aux ordres, je laissai ma forme astrale s'enfoncer sur ce corps qui allait être le mien. Le premier contact fut terrible – froid et visqueux; effrayé, je me levai à nouveau. Deux lamas s'avancèrent pour m'immobiliser et, lentement, je m'enfonçai à nouveau.

Le contact était toujours aussi horrible – une expérience que je ne veux plus jamais connaître.

Je me faisais l'impression d'être trop large, ou que le corps était trop étroit pour moi. Et l'odeur! Mon vieux corps se mourait, mais, au moins, c'était le mien.

Je ne saurais expliquer clairement ce que je fis ensuite, sinon que je tâtonnai gauchement pour essayer de saisir les nerfs moteurs du cerveau. Comment parvins-je à faire marcher cette chose en désordre? Pendant un moment, je restai étendu, impuissant et comme paralysé. Le corps se refusait à fonctionner. Mais avec l'aide de mes frères de l'astral, je conquis le contrôle de moi-même. Me secouant, je me mis debout, et je hurlai presque d'horreur en découvrant que je marchais à reculons. Je me demandais, horrifié, si je pourrais réussir à maîtriser l'expérience.

J'étais incapable de me mouvoir, et, du coin de l'œil, je vis que les deux lamas paraissaient inquiets. Soudain l'un d'eux s'écria :

– Lobsang, vos doigts ont bougé, essayez maintenant de faire bouger vos pieds.

Ce que je fis. Je compris que je devais tout réapprendre.

Avec un immense effort, j'essayai de me lever, mais retombai, puis parvins enfin à me mettre debout et à presser mon dos contre cet arbre amical.

Un bruit, puis une porte s'ouvrit et une femme accourut en s'écriant :

– Oh! qu'avez-vous fait? Entrez et venez vous étendre.

J'eus un choc. Je pensais aux deux lamas qui étaient avec moi et je craignais que la femme ne se fâchât contre eux, mais elle était incapable de les voir, puisqu'ils étaient invisibles, et cela fut encore pour moi une chose surprenante.

La femme vint vers moi et, en me regardant, son visage eut une expression étrange, comme si elle allait être prise d'hystérie, mais, parvenant à se contrôler, elle posa ses bras autour de mes épaules.

Silencieusement, je réfléchis à la manière de contrôler mon corps et, lentement, calculant mes pas, j'arrivai à entrer dans la maison, à monter à l'étage et à m'écraser sur ce qui, visiblement, était un lit.

Trois jours durant, je restai là, prétextant une indisposition, mais travaillant à actionner mon corps et à le faire m'obéir.

Je songeai à ce qui m'avait été enseigné, il y avait tant d'années : « Lobsang, dans le lointain passé, les Grands Etres situés bien au-delà de ce système, et les Etres qui n'avaient pas la forme humaine, ont dû, pour des fins spéciales, se rendre sur cette terre. Pour ne pas attirer l'attention – ce qui se serait inévitablement produit s'ils étaient venus sous leur propre apparence –, on tenait toujours des corps disponibles prêts à les recevoir, ce qui leur permettait de se mêler aux habitants du lieu. »

Je dirai certaines choses, susceptibles d'aider ceux qui sont honnêtement intéressés par la transmigration. Je les dirai dans mon prochain livre. Mais pensez que ce que je vous présente est décidément une possibilité; l'humanité a envoyé un messenger sur la Lune, mais

l'humanité ignore le moyen de voyager dans l'espace profond. A l'échelle des distances de l'univers, le voyage vers la Lune est tout simplement insignifiant. Il faudrait des millions d'années à un vaisseau de l'espace pour atteindre d'autres étoiles, et cependant, il existe un moyen tellement plus simple de le faire. Le voyage astral peut être la réponse. Cela a déjà été réalisé par des créatures, n'ayant pas forme humaine, venant d'une galaxie complètement différente.

Si les humains savaient... ils pourraient envoyer n'importe où des voyageurs de l'astral – transcendant le temps et l'espace. Ce voyage est aussi rapide que la pensée. Une fraction de seconde suffit pour se trouver sur Mars, grâce au voyage astral. Les explorateurs, dans l'avenir, seront à même, par la transmigration, d'entrer dans le corps d'un habitant du pays visité et y auront ainsi une expérience directe, dont ils pourront nous faire profiter. Cela n'est pas de la science-fiction. C'est la vérité. Cette possibilité appartient aux habitants de la terre, tout comme aux habitants d'un autre monde qui, eux, ont déjà réalisé l'expérience.

Mais quand on occupe un corps, on se heurte, malheureusement, à des graves inaptitudes, qui toutes ont à voir avec le contrôle musculaire. Un être, même très cultivé, mais qui n'est pas anglais, peut connaître cette langue à la perfection; mais il sera toutefois incapable de « faire tourner sa langue autour » des sons. Il ne pourra jamais les prononcer correctement.

Beaucoup de choses doivent être considérées quand il s'agit d'obtenir le véhicule, le corps convenable. Il importe de trouver un corps qui soit en harmonie avec le vôtre. Il s'agit d'un problème de « fréquence de vibrations ».

Ce que je cherche à vous dire ici, c'est que la transmi-

gration est possible si vous en connaissez le processus. Elle sera d'ailleurs une chose courante dans un avenir proche.

Mais revenons à Thames Ditton. C'était, en vérité, un charmant petit endroit de la banlieue de Londres, qu'on appelait l'un des dortoirs de la capitale. C'était un endroit verdoyant et tout planté d'arbres. Beaucoup de ces hommes qui prenaient le train chaque matin pour se rendre à Londres étaient des banquiers, agents d'assurances, courtiers, et autres.

Thames Ditton était habité par des gens de la « meilleure classe », et j'aimais la façon dont ils parlaient.

Mais l'élocution, pour moi, était chose difficile. Je devais penser avant que de parler, moi Oriental dans le corps d'un Occidental, et mon débit était souvent hésitant.

Pour un an ou deux, le corps que l'on prend est fondamentalement le corps de l'hôte. Mais, petit à petit, la fréquence du corps change, devenant finalement la même que celle de son corps premier. C'est, je vous l'ai dit précédemment, comme la galvanoplastie. Cela ne devrait pas être trop difficile à croire, car c'est un remplacement des molécules, comme dans la cicatrisation d'une coupure. C'est un peu ce qui se passe dans la transmigration. Le corps cesse d'être le corps étranger qui a été occupé et, molécule par molécule, devient « son » propre corps, le corps que l'on a développé et fait vivre.

Encore une chose au sujet de la transmigration. Elle vous fait « différent ». Si une personne ayant subi la transmigration touche accidentellement une autre personne, celle-ci peut s'écrier : « Oh! vous me donnez la chair de poule! » Vous devez donc, si vous songez à la transmigration, mettre en balance ses avantages et ses inconvénients. Vous avez été témoin de la façon dont se

reniflent des chiens étrangers? C'est ce que j'ai connu à mon égard dans le monde occidental. Les gens me trouvent différent, ne me comprennent pas. Ils ne peuvent décider comment se comporter à mon égard. Ce qui crée parfois des situations compliquées, entre autres avec les policiers toujours soupçonneux, les gens de la douane toujours prêts à croire le pire, etc. La transmigration vous rend, en fait, inacceptable aux habitants du lieu où vous vivez.

Ainsi s'achève le Livre III, le livre des changements.

LIVRE IV

COMME IL EN EST MAINTENANT!

10

Le soleil faisait ricocher sa lumière sur la rivière qui descendait majestueusement vers la mer, tout comme les archives akashiques, vers la mer de la Connaissance universelle. Mais ici, CETTE rivière retenait mon attention. Les yeux entrouverts, je regardais les petites étincelles que faisaient les feuilles en tombant sur la surface miroitante. Soudain, il y eut un froissement d'ailes et trois oiseaux vinrent se poser en faisant rejaillir des éclaboussures, en s'arrosant sous les ailes et en jouant comme savent le faire les oiseaux aquatiques. Puis, comme sur un signal, ils déployèrent soudain leurs ailes, pataugèrent un peu puis s'élevèrent en formation, laissant dans l'eau trois cercles allant s'agrandissant.

Le soleil était chaud et, étendu sur le dos, j'eus conscience d'un bourdonnement. J'ouvris les yeux et je vis une abeille me regardant avec grand intérêt.

M'ayant flairé et jugé sans doute peu délectable, elle rôda, puis alla se poser sur une fleur, et je la vis revenir, le corps tout jaune de pollen.

L'endroit était plaisant; je me sentais bien, là, sous les arbres, à côté de la Tamise, en face du palais de Hampton Court. Je dus somnoler, car un bruit, à distance, me devint soudain perceptible. Je laissai aller mon imagination et elle me fit voir la barque royale revenant de la Tour de Londres en portant la reine Elisabeth 1^{re}, accompagnée de ses dix favoris et de sa suite.

On jouait de la musique sur la barque royale – ce qui me semblait incongru –, mais j'entendais le bruit des rames frappant l'eau. On riait joyeusement, et je pensais, dans cet état de demi-sommeil, qu'au temps de la reine Elisabeth, les jeunes, sûrement, ne se comportaient pas comme maintenant.

J'ouvris les yeux et, juste au détour de la rivière, s'avancait un grand bateau plat empli de jeunes, avec à bord radio et gramophone, crachant chacun leurs propres airs. Ils passèrent devant Hampton Court, puis disparurent de ma vue, et, pour un temps, tout redevint paisible.

Je ne pouvais empêcher mes pensées de retourner vers la Grande Elisabeth et ses excursions à Hampton Court, depuis la Tour de Londres. En face de moi, sur la rive opposée, se dressait la petite jetée où la barque royale était amenée avec précautions, car la reine n'avait pas le pied marin, même sur la Tamise. Pour moi, Hampton Court était un lieu fascinant, que je visitais fort souvent; et même dans des conditions inhabituelles, j'étais à même de sentir que ce lieu était hanté par les âmes de tous ceux dont les corps avaient disparu depuis si longtemps.

Mais on parlait derrière moi.

– Dieu! s'écria une femme comme je me retournais vers elle, vous étiez tellement immobile que je vous ai cru mort!

Tout, décidément, était par trop bruyant pour moi. Vieux comme le monde lui-même, et figé au bord de la rivière tel un tronc d'arbre mort, un homme fumait sa pipe fixant des yeux sa canne à pêche, et je me demandai, en le regardant, quel intérêt on pouvait bien trouver dans ce sport. Y réfléchissant, j'en vins à la conclusion que, pour les gens âgés, c'était comme un prétexte à leur méditation sur le passé et le futur.

Le futur? Je jetai un coup d'œil à ma montre; affolé, je m'élançai sur la route avec ma vieille bicyclette, pour atteindre le bureau de chômage.

Il n'y avait pas d'emploi, me fut-il répondu. Et d'ailleurs, pour quelle raison avais-je quitté le mien? L'ayant abandonné de mon plein gré, je n'avais droit à aucune aide financière.

J'essayai toutes les agences, ces organismes où l'on vous prend un peu d'argent avec la promesse de vous procurer un emploi qui ne vient jamais – ou qui, pour moi, en tout cas, n'est jamais venu.

Je me débrouillai pour trouver des petits travaux médicaux que le pharmacien ne pouvait ou ne voulait pas faire, et je me dis, un beau jour, qu'ayant mes diplômes de médecine, je devrais essayer d'exercer en Angleterre.

De façon officieuse, je pris contact un peu plus tard avec le Conseil de l'Ordre des Médecins. Puis je m'y rendis et expliquai ma situation. J'avais, bien sûr, me répondit-on, tous mes diplômes, mais ils m'avaient été délivrés à Chungking qui, malheureusement, était maintenant aux mains des communistes, et pour cette raison, je ne pouvais pas espérer que mes qualifications soient reconnues.

J'insistai, expliquant au secrétaire que, lors de la préparation de mes diplômes, la Chine n'était pas un pays communiste, mais alliée de l'Angleterre, de la France et des Etats-Unis. Il renifla, grommela quelque chose, puis finit par dire :

– Revenez dans un mois. On verra ce qu'on peut arranger. Je reconnais que vos qualifications devraient être valables, mais l'inconvénient... c'est que Chungking est maintenant une ville communiste.

Je quittai le bureau et me rendis au Hunterian Museum pour regarder tous les spécimens gardés dans les bocaux, ce qui m'amena à penser combien amusant était le fait que les humains, partout, étaient des humains, fonctionnant tous plus ou moins de la même manière, et pourtant une personne, si elle était formée dans un pays donné, n'était pas jugée digne d'exercer dans un autre pays. La chose me dépassait.

Impossible d'obtenir aucun travail, et le coût de la vie à Thames Ditton était terriblement élevé.

Rendu à ce point de mon livre, je prendrai un instant pour répondre aux gens horriblement offensés, qui m'ont demandé comment, moi, un lama du Tibet, je vivais avec une femme – comment je pouvais être marié. Eh bien, à vous, mesdames, qui m'avez écrit, je dirai ceci : je suis toujours un moine, je vis toujours comme un moine et peut-être quelques-unes d'entre vous ont-elles connu la situation de célibataires résidant avec une sœur ou une hôtesse, avec lesquelles ils vivent sans penser nécessairement à CELA! Alors, mesdames, la réponse est : non, je ne... !

Mais l'heure était venue de quitter Thames Ditton et de nous installer à Londres, car mes efforts m'avaient enfin procuré un travail. J'en étais venu à la conclusion que le corps que j'occupais maintenant vivant en « surtemps », il n'y avait plus pour lui aucune possibi-

lité. Le précédent occupant du corps – je l'avais vu dans les archives akashiques – était vraiment sur le point de se suicider, et cela avait mis fin à toutes les chances que son véhicule, son corps, aurait pu avoir. Aussi, malgré tous mes efforts, je ne pourrais jamais trouver un travail qu'une autre personne serait susceptible de faire. Le seul emploi serait celui que je produirais moi-même.

Mon intention n'est pas de vous dire ce qu'il fut, cela n'a rien à voir avec l'histoire. Sachez seulement qu'il m'amena à être encore en contact avec ma vieille ennemie, la police. Je conduisais un jour dans South Kensington, avec, à l'arrière de ma voiture, un de ces mannequins servant à faire les vitrines, et au départ, je l'avais recouvert d'une housse; mais les glaces de la voiture étaient ouvertes, l'étoffe s'était déplacée et mon mannequin devait être à moitié découvert. Je roulais paisiblement quand un coup de sifflet strident me fit regarder dans le rétroviseur. Deux policiers me faisaient signe de me mettre sur le côté de la rue. J'avançai encore un peu dans l'espoir de trouver où m'arrêter, sans trop gêner les voitures qui me suivaient. Seulement je ne m'étais pas arrêté à la première semonce, et les policiers crurent que je voulais me sauver. Imaginez ça! Se sauver dans une pareille circulation, à trente à l'heure! Bref, l'un d'eux arriva, se précipita pour inspecter l'arrière de la voiture, où s'étalait, jambes en l'air, mon pauvre mannequin de bois complètement dénudé. Le policier me regarda, d'un air vraiment sot, mesurant le ridicule de sa méprise et, soulagé de découvrir qu'il ne s'agissait pas d'un criminel et d'une femme assassinée à l'arrière de la voiture, il repartit, son devoir accompli.

Mes mannequins m'ayant attiré d'autres ennuis avec la police (ennuis dus à des racontars de gens qui, m'es-

pionnant de la maison d'en face, et parvenant à voir sur des rayons les têtes de ravissantes jeunes femmes – celles de mes mannequins de bois –, étaient allés confier à la police que je me livrais à d'étranges activités), j'en eus assez et quittai les lieux.

Je trouvai à appliquer un traitement de psychologie à des personnes que la médecine régulière n'était pas parvenue à aider; j'obtins d'excellents résultats, guérissant nombre d'entre elles – jusqu'au jour où un homme essaya de me faire chanter. Et j'appris que, travaillant illégalement, j'étais à la merci de gens qui, après avoir reçu mon aide avec joie, n'hésiteraient pas à me faire chanter. Mais le maître chanteur, finalement, ne parvint pas à ses fins!

C'est à ce moment qu'une jeune personne entra dans notre vie, cela de son propre accord. Nous la considérâmes comme notre fille, ce qui est toujours le cas, car elle vit toujours auprès de nous, ayant d'elle-même senti que telle était sa destinée. Mais la presse veillait, et devait un peu plus tard nous présenter comme le cas classique du « ménage à trois ».

Presque au même moment, j'étais introduit auprès d'un agent littéraire, et pensai qu'il allait me confier la lecture et la critique de manuscrits. Mais pas du tout. Au courant d'une partie de mon histoire, il me persuada, bien contre mon gré, d'écrire un livre. Comment faire le difficile quand la famine n'est même plus au coin de la rue, mais frappe bel et bien à votre porte?

J'écrivis donc – et déchaînai contre moi la fureur de certains auteurs, jaloux de mes connaissances sur le Tibet. On essaya de me faire suivre par l'intermédiaire de détectives, et l'une de ces agences alla jusqu'à passer une annonce dans le *Times* ou le *Télégraph*, priant Lobsang Rampa d'écrire à telle ou telle adresse où l'attendait quelque chose de très agréable.

Comprenant qu'il s'agissait d'un « piège », j'avertis mon agent, Mr Cyrus Brooks. Il fit téléphoner pour voir de quoi il retournait. C'était bien un traquenard arrangé par un écrivain allemand qui, estimant que le sujet du Tibet était sa propriété, essayait de me coincer pour décider de l'action à entreprendre contre moi.

D'autres ennuis surgirent au même moment. Des gens, liés avec la jeune femme venue vivre avec nous, se mirent à me prendre en aversion, pensant que je l'avais détournée et égarée, et eux aussi me firent espionner par un détective privé, un pauvre type qui s'en remit à des on-dit, ce qui, comme chacun sait, n'est pas aux yeux de la loi un témoignage valable. Mais ne pouvant aboutir de cette façon, les gens en question portèrent l'affaire aux journalistes. Et, plus tard, alors que nous étions installés en Irlande, je fus l'objet d'une terrible campagne de presse, accusé de me livrer à des rites de magie noire dans un temple secret installé dans le sous-sol de la maison, où se déroulaient toutes les orgies sexuelles possibles. Il me paraît vain de soulever à nouveau tout cela et de ranimer des cendres qui doivent maintenant être éteintes. Cependant, je tiens à témoigner en faveur du mari de cette jeune personne. Il était et est un gentleman qui est demeuré notre ami et qui sait, comme il en a témoigné, que toutes ces accusations portées contre moi étaient mensongères.

Quand tout cela se produisit, nous étions en Irlande et, ma santé ayant beaucoup souffert de ce que j'avais eu à subir, j'étais maintenant atteint d'une thrombose.

Quittant l'Irlande, nous partîmes pour le Canada où nous sommes toujours, mais où nous avons beaucoup circulé, nous fixant dans différentes villes. Et un jour arriva une lettre qui contenait une offre merveilleuse.

Elle venait de l'Uruguay, pays situé entre l'Argentine et le Brésil.

L'expéditeur, disait la lettre, était à la tête d'une importante société d'édition. Il m'invitait à me rendre à Montevideo, tous frais payés. Je pourrais continuer à écrire. On me fournirait secrétaires, dactylos et traducteurs – en fait, tout ce dont je pouvais avoir besoin. Jointe à la lettre, il y avait la photo du directeur – l'air très impressionnant derrière un grand bureau couvert de livres, et avec devant lui une grosse IBM.

J'en parlai avec ma femme et notre fille adoptive et, ayant réfléchi longuement, l'idée nous sembla séduisante. Commencèrent alors les formalités nécessaires qui prirent un assez long temps et, un jour, nous montâmes dans un train nous emmenant à New York. Nous devions, nous avait-on dit, embarquer à bord d'un cargo Moore McCormack qui ne transportait normalement pas plus de douze passagers. A New York, ce fut l'agitation classique. Après une nuit passée dans un des grands hôtels de la ville, nous nous rendîmes au matin au dock Moore McCormack, et je fus amusé de découvrir que ce dock était juste en face de celui où, tant d'années plus tôt, j'avais fait mon plongeon pour m'enfuir. Mais je n'en parlai pas, car il n'est rien de plus inutile que de remuer les mauvais souvenirs. A bord, nous nous installâmes dans ce qui était un somptueux appartement, et plus tard dans la nuit, quatre locomotives étaient chargées sur le pont. Direction Vittoria, au Brésil. Ayant longé un petit bras de mer, nous arrivâmes dans un endroit très chaud et très pittoresque, notre première escale. Les locomotives, des Diesel, destinées aux Chemins de fer brésiliens, furent déchargées.

Encore deux ou trois escales au Brésil, puis, comme nous approchions de Montevideo, le capitaine nous

informa qu'il ne serait pas possible d'y débarquer en raison d'une grève des dockers. Cap sur Buenos Aires où nous passâmes une semaine à quai. Le port connaissait une grande activité, et nous vîmes entrer nombre de bateaux, allemands pour la plupart.

Ce fut enfin le départ et, après avoir suivi le Rio de Plata, l'arrivée à Montevideo. Le bateau jeta l'ancre, obligé de rester dans l'avant-port, car, en raison d'une autre grève, toute une flotte de bateaux attendait déjà – et cela nous maintint encore une semaine à bord; après quoi nous pûmes entrer au port et quitter le bateau.

Nos espoirs ne durèrent pas, car nous devions découvrir bien vite que la prétendue énorme affaire, à la tête de laquelle était notre homme, était loin d'avoir cette importance. Nous dirons, pour ne pas être trop désobligeant, que c'était un homme dont les idées voyaient rarement le jour.

La vie à Montevideo était très chère, tout devant se payer en dollars américains, ce qui pour nous n'était pas intéressant. Toutefois, nous passâmes là un an et demi, puis, las des grèves et restrictions de toutes sortes, nous décidâmes de partir.

J'étais, dans un sens, navré de quitter Montevideo, car les gens – à part les grévistes! – étaient très plaisants et très courtois. La ville est superbe avec un port merveilleux et des plages splendides. Nous avons habité un court temps un endroit appelé Carasco, tout près de l'aéroport. Le seul ennui, mais un ennui vraiment considérable, c'était le vent qui soufflait toujours le sable fin des plages dans les maisons. Ce qui, au bout de peu de temps, nous contraignit à partir et à nous rapprocher du centre de la ville, dont d'ailleurs nous étions trop éloignés. Notre choix se porta sur un appartement situé dans un immeuble dominant le phare.

A quelques kilomètres du port, il y avait un bateau naufragé qui, en son temps, avait été un navire de ligne. Pour une quelconque raison, il s'était échoué là et y était resté. A marée basse, on pouvait voir le pont principal et, à marée haute, le pont tente était encore au-dessus de l'eau. Le bateau servait de cache aux contrebandiers de toutes sortes.

Les Anglais avaient fait beaucoup pour moderniser Montevideo : service d'autobus et installation du gaz, et l'un des avantages était que nombre de gens avaient quelques connaissances d'anglais.

Un jour, alors que nous avions à nouveau déménagé, le ciel soudain devint noir, et le temps glacial. Nous allions vivre un cyclone. Tandis que nous luttons à trois pour essayer de fermer notre fenêtre demeurée ouverte, nous fûmes témoins d'un spectacle stupéfiant. Nous vîmes le toit de la station d'autobus située au-dessous de nous disparaître littéralement, les feuilles de métal dont il était fait s'envolant l'une après l'autre.

Mais le spectacle, drôle celui-ci, fut celui des poules – qu'on garde sur les toits des maisons qui, à Montevideo, sont plats – qui furent simplement emportées dans l'espace, traversant rue après rue, dans ce qui était probablement le seul vol de leur vie. C'était vraiment quelque chose d'étonnant que de voir ces poules volant avec leurs ailes solidement collées au corps.

Mais pour nous, le charme de Montevideo était gâché par les groupes communistes, et nous décidâmes de regagner le Canada. Je le regrettais, car l'Uruguay était un pays que je préfère à beaucoup d'autres. La mentalité y est différente, et il se surnomme lui-même la République orientale de l'Uruguay. C'est un pays pauvre avec des idéaux merveilleux, si purs en fait qu'ils rejoignent l'utopie.

Notre retour se fit par mer, et le problème de savoir

comment se procurer l'argent s'imposait à nouveau très sérieusement. Je n'avais d'autre choix que d'écrire – avec une santé qui allait en se détériorant.

Je découvris qu'en mon absence quelqu'un avait pondu un livre en se servant de matériaux que j'avais fournis, quelques années auparavant, à un magazine anglais. L'homme était un personnage bien curieux qui, dès qu'il se sentait menacé pour quelque illégalité, se réfugiait derrière la formule pratique de la faillite, et ses amis ou ses relations rachetaient l'affaire – et de ce fait, il n'y avait plus aucun recours.

Un de mes gros ennuis, depuis la parution du *Troisième œil*, a été le nombre de gens qui se servent de mon nom, apposant les mots « Approuvé par Lobsang Rampa » – et cela sur n'importe quels produits. C'est une escroquerie. J'ai été victime de bien d'autres choses : entre autres, l'« homme de Miami », écrivant en mon nom à un libraire de San Francisco. Il avait commandé une masse de livres, toujours en mon nom. Heureusement, le libraire recevait en même temps une lettre de moi, écrite de Colombie-Britannique, et se dit que je ne pouvais habiter simultanément en deux points différents. L'homme n'avait jamais rien payé au libraire qu'il escroquait depuis longtemps. Et que dire de l'homme qui, se faisant passer pour moi, s'en allait s'asseoir à demi nu, jambes croisées, dans une grotte de montagne, conseillant aux jeunes d'user du sexe et de la drogue, en les persuadant que c'était excellent pour leur santé. La presse, bien sûr, s'est jetée avec avidité sur le scandale, et quand j'ai pu prouver qu'il y avait imposture, on ne m'a jamais rendu justice publiquement. Je suis totalement contre le suicide, totalement contre la drogue, et totalement, mais totalement, contre la presse. Je considère le journaliste moyen comme non qualifié pour juger les écrits sur la méta-

physique ou l'« occulte ». Il lui manque, pour le faire, la connaissance et la spiritualité.

Après un certain temps passé à Fort Erie, à notre retour au Canada, nous allâmes à Prescott, dans l'Ontario, vivant dans un petit hôtel, dont le directeur était un homme tout simplement exquis. Pendant l'année que nous avons passée là, nous n'eûmes jamais le moindre problème avec la direction. Notre vie fut sous le signe de l'harmonie. Cet homme, un vrai gentleman, s'appelait Ivan Miller. Je n'ai pas son adresse, et je ne sais où le situer, mais je tiens à lui exprimer, ici, ma reconnaissance pour la manière dont il nous a traités. C'est un homme grand et fort, énorme en fait. Il avait été lutteur professionnel, mais il était plus doux et plus gentil que beaucoup de femmes.

11

Un des aspects positifs de notre retour au Canada fut de retrouver un service postal auquel il était possible de se fier. Nous avions connu tant d'ennuis dans ce domaine à Montevideo – et, entre autres, un incident qui me rendit fou de fureur. Je recevais, en tant qu'auteur, un important courrier que je me vis refuser, pour la raison suivante. J'avais deux noms : celui que j'avais adopté, et celui de Lobsang Rampa, sous lequel j'écris. Les responsables de la poste furent intransigeants et se refusèrent à me laisser prendre possession du courrier adressé à mes deux noms. De leur point de vue, tout être éprouvant le besoin d'avoir deux noms ne pouvait être qu'un filou. Réfléchissant à la question, et décidant que j'étais beaucoup plus connu sous le nom de

Lobsang Rampa, je me rendis à la poste, les priant de me remettre le courrier à ce nom – et de retourner le reste.

Mais, bien sûr, ils demandèrent à voir mes papiers – qui, portant le mauvais nom, ne me permirent pas d'entrer en possession de mon courrier. Je finis par m'adresser à un avocat, un *abogado*, qui procéda à un changement de nom, légal. Le document dûment couvert des timbres et cachets officiels, il fallut encore annoncer ce changement dans les journaux du pays.

Je pouvais désormais recevoir mon courrier, mais seulement celui au nom de Lobsang Rampa – mon autre nom n'étant pas reconnu.

Puisque nous en sommes au chapitre de la bureaucratie, je vous dirai que je suis naturalisé canadien et donc devenu sujet canadien, et que les formalités, là encore, furent tout simplement stupéfiantes. Mais tout, de nos jours, n'est-il pas soumis à des formalités? Je les ai retrouvées, essayant d'obtenir la pension de vieillesse, à laquelle j'ai droit, mais que je risque fort de ne jamais toucher, vu que les autorités exigent comme condition que je fournisse mes dates d'arrivée et de départ des lieux où j'ai séjourné au Canada. Or, détenteur d'un passeport canadien et suffisamment connu, je croyais répondre aux exigences d'identification. Et ne pouvant réussir à me souvenir à quelle date je fus à Windsor, puis à Prescott, Montréal, Nouveau-Brunswick, Halifax..., l'affaire est toujours « en suspens ».

La nuit dernière, je m'éveillai après un sommeil peu reposant, pour me trouver entouré d'un groupe d'hommes, des lamas du Tibet. Ils étaient dans l'astral, s'agitant pour me faire sortir du corps, afin que je vienne discuter de certaines choses avec eux. « Que vous arrive-t-il à vous tous? leur demandai-je. Je ne me sens pas bien, mais si je devais me sentir un peu plus

mal encore, je ne tarderais pas à être là-bas de façon permanente. » Le lama Mingyar Donduf eut un sourire et dit : « C'est justement ce dont nous avons peur. Nous voulons que vous fassiez quelque chose avant cela. »

Quand on est, comme je le suis, un habitué du voyage astral, ce n'est plus rien que de quitter son corps. Tout comme on sort de son lit, je m'extirpai de mon corps et partis pour l'astral. Nous marchâmes au bord d'un lac sur lequel jouaient des oiseaux aquatiques. Dans l'astral, les créatures n'ont aucune peur de l'homme. Nous asseyant sur la rive recouverte de mousse, mon guide me dit alors : « Vous savez, Lob-sang, que vous n'avez pas parlé de façon assez détaillée de la transmigration. Nous tenions à ce que vous parliez des gens qui ont utilisé la transmigration. » Ne voulant pas gâcher, en faisant le grincheux, un moment si plaisant, je promis de me remettre à écrire le lendemain.

Je me sentais bien dans l'astral, libéré de toutes peines physiques, de tous soucis. Mais, comme on me le rappela, les gens n'étaient pas sur terre pour y vivre une partie de plaisir, mais parce qu'ils avaient quelque chose à apprendre, ou à enseigner.

Aujourd'hui, je dois donc écrire encore sur la transmigration.

Au temps de l'Atlantide — oh! mais oui, l'Atlantide a existé! — il y avait une civilisation très avancée. Les gens « marchaient avec les dieux ». Les jardiniers de la terre ne cessaient d'observer les développements en Atlantide. Mais comme ceux qu'on observe sont prudents à l'égard des observateurs, les jardiniers de la terre, conscients de cela, utilisèrent la transmigration pour se livrer à une observation plus subtile.

Les esprits des jardiniers de la terre se servirent de

corps dont les vibrations convenaient et purent ainsi se mêler aux humains et savoir ce qu'ils pensaient d'eux.

Ceux des jardiniers de la terre qui s'occupaient de cette mystérieuse civilisation dite « sumérienne » avaient également des précepteurs venant sur la terre par transmigration, grâce à un voyage de quelques secondes.

Les Egyptiens, eux aussi, étaient contrôlés et entièrement instruits par les Entités supérieures qui utilisaient des corps spécialement cultivés, et quand ces corps n'étaient pas employés par les Entités, ils étaient nettoyés avec soin, puis enveloppés et placés dans des boîtes de pierre. Les Egyptiens, ceux qui étaient ignorants, croyaient, ayant épié ces cérémonies, que les jardiniers préservaient les corps, et ils se précipitèrent vers leurs prêtres pour les informer de ce qu'ils avaient vu.

Les prêtres, alors, songèrent à imiter la chose, et quand une personne d'assez haut rang mourait, ils l'enveloppaient alors de bandelettes, la recouvraient avec des épices; mais, s'apercevant que le corps se décomposait, ils pensèrent à en retirer les organes tels que cœur, foie, intestins et poumons, qu'ils placèrent dans des vases séparés.

L'embaumement, bien sûr, était utilisé dans le cas où, un homme ou une femme de l'espace étant malades, on les plongeait en état d'animation suspendue, afin de pouvoir les retirer du vaisseau de l'espace et les emmener ailleurs pour y être traités.

Nombre de chefs fameux sur cette terre étaient des Entités ayant subi la transmigration – Abraham, Moïse, Lincoln, le Christ, et ce génie d'entre les génies, Léonard de Vinci, qui par ses inventions a aidé à accroître la connaissance de ce monde. Ses capacités et sa science dépassaient de très loin celles des gens de la

terre. Celui qui fut connu sous le nom de Léonard de Vinci était un enfant illégitime ne jouissant pas d'avantages particuliers. Qui sait? Il aurait très bien pu être le fils d'un plombier! Le corps de la personne qui devint Léonard de Vinci était d'une telle intensité de vibrations qu'une Entité très supérieure pouvait l'occuper, et faire toutes les choses qu'aucun humain ne pouvait faire.

J'insiste, et je dis que si les gens de ce monde voulaient seulement écouter ceux qui ont, en fait, pratiqué la transmigration, ce serait une chance extraordinaire d'explorer l'espace. Pensez à tous les mondes existants, et où l'on peut se rendre en quelques secondes. Certains de ces mondes ne seront peut-être jamais accessibles aux humains, soit pour des raisons d'atmosphère, de climat ou de gravitation.

Ceux qui sont versés dans la science de la transmigration pourraient entrer dans le corps d'un animal afin de l'étudier de façon efficiente. La chose a été faite, et bien souvent, et à cause d'une mémoire raciale, est née la croyance erronée qui veut que les humains renaissent sous une forme animale. C'est inexact. De même, les animaux ne reviennent pas sous une forme humaine. Les animaux ne sont pas inférieurs aux humains. Mais, à cause de ce souvenir des jardiniers de la terre empruntant le corps de certains animaux, la connaissance de ce fait a persisté sous une forme dénaturée. C'est ainsi que les bonnes religions sont dénaturées.

Nous avons beaucoup circulé à travers le Canada et, pour un temps, comme vous avez pu le lire dans mes autres livres, nous avons été très heureux au Nouveau-Brunswick, dans une ville plaisante, près de la mer. Mais, comme dit mon comptable, un écrivain doit voyager. Je l'ai fait. A Montréal, outre les grèves, il y avait le

problème de langage, rendu très sérieux du fait que les Canadiens français se comportaient de façon parfaitement désagréable avec ceux qui ne parlaient pas leur langue. Et, considérant, pour ma part, que le Canada était un pays de langue anglaise, je me suis toujours refusé à parler le français.

A nouveau vint le temps de partir pour Vancouver, en Colombie-Britannique. Le pays n'a pas gagné à sa forme nouvelle de gouvernement qui me semble parfaitement horrible. Une autre chose haïssable, ce sont les inscriptions « Pas d'animaux » que l'on voit partout et comme disait un jour un hôtelier, « les animaux n'ont jamais gêné les affaires comme le font les enfants, les ivrognes ou les gens qui, fumant dans leur lit, provoquent des incendies. »

Ayant beaucoup voyagé dans ma vie, j'ai un certain nombre de souhaits à formuler.

Je souhaite, par exemple, une censure sur la presse, car j'ai été témoin du mal qu'elle est capable de faire, et je suis ravi de constater que de plus en plus nombreux sont ceux qui pensent comme moi.

Les prédictions me concernant, et faites il y a très, très longtemps, se sont révélées vraies. Comme il m'avait été annoncé, ma propre famille s'est complètement détournée de moi.

Pour ce qui est du Tibet, j'avais de si grands espoirs. J'espérais que, étant reconnu, je pourrais parler aux Nations unies pour défendre la cause du Tibet, et faire des émissions à la radio; mais les gens qui ont quitté le pays ne m'ont pas apporté leur aide. Tant de bien aurait pu être fait. Je voulais mettre ma plume et ma parole au service du Tibet, mais, tout comme dans le passé un Dalaï-lama ne voulait pas reconnaître le Panchen-lama, ils ne m'ont pas reconnu. Mais je reçois un important courrier, venant de tous les coins du monde.

Et j'ai appris, je ne sais pas si c'est exact, que les gens qui ont fui le Tibet ne peuvent me « reconnaître » sans risquer de s'attirer la colère d'une autre faction religieuse qui leur apporte son aide. Mais je ne vois aucun sens à déclencher maintenant une guerre religieuse en miniature.

J'ai reçu, il y a quelques mois, une lettre d'un homme important qui était allé rendre visite au Dalaï-lama. Celui-ci, m'avait-on rapporté, m'invitait à retourner au Potala quand il serait libéré des communistes.

Et il y a quelques semaines seulement, notre fille adoptée, souvenez-vous que nous ne donnons pas de nom, a reçu une lettre disant que le Dalaï-lama était très inquiet au sujet de la santé du Dr Rampa, et qu'il priait pour lui chaque jour. Cette lettre est maintenant entre les mains de mes éditeurs.

Nombre d'étudiants de ces fameux cultes m'ont souvent demandé pourquoi je n'étais pas entré en contact avec tel ou tel groupe. Je leur ai répondu que je l'avais fait, et que ces groupes m'avaient répondu d'une façon insultante, soit parce qu'ils étaient jaloux de moi ou parce qu'ils avaient absorbé le poison de la presse. Je maintiens que peu importe la religion à laquelle ils appartiennent, peu importe leur façon d'étudier l'occulte — les gens, s'ils sont sincères, devraient pouvoir travailler ensemble.

J'aimerais que beaucoup de ces prétendus ordres ou sociétés métaphysiques fassent l'objet d'un examen sérieux. Ce ne sont souvent que des trucs qui ne visent qu'à faire de l'argent.

Cela m'offre une autre opportunité de vous redire, au cas où vous liriez mon livre en commençant par la fin — comme le font beaucoup de gens — que tous mes livres sont d'une absolue sincérité. Mon vœu le plus cher est que les gens reconnaissent la vérité de leur

contenu, car j'ai encore beaucoup à dire et à révéler. Mais, de par l'action de la presse, j'ai été traité comme un lépreux ou un paria. Et pourtant, tant de gens ont utilisé mes écrits pour produire quelque chose qu'ils ont signé de leur nom!

Croyez-moi. Tous mes livres sont vrais et je crois posséder le système grâce auquel les gens de ce monde peuvent visiter les autres mondes, et cela en toute sincérité.

Je tiens à remercier Mrs Sheelagh M. Rouse qui a tapé quinze de ces livres. J'ai tapé le premier.

Une autre chose susceptible de vous intéresser : Mrs Rampa a terminé le livre dans lequel elle donne sa version de toute cette affaire. Si vous tenez à en connaître davantage au sujet de ce livre, écrivez à Mr E.Z. Sowter, A. Touchstone Ltd, 33, Ashby Road, Loughborough Leics, England.

Ainsi se termine le Livre IV.